

Glanor

roman

Glanor se laisse vivre, ce qui n'exclut pas le verbe d'action.
Son frère lui demande de gérer, pour un temps, le bordel dont il est propriétaire. Les clientes y baisent des hommes putains.
PAX, consortium privé né des cendres d'une Europe aux états surendettés, vide les indésirables du continent.
Dans le bordel, un homme de pouvoir est assassiné.
Glanor comprend que dalle aux verbes d'action. Alors elle enquête. A sa façon.

Sophie Magerat

Jupe en plis sur haut de cuisse, Glanor prend le thé. Elle est assise à la fenêtre du premier, cheveux laqués, cigarette en bout de doigt, ongles gantés vermeil. Elle pose la tasse vert sombre sur la tablette de marbre jaune. Glanor déteste le marbre. Elle guette. Il arrivera. Dans le thé il y a du rhum. Provenance Caraïbes, envoi illicite.

Son fils apparaît.

- Salut M'man,

S'incline à baiser le front.

Glanor porte une fragrance chèvre-feuille. Expire la cigarette. Ce n'est pas son fils qu'elle guette. Pil, dix-neuf ans, ouvre plus large la fenêtre.

Du bout des doigts Glanor repousse le battant, écrase la cigarette dans une coupe de cristal, décroise les jambes.

- Dyoxide,

elle dit, à propos du brouillard qu'il fait.

Elle se lève. Elle est grande, sur les talons aiguille. Elle enlace l'enfant habillé de noir, aux pompes de cuir clair. Il est élégant, Pil. Prend la mère contre lui. Ses bras font un berceau.

- Le lundi, il dit, d'habitude tu es souriante.

- Je suis souriante.

- Tu te forces.

- Pour dîner, il y a du lapin.

Pil pose la main à plat sur la joue tendre de la mère, Glanor, cinquante-huit ans.

- Tu as, il dit, changé le meuble de place.

Par delà la fenêtre, le regard de Glanor harponne le vide.

- Pourquoi, dit Pil, tu douterais de toi ?

- Ton père n'arrive pas.

Glanor se lève. Baisse la jupe. D'une main, aplatit la chevelure brune coupée aux épaules, qu'elle lisse le matin. Elle a besoin qu'on voit ses yeux.

Dans ses yeux il y a tout. La tristesse, la fureur, l'amour.

- J'ai vendu un lot de dix motos, dit Pil. Le client en veut quinze. Dans une heure j'ai rendez-vous.

Pil fait fabriquer, à Kalon, des motos qu'il customise. Les transactions avec l'état voisin sont hyper taxées. Pil a un plan.

L'état de Kalon se situe au sud de Blaka. Blaka où vivent Glanor et Pil.

A Kalon, il n'y a guère de pluie, de brouillard, il n'y a pas de ciel blanc linceul. Il n'y a pas le gris, signature du néant. Le gris du plomb qui scelle les tombeaux.

- Depuis PAX il n'y a plus de dioxyde dans l'air,

dit Pil à propos du brouillard. Il pique une cigarette dans le paquet de la mère.

Blaka est la corporation maraîchère. On y cultive, entre autres, du tabac, à destination des membres de la corporation. Pas en vue d'être commercé, vu que le produit n'est pas inclus dans le monopole de production. Tandis que les légumes, bien. Qualité premium. Exporté dans le consortium et au-delà.

- Louise est chez Mary,

dit Glanor.

Louise est la sœur cadette de Pil.

Pil ne dit rien. Il voudrait. Non pas à propos de sa sœur. Il se fout de sa sœur.

- Maman ?

A ce mot le poil de Glanor se lève. Elle aime quand la peau frémit.

– Lloyd, dit Pil, je l'ai eu au téléphone.

Glanor est debout dans le salon bas de plafond plancher de bois, situé au premier étage. Le plancher est couvert de tapis. Se côtoient livres, tableaux, lustres de cristal, objets sur les commodes, soieries couvrant les coussins ça ne fait pas vieillot, non, ou conventionnel. Il y a quelque chose dans le décor comment dire, de détraqué. *Détourné de la trace* obtient-on de l'étymologie.

Glanor aime l'origine des mots. Une richesse inachetable, elle dit, squattant le cerveau.

Nous dirons que le salon de Glanor est poétique. La poièsis chez les grecs antiques c'est la fabrication. Le but de l'activité. La visée. Contentement ultime. Il ne s'agit pas d'art. L'art est praxis, chez les grecs. Activité dont le but n'est pas l'objet -un spectacle acclamé, un concert prestigieux, un livre adoubé. Non. L'art est une activité pour la jouissance de l'activité.

Glanor au rez de chaussée fabrique des lampes, en connexion avec l'idée du beau qui l'occupe. Non point une idée préconçue, figée, académique. Une impulsion. Un instinct baisant une harmonie boîteuse, fantaisiste, soubresautant.

N'avons-nous pas *tous* un sens de l'harmonie, dont les dogmes propagandés nous éloignent alors nous sommes des coquilles vides là où l'organique vie se satisfèrait de soi ?

Dans le salon jaune safran, violet, vert électrique de Glanor, il y a éclectisme de vases, lampadaires, cendriers, le tout fait maison. Louise la fille de Glanor est en osmose avec l'outil. Elle soude, fore, raccorde. Glanor conçoit.

Louise est en amour de son propre visage, de son corps aussi. Elle se maquille elle a dix-sept ans, se grime comme les héroïnes malheureuses des années cinquante. Il n'y a que les cheveux à biaiser le domptage. Ça viendra.

Louise dessine les patrons dont sa mère lui passe commande. La paie pour ça. Glanor crée des objets, imagine des vêtements. Des robes essentiellement, courtes ou super longues. Glanor aime sa fille, laquelle ne montre pas qu'elle aime sa mère, de la façon qu'à Pil à le manifester, gestes en lianes.

Glanor est vernie, côté enfants. Depuis que la corporation renonça à l'école, au régime des sanctions, points, hiérarchie des QI, tout le monde est détendu dans les maisons.

– C'est Lloyd qui t'a appelé?

dit Glanor à Pil.

Elle déplace le flamant rose de bois il porte une ampoule dans le bec. Un garçon le lui vendit dans une rue, entouré des témoins du mariage à venir. Depuis le flamant ne quitte pas Glanor. Première fois qu'elle pense non pas au jeune homme mais à la satisfaction de ce dernier, ou pas, à regarder en ce moment l'épouse.

– Ton frère, Lloyd, est malade,

dit Pil.

Les jeunes ne voulaient pas d'une vie enfermée dans un bureau trois cent cinquante jours par an moins quatre semaines de congé, quatre semaines bordel ça filait des burn-out. Les gens tombaient comme des mouches. En outre les logiciels et robots arrivaient en renfort, ce qui rendait les gens déprimés.

Les gens, ils ne savaient plus où en était le bonheur. D'ailleurs n'était-ce pas une fable ? Le bonheur, ça *existait*?

– Mon frère, dit Glanor, se traîne depuis des semaines. Tu veux une bière ?

De la cuisine Pil dit Le médecin ordonne à l'oncle d'arrêter le boulot il voudrait te

voir.

- Le médecin ?
- Mon oncle.
- Où est Margaret ?

dit Glanor assise sur un fauteuil de soie vieux rose entre deux coussins violet, l'un totalement, l'autre piqueté de lys dorés. Pil tend la bière, s'accroupit aux pieds de sa maman, sur la cuisse de qui il pose une main. Glanor croise les jambes, qu'elle a jolies. Toujours Pil a-t-il une main sur la mère. Elle, de la main où il n'y a pas la bière, caresse la chevelure noire épaisse du fils aux yeux bleus, sourcil épais, nez droit, lèvres plutôt fines. Belles dents rangées comme il faut. Glanor aime les chaises rentrées sous la table. Elle aime le détraqué poétique auquel il faut pour adjuvant, oui, de l'harmonie.

Elle a, elle le croit modestement, un sens de l'harmonie. Les dents alignées de Pil la satisfont.

- Lloyd, dit celui-ci, a besoin de quelqu'un pour diriger le bordel.
- Toi ?

dit Glanor.

Elle avale une goulée. Immédiatement l'ivresse sort-elle du buisson. Elle a des plumes rouges, l'ivresse. On dirait un oiseau exotique. Porte un masque, un chapeau haut de forme, des mitaines. Glanor sourit.

- Au retour de Papaï, dit Pil, tu continueras d'aller bien?
- Je tâche de chérir mes abîmes.
- Lloyd a engagé un nouveau boy, à qui il confiera la direction. Avant ça le type doit être formé.
- Ça ne me regarde pas.
- Pour la passation, Lloyd pense à toi.
- Je n'y connais rien au sexe. Papaï se fait exclusivement sucer.
- Maman.

Pil prend l'élan de se lever, Glanor s'incline retient l'enfant.

- Une femme, elle dit, ne peut diriger un bordel destiné aux femmes.

Pil se lève. J'ai rendez-vous, il dit.

Glanor pose la bouteille, vide, sur la droite. A côté du flamant.

Une porte se ferme. Un homme chante. Pil et Glanor, immobiles.

L'homme dans le vestibule il a les lèvres épaisses retire sa cravate c'est Papaï.

- Je disparaïs,

dit Pil et sort du salon sans croiser le père entré dans la chambre à coucher. Pil crie fort, les sourcils de Glanor indiquent la désapprobation, Pil crie Salut à toi Papaï ! et s'en va.

Glanor est seule avec le flamant, le tapis moelleux, le cendrier de nacre.

La tristesse, elle est née avec. Heureusement il y a l'ivresse, heureusement il y a Papaï il enfle un collier de turquoises, des souliers à talons orange, une robe marine de lin, paupières bleu de mer celle de Grèce où personne ne met plus les pieds ils brûleraient.

- Bonjour chérie, dit Papaï. Ce soir il est prévu que mangions du lapin.

Papaï cuisine divinement. A ses côtés Margaret épluche, ce n'est pas elle qui assaisonne.

Que vouloir de plus, pour un lundi d'été ?

Il y a l'amour, la beauté, la bouffe. Il y a la folie. Il y a.

La joie? Il manquerait la joie ?

2.

Glanor frappe à la porte sous les combles, ancien appartement de Pil sauf que Pil ne s'y plaisait pas. Margaret a vingt-trois ans. Papaï l'a engagée. Sa femme était sujette aux idées cafard comme nuit où on voit rien que dalle. Je ne veux pas de cette fille, avait dit Glanor elle voyait une psy habile à la détendre. Aimez vos abîmes Glanor, lui disait la docteure ès psyché. Papaï n'avait pas cédé.

– Oui ?

dit Margaret elle est allongée sur le lit que Glanor avait, pour Pil, couvert d'un velours bleu clair, un peu gris, de toute beauté.

– Tu peux, dit Glanor, y aller.

– Pas envie.

– Tu ne sors pas assez.

Glanor ferme la porte sa jupe tube lui serre la bedaine, le lapin crevé prend de la place pourtant sans oreilles. Elle descend les marches, les marches grincent, Glanor ralentit le pas. Elle aime le bois s'amusant de son poids plus trois cent grammes au moins d'un quadrupède n'ayant plus besoin de pattes ni d'un cœur pour vivre.

L'ivresse donne du cœur à Glanor.

Papaï l'attend au bas de l'escalier lui tend un verre de blanc haut sur pied. Choubidou dans sa robe bleue.

– Je te l'avais dit,

il fait, dans un sourire de soleil absolument rond un sourire parfait. Il a mis *Alexandrie* remixé il entraîne Glanor il rit, Papaï. Il est tombé dans la vie à peine né. La vie lui est entrée par chaque pore, intoxicant chaque cellule, il est toujours content souriant solaire sauf quand il va mal ce qui est rare alors vraiment mal.

Ils dansent ces deux-là, il rient ils bougent Glanor boit. La joie est furtive Glanor ne la retient pas, serait incapable de foutre la joie dans ses filets alors elle en chérit le concept c'est tout. Une joie organique finit pas pointer le museau avec son chapeau, ses plumes, ses oreilles, souvent grâce à Papaï. Pour ça qu'elle le ménage, le père de ses enfants fait cocu pluriellement .

Glanor aime plus que de raison être désirée par d'autres hommes que le sien.

– Je te l'avais dit, pour Margaret,

dit Papaï il regarde sa femme, émoustillé. Trois jours qu'elle ne l'a pas sucé.

– Margaret te plaît ?

dit Glanor elle tend le verre à son mec déboutonne la jupe.

– Si tu tiens le lupanar du frangin, dit Papaï, je ne pourrai pas y mettre les pieds. Lloyd m'a contacté. Question de vie ou de mort, il dit.

– Tu ne mets jamais les pieds dans un bordel,

elle dit, récupère le verre et cul-sec.

Dodelinant, Papaï quitte l'épousée, la ressert. Elle aime être chérie, par Papaï en particulier. Parfois se demande ce qu'elle deviendrait, s'il n'était pas là. Surtout en ce moment, elle ne sait pourquoi.

Black Eyed Peas propose *Shut up*. Glanor danse seule elle mobilise le corps. Le corps se secoue de lui-même. Monte le son, elle dit à Papaï qui, dodelinant, s'en va accomplir le désir de sa femme.

Glanor a foutrement moins de désir qu'il y a dix ans, cinq même. Le corps n'est plus celui d'une femelle mouillée à l'idée d'une queue expulsant le plaisir en vue de féconder de futurs morveux.

Sans le désir incessant, augmenté par l'alcool, elle est à la dérive, Glanor, mais chut,

si seulement il y avait la nature quoique, la nature il faut que Glanor marche dedans pour être consolée. Regarder la nature ne suffit pas. Le réel n'ébranle pas l'esprit de cette fille comme le ferait une brise à soulever la chevelure d'un frêne. L'esprit vit coupé du corps voilà pourquoi naguère le désir incessant de femelle fécondable était-il précieux, n'est-ce pas.

– J'y connais rien au sexe,
elle dit.

Papaï met du Zelenka. Glanor se laisse tomber dans le fauteuil de velours crème bien tendu, croise les jambes elle a soif, elle boit. Délicieux. Frais anisé mentholé, chouia d'acidité. Papaï dit Je nous ai capté *It's All True* film méconnu d'Orson Welles j'embarque la bouteille devant l'écran? Il sourit, Papaï, triture autour du cou le collier de turquoises, désemprise les cheveux longs, il les garde enfermés au funérarium qu'il dirige, avenant, non désemparé, ce que les clients ne sauraient lui reprocher. Cela fait du bien cette gaieté contenue, dans le monde des os calcinés.

– Tu es beau,
dit Glanor à son mari.

Papaï lui tend la main.

Elle est comme le requin, Glanor. Il lui faut bouger sinon elle crève, sauf quand elle dort, contrairement au squalo, sauf quand elle boit, sauf quand elle lit. Pourtant liée à des caractères d'encre noir statiques, la lecture la réjouit, l'âme serait précis, la soulève la retourne elle rit. Quand elle lit.

– Devant le film dans dix minutes ?
elle quémante.

– Cinq,
dit Papaï il tire une chaise s'installe face à elle. Elle se dit qu'ensuite il ne replacera pas la chaise sous la table comme elle aime que cela soit fait. Elle en éprouve une contrariété.

– Le job chez Lloyd sera payé, il dit. Deux mois pendant lesquels de son lit il supervisera. Ton frère est un père pour toi.

– Nous avons besoin d'argent ?

– Pour Amarante.

– Cher.

– Très.

– Sur Amarante je prendrai un amant.

– Je pêcherai.

– Si ça tombe, non.

– Longs d'un mètre, là-bas, les poissons.

– Si ça tombe personne ne voudra de moi.

– Deux mois au lupanar ne suffiront pas à payer la note.

– D'autant que Pil doit passer le brevet.

– On oublie Amarante.

– Tu penses que j'y trouverais pas d'amant ?

– Glanor.

Papaï attire à lui l'épousée.

Elle le suce deux fois la semaine. Après éjaculation, pose tendresse. Papaï aime d'amour Glanor.

L'amour c'est être du côté de l'autre, l'amour c'est approuver, écrit A.S. Neill l'auteur des *Libres enfants de Summerhill*. C'est ainsi que l'homme aux robes et maquillages et talons hauts voit les choses.

Glanor approuve l'homme qu'il est. Non ?

3.

– Tu as le teint gris.

– Le tien est blanc.

– Salut Lloyd.

– Assieds-toi.

– Hermès a fait du café ?

– Peut-être.

– Hermès !

crie Glanor elle porte une robe noire courte, manches bouffantes d'un tissu volatile. Tulle brodée de deux oiseaux aux becs emmêlés par dessus le plexus solaire, Glanor y a des froissements de peau. Elle connaît des filles de son âge qui ont à cet endroit une peau bien tendue elle qui se croyait, en quelque sorte, par le destin privilégiée.

– Elle est belle, ta robe,

dit Lloyd allongé dans un lit triple, miroirs au plafond. Chambre esprit eighties, coussins mauve et orange, tapis noir à longs poils. Glanor porte des escarpins hauts elle vacille elle s'assied.

Hermès l'homme de Lloyd à tout faire sauf baiser apparaît, *cool*, jeans remarquable-taillé, chemise repassée le résultat saute aux yeux, bien tendu. Notre Glanor redoute le distendu nous verrons pourquoi. Matons l'Hermès, quarante années, une paupière fermée l'autre levée vive sur un œil amusé il aime bien Glanor, enfin on dirait. Elle ? Bof.

– Je t'ai mis de côté, dit Hermès à Glanor, un gâteau à la cannelle.

– Ouste,

dit Lloyd fourré dans un pyjama d'époque marron. Le corps flotte dans la carrure trop large le tissu est froissé.

– Tu as le teint gris,

répète Glanor elle croise les jambes.

Première fois de l'année qu'elle ne porte pas de bas. Elle a étalé une crème auto-bronzante, reste de l'an passé. Cinquante jours par an d'ensoleillement on est fin juin, ciel totalement bleu. Inédit.

– Il fait soleil et tu dois te coltiner le frangin,

dit l'homme de soixante-dix-huit ans, frère aîné de Glanor.

– Tisane de thym pour Monsieur,

dit Hermès serviette à l'épaule. Il redresse Lloyd dans le lit, gestes d'infirmier, mécaniques. Robot sans cœur efficace.

Tu préfères quoi ? L'efficacité.

– Tu pourrais changer de factotum,

elle dit, Hermès parti. Elle met en contact les lèvres avec le café chaud. Son pubis salue le geste non mécanique efficace.

– J'ai d'autres soucis,

dit Lloyd ses mains tremblent la tasse déborde. Le cœur de Glanor crie, le corps ne bouge pas. Elle boit un café, merde. Qu'on lui fiche la paix le ciel est bleu la lumière gonfle le ventre. Le corps de Glanor a sacrément besoin de lumière. Il s'assèche.

Par la fenêtre ouverte sur un arbre mort, beau de branches arabesques, un oiseau un seul chante c'est touchant.

Glanor décroise les jambes, se penche, récupère la tasse contenant l'eau infusée de thym, pose celle-ci sur la table de nuit à lampe dont l'abat-jour noir sur pied de cuivre est dentelé, corps nu de femme cinq centimètre pas plus, corps adonné au rien,

Glanor voudrait jouir de rien, jouir sans cesse, pas d'épines sur la masse neuronale mais soit.

– Quels soucis, frangin ? elle dit croisant les jambes, ajoutant Tu peux demander du sucre à Hermès ?

– Hermès ?

voudrait crier Lloyd ça ne sort pas.

Glanor se lève, va à la cuisine, baies ouvertes sur le gris atmosphérique de Blaka sauf aujourd'hui. Glanor prend le temps, elle ouvre un à un les placards de la vaste pièce au mobilier high-tech. La cuisine donne sur l'arbre mort gigantesque aux bras arabesques, Lloyd meurt elle le sent.

Dans une vitre à contre-jour elle croise le reflet de son visage, carré de sucre en main,

son visage fripé pas bien tendu comme elle aime pourtant.

L'horizon, lui, n'est pas fripé.

Quinze ans plus tôt elle s'ennuyait, déjà. Sa vie est ennui comme d'autres entreprennent, se dévouent, apprennent. Glanor erre à la recherche d'un coin d'ombre frais parfumé, le monde des hommes est oppressant décevant violent, un coin de solitude où vivre sans penser. La petite joie n'aime pas les cerveaux bourrés de pensées, ça l'asphyxie la petite joie, les regrets les ambitions avortées les tristesses tout ça.

– Tu as trouvé, Glanor ?

lance la voix soudain retrouvée de Lloyd, il a de beaux jours devant lui ne l'enfermons pas dans notre propre peur. Serait-ce dans notre désir ? Pourquoi voudrais-je que ce frère tout-puissant disparaisse ?

Parfois d'iconoclastes formulations foulent-elles l'espace de ma boîte crânienne.

Glanor plisse les yeux, sourit au reflet dans la vitre à contre-jour. Au chevet de Lloyd elle éprouve la satisfaction *d'être là*.

Envie d'être caressée. Envie algébrique, non pas d'os et de sang. Glanor elle n'est plus ni sexuelle ni érotique à peine, ça fout le camp depuis l'absence menstruelle, son corps a besoin de lumière bois ton café, Glanor.

Lloyd se lève claudiquant, va à la fenêtre, ouvre le rideau de velours vert aux motifs argentés.

– J'ai une écurie de cinq gars, il dit. Clientes satisfaites.

– Le porno n'est pas ma tasse de thé.

– Bois ton café.

Glanor sourit elle adore quand le sourire devance ses pensées. Elle croise les jambes. Lloyd ouvre grand la fenêtre qui était ouverte déjà tu parles on est en été, vingt-huit juin. En bas, Hermès soulève des poids, écoute David Bowie, Glanor n'aime pas plus que ça David sauf sa reprise de Port d'Amsterdam.

Lloyd allume un cigare, en sort un de la boîte, tabac de Manille en contre-bande, le commerce du sexe a ses aléas si tu la joues fine c'est tout bon mon gars.

Lloyd indique à sa sœur une chaise le cigare un briquet, lui-même s'assied face à l'arbre mort vigoureux. Glanor se lève comme soutenue par la brise d'une nuit sur la plaine, les chevaux courent on n'entend pas le galop, Glanor est étendue nue sur le dos face aux étoiles, un étalon sur le flanc de Glanor s'étale, sa crinière chatouille le nez de Glanor peut-être le corps équidé l'écrasera-t-elle mais non, une brise passe.

Le fond du café, trop sucré, écœure Glanor. Elle tire dans le cigare de son frère posé sur le cendrier, coquillages en forme de cygne.

- Je préfère, elle dit, la cigarette.
- Épargne-moi les mots que je connais déjà.

Glanor sort d'une pochette verni noir un étui en croco brun, ça lui vient du père. Lloyd n'aimait pas son père. Elle tire longue une bouffée de cigarette prend appui sur les coudes. En d'autres temps, de sa voix rauque elle aurait dit sans effort Vas te faire foutre Lloyd. C'est l'été le ciel est bleu Glanor va bien.

Délicat, comme équilibre.

Aux de Lloyd Glanor ne réplique pas. Les mots soit ils s'envolent soit tombent au sol, d'une manière ou d'une autre entraînent Glanor avec eux.

- Ce soir, elle dit, André et Natacha dînent à la maison.
- Bon, quoi ?

Péremptoire Lloyd.

Glanor aurait aimé terminer la cigarette dans l'air bleu où s'étendent les bras nombreux de l'arbre mort. Elle écrase le tube pour moitié consommé il se tord, blanc, inutile.

Elle se lève, dit Je ne prends pas la responsabilité de ton bordel.

- Je crains que tu n'aies pas le choix.

Glanor se retourne surprise elle l'est.

- J'ai un tueur sur le dos, dit Lloyd. Il exige que tu prennes le relais.

Vlan les mots de plomb l'écrasent au sol pauvre Glanor, droite et mince et svelte dans sa robe noire talons aiguilles cheveux laqués une merveille, et ce ciel.

- Rien d'anormal dans le milieu qui, même officialisé, demeure sulfureux.

dit Lloyd il tâche de sortir une flamme du briquet rien ne vient il récidive, abandonne, regarde par delà l'arbre aux arabesques gracieux, *une* arbre sans doute.

- Ce n'est pas toi en particulier, dit Lloyd, que le type veut mais une personne de confiance. Assieds-toi. Je suis nerveux. Deux mois. Tu feras ça comme une cheffe.

- Je ne suis pas une cheffe.

- Tu es quoi ?

dit Lloyd se tournant sur sa sœur. Elle actionne le briquet, qui s'allume d'un coup, elle dit Va te faire foutre. Dans son poing la pierre du briquet brûle la paume.

- J'en ai parlé à Papaï, dit Lloyd. Tu rêves d'Amarante où tu n'as jamais mis les pieds. Je quadruple la mise.

- D'accord,

elle dit.

Glanor récupère dans le cygne de coquillages le mégot tordu, glisse la pochette noire verni sous le bras, s'en va.

Dehors pas un bruit. Tout est moche à Blaka. Sauf la nature pure. Les forêts. Elles n'intéressent personne, les forêts. Les chemins balisés ne sont plus entretenus. La mère de Glanor disait, il y a quarante ans, Les gens reviendront à la nature.

Elle ne voyait pas juste. Les gens n'en ont rien à battre, de la nature. Ce qui les fascine, c'est l'absence de réel. L'artifice d'autres mondes. Un vertige que les arbres, les rivières, les oiseaux ne sont pas à même de déclencher. C'est bête. On y avait cru, au retour à la nature.

Sur le capot de sa mini voiture noire aux jantes sanguines, Glanor dépose la pochette, redresse le mégot, l'allume.

Goût âpre. Glanor aime ça.

4.

Sur le bureau devant la fenêtre ouverte Lloyd se saisit d'une cigarette droite comme une brique, l'allume.

– Tu lui as dit ?

fait Hermès torse nu par dessus le jeans, serviette au cou qui est en sueur. En bas, la fenêtre s'ouvre mal.

– Bien sûr que je n'ai rien dit,

fait Lloyd.

– Elle fera le job ?

Lloyd expire.

– Elle fera le job,

il dit.

5.

Natacha arrive plus tôt qu'André son compagnon depuis trente-deux ans. Elle a le cheveux court auburn, une frange balaie la moitié du front. Elle porte une robe verte on voit ses bras. Sandales plates. Natacha est mince, jambes rasées, mains soignées. En guise d'yeux, deux émeraudes que l'évolution du monde lui réserva. Glanor est jalouse en même temps elle prend du plaisir à regarder les yeux de Natacha.

Glanor ne sait pourquoi elle demeure fidèle à cette dernière, jamais d'histoire de mecs chez Natacha sauf quand André partit deux mois, sur un voilier, avec une fille de vingt ans blonde et drôle alors Natacha se tapa son coiffeur ils jouaient aux cartes sur le lit où la baise était décevante, très. Quand André revint au port, repu, Natacha à nouveau baisa le mari. Frénétique. Elle avait raconté à Glanor, c'était leur deuxième, troisième ? aparté, que jadis, elle avait dix-huit ans, elle avait prié André d'explorer son corps avec les doigts avant d'y engouffrer le sexe,

Natacha s'était, alors, assise nue face à son mec, avait écarté les jambes, André avait posé le doigt sur l'entrée magistrale, pénétré, retiré, touché, palpé, caressé la vulve, le clitoris,

Là, oui, refais, doucement,

séances successives au cours desquelles Natacha avait fait connaissance avec son

propre corps.

Depuis, sa sexualité était épanouie Glanor ne pouvait en dire autant de son côté, à propos d'une idéale fusion sexe/cerveau.

Vous dites Moi je m'éclate au pieu ? Vous dites Le type me fait grimper au rideau ? Vous dites les mots Baise-moi, vous adorez les dire ?

Votre grand-mère ne disait-elle pas L'amour c'est quand l'esprit jubile, que le corps aime l'autre corps, que les lèvres parlent des mots que le ventre reconnaît ?

Mais non, vous, vous dites Dans ma vie il y a des trucs qui dysfonctionnent, je suis relativement insatisfaite sur tous les tableaux mais le cul, ah, jeu d'enfant, trop facile.

Pour Glanor, pas. Le cul est affaire d'adulte en bon ordre de marche ce n'est pas son cas. Il y a trop de cerveau dans le corps de Glanor. Le corps de Glanor renâcle devant la tâche qui n'est pas un jeu.

Peut-être Glanor devrait-elle envisager la vie comme un jeu, où tout le monde peut être gagnant même elle.

– Pour Lloyd, dit Natacha, tu acceptes ?

– Oui.

Natacha est nerveuse ce soir plus que de coutume. Fume cigarette sur cigarette est venue avec des bulles extra fraîches tiens, voilà André. Dans la cour à l'arrière de la maison de Papaï et Glanor il y a des tableaux accrochés au mur vieux de briques rouges, des croûtes pour la plupart. Mais ça fait baroque. Ça fait Glanor.

– Papaï vous attend,
dit André.

Glanor a placé sur le haut du mur de la cour une courte toiture pour que la toile de lin et l'huile sur le lin représentant des paysages, des fleurs, des villages d'autrefois, ne prennent l'eau dieu sait s'il pleut à Blaka, beaucoup, sauf aujourd'hui il fait bleu.

– Les mecs du bordel, dit Natacha, tu les as rencontrés ?

– Demain.

– C'est quoi cette histoire de tueur ?

– Lloyd invente.

– Mais ?

– Il me cache un truc.

– Ça t'émoustille ?

– Comment tu vas ?

Natacha putain faut le dire, Natacha est belle désirable super classe. Quand elle entre dans une pièce les visages se tournent. C'est la fille du Ministre des Cultes dont le patron est celui de la corporation. La religion est l'activité la plus sexy qui soit en ces temps obscurs pour pas mal de gens sauf pour André qui continue de pratiquer la voile avec Papaï.

Papaï que voici apporte des olives, beau comme tout dans un pantalon noir chemise moutarde, rasé de frais, chaîne autour du cou fée clochette en petits diamants des vrais. Il sourit.

Papaï est fils de haut-bourgeois pas vraiment friqués. Avec le patrimoine de ses parents ils ont cette maison vaste, trois étages, chacun son véhicule solaire, datcha en bord de fleuve assortie d'un apprentis pour deux bateaux de pêche. La datcha dispose d'une terrasse colossale art nouveau vitraux, galerie à frise de bois, une merveille.

– Papaï, dit Natacha, tu nous laisserais deux minutes ?
Papaï s'éclipse Glanor serre des poings. Si simple, la vie avec son mari.
Cela devrait la combler elle n'est pas comblable, Glanor.

– Je suis ton amie,
dit Natacha.

– Merci,
dit l'amie.

– J'ai les idées suicidaires.
– Prends tes médicaments.
– Ce que je vis j'ignorais que ça puisse exister.
– Je vais chercher une bouteille.
– Reste.
– J'ai soif.
– Papaï !

crie Natacha.

Une bouteille fraîche est là, ouverte sur le champ, comme si Papaï avait su.
Que sait-il, à propos de Glanor ? Manquerait plus que Papaï sache *vraiment*
question abysses. Ma part de ténèbres est un infini que je ne veux pas avec toi
partager, Papaï.

– J'en ai marre,
dit Natacha elle boit les bulles.

– De la quasi perfection dont je dispose pour mari ?
– Je broie du noir. André est paniqué.
– Fais de la voile.
– J'arrive à rien.
– De la poterie. T'en avais envie.

Natacha pleure, comme ça, jambes allongées, trois doigts de la main sur le pied du
verre. Glanor pense à Job qui, dans la bible, ploie sous l'assaut de la souffrance. Job
qui, entre nous, était à la base un brave type.

– Tu as, dit Glanor, vu Vétor ?
– Viens avec moi sur Amarante.

Le bout de la langue, Glanor le pousse hors la bouche dans le liquide dionysiaque
amené par inclinaison du verre. Quand Glanor boit, elle ne pense pas. Elle ne
consulte pas sa météo intérieure qui, en général, lui rétorque des mots. Des mots,
des mots.

– Sur Amarante, dit Natacha, j'ai trouvé une formule studio deux personnes.
Nous dormirions dans le même lit.

Natacha est près de ses sous. Elle en a beaucoup.

– Trente ans, dit Glanor, qu'on est amies. Première fois que tu me proposes
un voyage.
– Oslo.
– C'était avec les gosses.
– Tu avais aimé.
– Les voyages permettent de ne pas penser. Comme lire. Je préfère lire.
– Ne me refuse pas Amarante.
– Quand ?
– Au plus tôt.

– D'abord je travaille pour mon frère.

– N'importe quoi.

– J'ai besoin de n'importe quoi, dit Glanor. La vie me lasse. Toujours pareille.

– Mais, tu n'as jamais vu Amarante.

Dans le salon, Amalia Rodriguez chante. Natacha prend la main de Glanor. Natacha pleure.

– Glanor, dit Papaï dans son pantalon noir et la fée clochette à son cou se rit de la vestimentaire métamorphose, tu aurais invité Melinda et Georges ?

– Comme ça, en passant.

– Ils viennent avec deux amis.

– La vie comme je l'aime,
dit Glanor.

– Deux mois avant Amarante? dit Natacha. Je ne sais pas si je tiendrai.

Glanor se penche assise sur sa chaise dans la petite robe noire, seuls les escarpins ont changés rapport à la scène du début ceux-ci sont noirs à semelles rouges, Glanor se penche sur Natacha lui dit à l'oreille Tu viendras baiser dans mon bordel.

Les yeux émeraude de Natacha se plissent, elle dit avec langueur ce que peut être langoureuse cette femme à côté d'elle Glanor se sent provinciale, elle dit J'avais ça dans l'idée.

6.

Glanor se lève emportée par la perspective de téter la bite de Dionysos alors tout peut arriver. Quelque chose qui a rapport avec la joie. Dans ces moments-là Glanor s'écarte du tableau pour la regarder, l'éphémère joie. Pour la coffrer dans son bac à trésors. Pour les jours sans. Tragiques. Où tu regardes ta vie, insatisfaite, tu veux une vie d'adrénaline, de création, de rencontres.

– Glanor, dit Natacha, entends la quadrature de ma pensée.

Glanor dont les pieds non dépressifs allaient vers Dionysos, se tourne vers Natacha officiellement son amie. *Quadrature ?*

– Je vomirai, dit Natacha, le sexe des engoutis, la rareté de l'homme, les lois incassables.

– Natacha ?

dit Glanor elle approche l'officielle amie, la secoue pas le haut du bras. Le corps de Natacha est d'une dérangeante inflexibilité. Glanor recule d'un pas. Un sourire tracé au crayon, par une main forte, s'affiche sur le visage de Natacha.

– L'humain, elle dit, est à exterminer.

Glanor avance le doigt vers les lèvres de Natacha.

– Glanor, crie Papaï, Georges et Melinda sont arrivés.

– Natacha ?

dit Glanor.

Les lèvres de l'officielle, sous l'index de Glanor, ont la dureté d'un béton. Natacha gobe les phalanges de l'index de Glanor, qu'elle suce, regard au vide.

Glanor ôte avec délicatesse ce qui lui appartient. S'agenouille.

– Ça va aller,
elle dit.

- Des sacrifices, il faut,
dit Natacha.
 - Des sacrifices, pour quoi ?
 - Que la perfection survive.
 - L'essence de la perfection est de ne pas mourir,
dit Glanor elle caresse le mohair sur le bras de son amie.
 - Les humains sont de trop,
dit Natacha.
- Sa tête bascule, retenue par la nuque.
- Natacha ?
- La tête se redresse, le nez aspire l'air, des couleurs viennent autour des lèvres.
- J'ai mal à la tête, elle dit. T'aurais un truc?

7.

Amarante, ex-Pays de Galles. Un investisseur y acquit deux cent hectares du côté d'Amlwch, bord de mer. En ces temps bousculés, Amlwch bénéficie d'un climat idéal. Le proprio peu à peu s'offrit des hectares supplémentaires.

Le principe de l'affaire est le suivant. Tu résides sur place quatre semaines. On t'attribue, selon ton profil (l'I.A. te connaît mieux que toi-même), une fraternité. Tes nouveaux amis ne te lâchent pas. Tu fais, sur Amarante, pas mal de sport. De la musique. De l'artisanat, auquel tu es initié. On y croise parmi les clients des gens qui entreprennent. Des artistes hors pair. Des cuisiniers de luxe. On y met sur pieds des fêtes. Pas genre paillettes tralala. Festivités de fanfares, d'orchestres, de groupe déchaînés. Tu dances jusqu'au bout de la nuit. Trois cent personnes. A la fin du séjour tu connais tout le monde. Expérience d'extrême vitalité. Glanor a passé le test, et Papaï. Ils sont acceptés. Natacha aussi bien sûr mais Natacha a le chic et un paquet de fric.

7.

Depuis toujours Glanor chante, Pil au piano. Ensemble ils composent, lui à la partition elle aux paroles. Parfois Papaï prend, au piano, le relais. Il joue pour se détendre du funérarium.

Dès le matin elle commercialise sa ligne de vêtements ça marche pas mal. Pil a conçu un programme avec hologrammes on y entend sa mère chanter. Glanor adore passer du temps dans son espace numérique tout y va de soi. Elle se fend d'écrire des poésies qu'elle fait imprimer sur tee-shirts, robes, sacs de toile. Natacha l'a mise en contact avec une fille. La nana travaille pour le musée d'art contemporain sis dans la corporation où désormais se trouve l'ensemble des collections européennes.

A Blaka où vivent Glanor et Papaï, il n'y a ni musées ni écoles, grosso modo que des serres de culture, des forêts, un fleuve, un hôpital pour chaque bourgade, des bordels.

Les prototypes des vêtements conçus par Glanor sont gérés par Louise. Deux couturières, travaillant pour leur compte, ont un pourcentage par vêtement vendu. Glanor envie leur dextérité. Ça leur permet de ne pas penser, Glanor le suppose. En effet les couturières ont-elles l'air heureux. L'une d'elle, originaire de

l'ex-Pologne, dit à Glanor il y a quelques jours, Ma vie est remplie mais elle est belle. *La vie est belle*, sorti de la bouche polonaise, sans accent. Mais non, avait pensé Glanor, la vie n'est pas belle.

La vie se fout de nous.

7.

- C'est dingue, dit Natacha, c'est l'été ton mari allume un feu dans le salon.
- Quand il est au piano il a besoin de flammes.
- Tu vas chanter, chic.
- Un seul morceau.
- Chic chic chic.
- La mélancolie ne te va pas si mal.
- La mélancolie comme tu l'appelles fait un mal de chien.
- Depuis combien de temps ?

dit Glanor elle enclenche le briquet tire sur une cigarette droite de tabac brun.

- Ça sent le mouton,

dit Natacha.

- Margaret et Papaï le cuisinent à l'anis.
- Toujours là cette fille ?
- Qu'est-ce qu'il se passe, Natacha ?

Natacha se tourne sur Glanor.

Les émeraudes de l'œil entonnent un dégoût.

8.

- Aïe !

Papaï peigne Glanor nue sous nuisette longue transparente d'un blanc vieux rideau, lui mini jupe cuir rouge bustier noir organdi, talons aiguille Papaï est gigantesque. Il porte deux nattes rubans de velours fraise, un blanc nacre aux paupières s'accorde avec le vieux rideau de la nuisette. Tableau charmant on entend Moustaki.

- Par contre, dit Glanor à Papaï, le vin.
- Apporté par ?
- Le costard cravate.
- En effet, dit Papaï, vin pas bon.
- La cravate de John, elle.
- Stuart. Il s'appelle Stuart.
- Portent tous les mêmes noms.
- Tu es soûle.
- Laisse-moi.
- J'ai du plaisir à te toucher, ma femme.
- Passe-moi le vin.
- Tu ne dormirais pas.
- Donc, John.
- Stuart, dit Papaï. Rien à voir.
- Avec ?

- *Papaï* est plus exotique.
- Que Stuart ?
- Je t'aime.
- Stuart n'a pas compris, dit Glanor, mes interrogations perpétuelles. A quoi il sert de vivre. Ce n'est pas une bête question. Tu ne dis rien ?
- Je coiffe.
- Le questionnement ouvre des brèches. Sinon c'est vie pépère à perpète.
- Comme nous.
- Nous, on est déraisonnable.
- Ça, oui.
- Coiffe.
- Tu te tortures, chérie, avec des questions que les gens ne se posent pas. Ils consomment. Même le bonheur.
- Le bonheur ne se consomme pas.
- Il se contemple.
- Tu as pitié de ces gens ?
- Certes.
- Moi je les envie.
- Cesse de boire.
- Je peux fumer ?
- Je t'aime.
- Tu crois qu'ils ne se posent jamais de questions ?
- A part manger le soir, dit *Papaï*, à part comment investir.
- Le cul, ils y pensent ?
- Le cul se pratique, il ne se pense pas.
- L'amour, ils le pratiquent ?
- Non, Glanor.
- Le sens de la vie ?
- Papaï interrompt le geste de lisser les cheveux. Il aime Glanor de délicieuse sucrerie vous comprenez ?
- C'est quoi le sens de ta vie, *Papaï* ?
- Toi, les enfants, les potes.
- Deux potes.
- Mon bateau, mes clients.
- Les crevés ?
- Les crevés je les aime particulièrement.
- Les éplorés ?
- J'aime tout ce monde, Glanor. Je contemple mon bonheur comme je peux.
- Pff.
- Depuis l'enfance tu développes, face aux assauts de la détresse, une habilité à la vie.
- Je ne te suis pas. Je suis pompette.
- Tu es vaillante.
- La tristesse est dégueulasse.
- Tu ne veux pas du bonheur je le crains.
- Ce soir, je suis heureuse.
- Déjà ton bonheur s'étirole-t-il. Je le connais, ton bonheur.

Glanor se lève enfile ses escarpins elle aime ses jambes escarpinées, coquetterie qu'elle ne déplore point.
Elle a besoin de consolations.

8.

Heureux êtes-vous, qui n'avez pas besoin d'être consolé.

9.

Elle a aux pieds les escarpins, pas ceux de la veille. Ceux-ci sont noirs à mini perles noires. Ce matin, Glanor se sent le talent de matérialiser l'âme. Tout va bien, Glanor, c'est ce que disent les escarpins à perles. Glanor jette un œil sur eux, boit son café dans une jupe tube kamel, chemise noire à manches longues transparente, col Mao boutonné. La taille est fine.

Glanor n'aime pas le gras. Celui qui, sur l'assiette, se voit. Glanor aime l'essoré. L'os sous la langue. La texture de l'os.

Papaï débarque dans la cuisine jaune citron avec doré. D'habitude il est parti à cette heure de la matinée. Glanor allume une clope. La fenêtre au-dessus de l'évier, en bout du rectangle qu'est la cuisine, est ouverte sur un ciel noir.

– L'orage, dit Glanor, vivement qu'il crève.

Lui, Papaï, est couvert de lin noir. Chemise blanche par dessous. Papaï est grand. Maigre. Nez arqué. Cheveux noirs, légèrement clairsemés, ramassés en un catogan sur la nuque. Il n'est pas mal. Soixante ans. Soixante et un.

– Qu'est-ce qu'il y a ?
dit Glanor.

Elle aime son cocon le matin. Écouter de la musique. Être seule avec le café, la clope, l'humeur bonne. Le matin, dans l'âme de Glanor, l'espoir *fonctionne*. L'espoir te propulse non vers l'ambition, mais à la manière du sang. L'espoir te fait sentir vivant.

Les aubépines devant chez Glanor, qu'elle voit par la fenêtre de la cuisine au premier, servent à quelque chose dans la chaîne du vivant c'est inscrit dans leur code génétique. Les aubépines ne doivent pas s'en soucier. Les aubépines se laissent aller à leur qualité de vivantes le temps que ça durera. Elles ne se posent pas la question d'être bienveillantes, intéressantes, vierges de tout péché.

– Pour Lloyd, sois prudente,

dit Papaï dans la cuisine cul sur la table de travail, bordant le mur en longueur, à gauche de la fenêtre qui est au bout.

Glanor soupire, suffisamment pour que le mari entende.

– Je suis fort pour nous deux,
il dit, embrasse le front de sa femme, s'en va.

Glanor se lève, regarde les aubépines de l'autre côté du chemin où la maison se tient dans un cul de sac. La maison a coûté un pont. Héritage de Papaï.

D'un commun accord avec sa femme il acheta, le long du fleuve gorgé de poissons, la datcha, nom que Glanor donne à la résidence par amour des *Cosaques* de Tolstoï.

Lorsqu'elle séjourne à la datcha, Glanor mange exclusivement de la viande.

Le plus souvent elle n'y accompagne pas Papaï. Dans la cuisine jaune citron, alors,

le soir Glanor allume une bougie, mange du saumon. Papaï n'aime pas le saumon. Blaka, où ils vivent, est la corporation maraîchère de PAX, ex-union européenne. PAX comptabilise trois cents corporations monopolistiques. Une seule entreprise par corporation pour un même pôle de production. La notion d'état est gommée. Ère de l'entreprise ultra numérisée.

Dans le fleuve devenu propre, un individu idéaliste proposa d'introduire de la poissonnerie. Cela fut fait. Cela prit.

Le poisson pêché ne peut être commercialisé.

- Salut M'man,

dit Louise, dix-sept ans, frange noire, queue de cheval bouclée à la manière d'Hepburn, chemisier blanc manches courtes, jupe rouge à balcons.

- Papaï prétend, elle dit, que tu t'apprêtes à faire du fric avec le cul de ces Messieurs.

Louise est grossière pas vulgaire. Glanor encourage l'atout qui, chez sa fille, donne lieu au surprenant. Glanor adore être surprise.

- Viens sur mes genoux,

dit la mère à l'adolescente.

- Je risque comme la dernière fois de te casser les os.

- La dernière fois ce n'était pas le matin. Le matin je suis solide.

Louise est grande, elle est charnue. Elle voudrait poser la tête sur les épaules de Glanor, elle est taillée trop haut. Elle se départit du corps maternel non sans tendresse. Une fois debout Louise applique un baiser sur la peau bien tendue du front de Glanor, enfin presque. Tendue.

Louise grille du pain. Glanor écrase la clope dans une tasse d'un mauve vieilli qu'elle tient de sa grand-mère paternelle, à qui elle ressemblerait. *Décharnée*. Une grand-mère classe, aux jupes à tube, cheveux Ava Gardner, cernes, antidépresseurs. A l'instar de l'aubépine se foutant du reste du monde. Pas fleurie. Mélancolique. Amoureuse. A fleur de peau.

Portait le nom de Lucie. Pas *lumen-luminis* en latin signifie le jour, ce qui éclaire, mais *lux-lucis*, l'éclat. Qui aveugle, si tu veux.

Les gens n'aiment pas ce qui aveugle car alors ils ne peuvent se regarder eux-mêmes.

Pil débarque en pyjama de coton grège modèle ancien, du temps où l'on fabriquait des trucs larges. Veste déboutonnée. Pas un poil sur le torse. Louise est presque aussi grande que lui. Pil est maigre. Le frère et la sœur ont le cheveux noir, Papaï châtain clair.

Pil s'assied face à Glanor.

- Je me recouche, il dit. Je voulais te souhaiter bonne chance.

- Tu ne m'accompagnes pas ?

- Au bordel ?

- A la messe trou du cul,

dit Louise elle presse un citron. Parfois vulgaire. Quand même.

- Que je t'accompagne ?

dit Pil à sa mère.

- J'aimerais.

- Pourquoi pas Louise ?

- Un monde d'hommes.

- Tu voudras mon avis ?

- C'est ça.
- Dis-le lui que ça t'excite, dit Louise au frangin. Pour ça que tu t'es levé.
- Ta gueule,

répond le frère.

Glanor fuit le croisement des lames. Elle emporte la tasse, le thermos de café, prend place au salon dans le fauteuil, à droite du flamant rose.

Elle est vernie comme nana. Beaux enfants, mari charmant, des amis. Bonne santé, un toit, davantage tu voudrais quoi ? Certes y a-t-il dissension entre les mômes. A table quand ils sont quatre, les deux ne se regardent, ne se parlent pas.

Un jour que le frère et la sœur s'injuriaient, Papaï renversa la table tout fut cassé, les petit pois on marcha dessus, heureusement les verres à vin étaient moches. Pas ceux de Lucie la grand-mère de Glanor, Glanor n'aurait pas pardonné à Papaï cependant que oui, elle tira fierté du geste macho, patriarcal, inhabituel chez son compagnon. *Papaï posait du cadre.*

A table désormais les deux gosses font comme si l'autre n'existe pas. Au début cela tordait le ventre de la mère, ce qui est inconfortable quand il s'agit d'y foutre des aliments. Dans le ventre. Ensuite Glanor s'arrangea pour dîner sans eux. Qu'ils se démerdent.

Qu'ils se démerdent avait libéré Glanor.

- Départ à quelle heure ?

crie Pil depuis la cuisine.

- Cesse de hurler,

dit Louise elle passe la tête dans le salon dit J'y vais maman je t'aime.

Prétendre qu'il n'est point d'épines dans le cœur de la mère ne serait pas exact. Il y a des épines partout, sur cette femme. Sauf le matin à la première gorgée de café. Quand la simplicité des aubépines encorbeille l'esprit qui, chez Glanor, est enclin à salir la considération de soi. Quand Glanor ingurgite de l'alcool, ça adoucit quelque lieu en elle ça fait entrer la lumière.

C'est que cette femme aux jambes mignonnes perchées sur des talons apprit, dans l'Hadès précédent sa naissance, à cadenasser les portes. Glanor est très forte en cela. Verrouiller. Dionysos est le seul à lui poser la main sur l'épaule à ne pas briguer sa chatte à lui susurrer Cesse, avec les verrous.

10.

Glanor et Pil arrivent à l'adresse, où jamais Glanor ne mit les pieds. Propriété de son frère aîné. Tenancier depuis vingt ans d'un tas d'autres lieux comme celui-ci. Au début, dans un établissement destiné aux hommes. La loi changea. Les féministes, tout ça. C'était désormais des putes à bite. Il fallait, pour les diriger, un individu à bite. Les femmes s'occuperaient des femmes putain non mais.

Hermès mains aux poches marche aux côtés de Lloyd, il chique.

- Tu es élégante,

dit Lloyd il porte une longue vraiment longue gabardine.

Le verrouillage, en Glanor, active ses cliquetis. Elle se mord la lèvre du bas, le noir s'installe. Glanor regarde son fils qui ne la regarde pas. Pil porte un pantalon bouffant rouge, un veston brun coudes de cuir manches, *so exquisite.*

Le quatuor pénètre, par l'arrière, un bâtiment de toute laideur, édifié dans les années vingt du vingt et unième siècle. Ils appelaient ça bâtiment passif. Glanor

remarque le lierre sur la façade aux châssis double-vitrage gris. Ça la fait sourire, cette sauvagerie se nourrissant de peu de terre. En effet la cour du bâtiment est-elle asphaltée, pas un arbre pas une herbe rien.

Le salon où Lloyd invite à s'asseoir est carrelé. Hermès disparaît. Un homme fluet pas grand propose un café.

– Eau gazeuse, dit Pil, pour ma mère et moi.

L'homme acquiesce.

– Voilà le sanctuaire,
dit Lloyd il tousse.

Glanor s'assied dos droit dans un fauteuil deux places, inconfortable, sur lequel est jeté un tissu patchwork dans les rouges foncé. Pil prend place aux côtés de sa mère.

– Ton brevet, Pil, tu le passes ?

dit l'oncle au neveu.

Pendant ce temps l'ombre s'allonge dans le corps de Glanor ça passera. C'est douloureux.

– Je suis, dit Pil il croise les jambes, plus intéressé par le commerce des motos.

– Solaires?

– Parfois elles tombent en rade les clients ne se désistent pas. Ils préfèrent ça à payer des sommes malhonnêtes pour le carburant vert.

– Solaires ?

réitère l'oncle.

– Tu conduis une voiture solaire, Lloyd.

– Batterie grosse comme un coffre-fort.

– C'est là le génie de la fille de Kalon.

– Quelle fille ?

dit Lloyd.

Glanor happe sans le vouloir le regard du gars qui a posé les deux verres moches comme tout sur les tables basses, de part et d'autre du canapé. Pil boit l'entièreté du verre. Hermès surgit, boosté à la blagrance c'est ce que Glanor se dit. Elle regarde son fils. Pil sans doute se dit-il la même chose.

La blagrance est une drogue extraordinaire, a-t-il déclaré quelques jours plus tôt. Tu en prends ? elle lui a dit. Quand j'aurai l'argent. C'est pour ça que tu travailles, au détriment de ton brevet ? Va savoir.

Glanor avait répercuté, aux oreilles de Papaï, la conversation. Ce dernier avait haussé les épaules. Aimer c'est approuver non pas les faits et gestes de quelqu'un. Aimer c'est approuver quelqu'un. N'est-ce pas.

– Pourquoi, dit Pil à Hermès, ce n'est pas toi qui opère la transition entre Lloyd, que tu connais bien et, qui est le futur directeur, déjà ?

– Moi,

dit l'homme fluet en jeans tee-shirt baskets blanches pas beau du tout. Histoire de menton, de lèvres, un truc cloche.

– Lloyd me veut à ses affaires domestiques,

dit Hermès, se place derrière Lloyd assis dans une chaise de cuir noir, une horreur. Lloyd est *très* hétérosexuel. Sa jeunesse prit fin quand il eut soixante ans cancer de la prostate.

– Dans la pièce au-dessus, il y a,

dit l'homme fluët.

– Comment vous appelez-vous ?

l'interrompt Pil jambes croisées toujours, cette fois le bras déroulé sur l'arrête du canapé par derrière sa mère. Posture trader face à l'alter-mondialiste.

– Il s'appelle Jean,

dit Lloyd il a l'air épuisé.

Glanor regarde le dénommé Jean, leurs regards sont faciles l'un pour l'autre. Elle sent que *Jean* n'est pas le nom que lui donna la mère de ce dernier.

– Dans la pièce au-dessus, dit Jean à Glanor, vous pourrez écrire. On aperçoit les collines.

– Nous verrons ça plus tard,

dit Lloyd.

– Que faisons-nous maintenant ?

dit Pil.

– J'expliquerai à ta mère.

– Ce qui signifie, dit Pil, que tu m'évinces.

– Passe ton brevet.

– J'aimerais, dit Glanor, que Pil reste.

– Déguerpis,

dit Lloyd à Pil.

Celui-ci opère sur Glanor un baise-main, dit Nous déciderons si cette affaire est un coup de pute.

Jean escorte Pil à la porte.

– Courage Vieux, lui dit Pil. Ça va mal se passer.

11.

A Blaka, à Kalon, dans chacune des corporations de l'ex-Europe regroupées au sein du consortium PAX, il n'y a plus de livres papier. Des hommes et des femmes passèrent, de maisons en maison, les réquisitionner en vue de *recycler*. Les arguments, d'ordre écologique, ne suscitèrent pas de résistance. Les rares lecteurs de mots avaient sur écran les titres désirés.

Il ne s'agit donc pas d'autodafé. Hein.

Kalon est la corporation dédiée à la production littéraire, tous genres confondus, toutes langues du continent. Tu disais que les gens ne lisent plus. Et bien si. C'est resté ultra. Ça se vend. Ça se commande en ligne. Les livres que tu as vraiment aimé, tu en reçois deux par an, version papier. Tout ça est drôlement contrôlé, si tu veux mon avis.

Contrairement aux verdicts augurant d'un réchauffement climatique, le climat de Blaka se modifia, oui, mais dans l'autre sens. Cieux couverts, pluies abondantes, températures en-deçà de ce qu'à une époque on appelait les normes saisonnières.

Dans le sud de Kalon, où ne vivent pas Glanor et sa famille, il fait plus sec. A Blaka, au nord, peu d'ensoleillement. Mais une forêt foisonnante. Personne n'aurait juré. De la nature tout le monde se désintéresse. Assertion dont tout le monde se désintéresse.

On ne vit plus, dans la partie européenne du monde, que pour bouffer et, oh, pour le bonheur de la supériorité, l'intelligence artificielle comme on l'étiquetait naguère propulsant l'esprit humain au sommet de l'euphorie.

A part ça on baise, dans les bordels essentiellement. L'écart entre classes sociales est plus manifeste que jamais. Faut se démerder pour obtenir des gains surnuméraires (hors des domaines où ne sont utilisés que les robots), comme Glanor le fait avec ses robes, Pil et ses motos.

Côté pyramide, il y a au sommet les super actionnaires, toutes corporations confondues. Puis les les super managers d'une corporation donnée. A la base, les gens qui comme Papaï sont indispensables à la vie quotidienne. Les autres, qui n'ont pas les moyens de s'offrir le versement des impôts, sont déclarés non-citoyens. A ce titre, ils sont priés de quitter le continent. Carte de membre périmée, non renouvelée. La plupart, désœuvrés, acceptent un contrat de travail aux Amériques. Esclavage, de facto.

Blaka est brouillardoux la moitié de l'année. Terres en abondance, sources favorisant la culture de fruits, légumes, céréales, on y mange à sa faim. Pour le reste il y a Amarante et autres destinations entertainment, que les citoyens moyen donc fortunés s'accordent cinq à six fois l'an ce qui fait que, pour eux, la vie soit *supportable*.

On développe, à Blaka, le goût de la décoration intérieure. Des lampes furent mises au point, à UV te permettant de pas crever, carence en vitamine D. Désormais le soleil est dans la maison. Fallait y penser.

Quant au métavers numérique, les capteurs greffés sur le corps permettent de marcher *sensitivement* dans des contrées au climat délicieux c'est à dire des contrées que le corps vit réellement qui ne sont pas réels.

Le réel punit les humains, les humains se désintéressent du réel, assertion dont tout le monde se désintéresse.

12.

Il fallut, dans PAX, des ministres qui s'occupèrent, en matière de culte, de mettre de l'ordre. Ça partait dans tous les sens.

Il fut décider qu'il y avait un Dieu, un Dieu unique que l'on nommerait Dieu, pas autrement. Les soufis s'y plient, les juifs, les chrétiens. Pas les musulmans. De toute façon, ces gens-là appartiennent aux franges sociales en rupture d'impôts, pas de fric pour le règlement des taxes. Endettés, ils sont envoyés sur l'un de deux continents américains. En travailleurs forcés nous l'avons vu.

A Blaka les églises sont lucratives, pourquoi pas. Les gens y ont l'air heureux. Les cultes préconisent la charité en guise de baume sur les rougeurs.

Croire que Dieu est ton père, ton meilleur ami, ton amant, ça rend le sourire à plus d'un.

13.

Maurice, le père de Natacha, est l'actuel ministre des cultes de Blaka.

14.

Au bordel, la pièce principale fut repeinte l'an dernier. Un blanc d'une pureté insoutenable. Rien aux murs. Cuir aux fauteuils. Une guirlande de couleurs, non, deux. Une troisième dans le coin à gauche. Pas de fenêtre mais une table de

casino.

Les ampoules de couleurs sur le blanc vierge, ça frappe Glanor.

– Depuis quand tu marches avec ça ?

elle dit à Lloyd. Elle se moque parfois. Son ironie tape à côté, parfois pas.

Le regard du frère calomnie l'ironie de la sœur alors la sœur dit :

– Six travailleurs ? J'imaginai le double.

– A une époque, dit Jean, vingt-cinq hommes.

– Dans vingt-cinq chambres ?

dit Glanor elle foutrait volontiers les mains en poche, la jupe tube n'en a pas.

– Il y avait du roulement,

dit Jean sa voix est douce pas faux-cul.

– Combien de chambres ?

dit Glanor.

– Dix,

dit Lloyd. Sur le pommeau acajou de la canne, il s'affaisse.

– Cinq chambres coupées en deux, dit Jean. Je vous montre ?

– Tu as du travail,

dit Hermès.

– Il a du travail,

dit Lloyd.

– Serez-vous là demain ?

dit Jean à Glanor. Les baskets blanches aux pieds sont de mauvaise facture. Je pensais qu'on gagnait bien sa vie, dans les bordels.

– La sœur de Monsieur, lui dit Hermès, sera présente dès demain pour une durée de deux mois. Tu prendras les initiatives *ensuite*.

Glanor trouve détestable le ton employé. La prérogative, miteuse.

Jean tourne le dos il est rapide comme type, retenir cela, rapide. Glanor n'a pas le temps de saluer.

La mère de Glanor tenait à la politesse. Sa mère disait Un merci peut changer une vie. Sa mère disait Un pardon peut te rendre la vie. Sauf que.

– Hermès, dit Lloyd, te fait faire le tour du propriétaire après quoi nous déjeunons. Jean cuisine aussi bien que Margaret.

– Margaret cuisine mal.

– C'est ce que je disais.

Hermès pince Glanor au bras, il chique, la gum est rose.

Glanor se demande ce qu'elle fiche là. Sentiment qui d'ordinaire lui indique que sous peu, elle sera contente d'y être.

Le désenchantement est passager chez Glanor. C'est ça qui est bien.

14.

Elle grimpe à l'étage. Les cinq types se ressemblent sauf un. De taille moyenne, hyper musclés, propres sur eux je dirais immaculés. Tee-shirt seyants, jeans, tongs ou baskets à l'apparente nouveauté. Lloyd tient à la beauté des pieds, dira à Glanor celui qui, des cinq, ne ressemble pas aux quatre autres.

Glanor a chaud. Dans l'escarpin ses pieds gonflent. Il n'y a pas d'air, dans la pièce du premier, mais un bar de petite envergure, une dizaine de tables-bistrot, une trentaine de chaises en alu beurk, il y a un lustre de cristal Glanor aime.

Les gars sont assis autour des tables. On propose à Glanor un verre elle décline. Aucun des trentenaires ne parle. Ils la regardent. Ils attendent. Parmi eux, un cinquantenaires, le type chauve qui ne ressemble pas aux autres. Dans une cage il y a un perroquet rouge et jaune. Des guirlandes au-dessus du zinc les mêmes qu'en bas, font que, avec le tapis usé mais afghan, l'endroit sera le préféré de Glanor. Elle redoute la visite des chambres. On ne l'y emmène pas. Huit chambres ici au premier, deux au second. Hermès dit Je te laisse, Jean cuisine comme une merde faut rectifier. Et s'éclipse. On entend le chuintement des baskets sur la dalle d'escalier.

– Madame,
dit un gars, lueur à l'iris.

– Nous ne voulons pas d'une femme,
dit un autre.

Glanor s'assied. Ils sont face à elle, qui allonge la jupe. N'ose croiser les jambes on la prendrait pour une pute.

– Je vous laisse, dit Glanor, faire votre métier.

– Un métier,

dit avec dédain un des plus âgés, pas celui qui ne ressemble guère aux autres.

– De quoi aurais-je peur ?

dit Glanor elle se veut sardonique. Le perroquet jaune et rouge dit Peur! Peur !

Les garçons rient bons enfants.

– Je ne mettrai pas les pieds dans les chambres,
elle dit. Elle ne s'est pas concertée avec Lloyd mais elle le dit.

– Vous travaillez tous ici depuis un an au moins,
elle ajoute. Ça elle le sait.

Un type étend les jambes, baisse les paupières.

– Écoutez, dit l'homme qui a dit *Nous ne voulons pas d'une femme*. Nous nous faisons du soucis pour votre frère.

– Moi aussi,
échappe à Glanor.

– Ce n'est pas sa santé, dit un gars il ressemble aux autres. C'est que quelqu'un fait pression.

Glanor pense *Hermès*.

– Il y a une semaine, poursuit le type, Lloyd s'est vu contraint d'engager un nouveau travailleur.

Le gars jauge ses ongles propres comme s'il regardait à droite, sur un chemin désert, avant de tourner.

– Rien ne vous sera caché, il dit. Ce qui est pire que de ne rien savoir. Système de Lloyd.

– Le travailleur auquel vous faites allusion, dit Glanor fixant le perroquet du bec il se lisse l'aile, c'est Jean ? Jean qui remplacera Lloyd ?

– Personne ne remplace Lloyd,
dit un gars, le plus jeune, il se met debout.

– Il se trame quelque chose, dit le gars qui a dit *Nous ne voulons pas d'une femme*.

– L'un de vous, dit Glanor, s'apprête-t-il à assassiner?

Tous la regardent même le perroquet.

Le plus jeune dit Nous avons pour clientèle du beau monde vous verrez.

– Laissez-la tranquille,
dit le gars chauve qui ne ressemble pas aux autres il a *un autre air*. En outre il pèse davantage en muscles. Ses yeux sont d'un vert si clair qu'ils se confondent avec le blanc de l'œil. Sa bouche est belle. Glanor est séduite par les bouches, par les voix. Pas par les dents. Enfin si. Une dentition royale lui fera quelque effet, mais non point sur la durée. Une voix, par contre. Et le type l'a, cette voix par contre.

Glanor se lève, trois des cinq mecs aussi. Le plus jeune, cheveux d'un brun profond comme est la terre, avance vers elle. Un autre lui tourne le dos il ouvre la cage de l'oiseau le prend sur l'avant-bras.

Les muscles débandent. Il y a du rire.

– De Jean on se méfie, dit le jeune à Glanor. Au début il était engagé pour baiser. Il s'est passé quelque chose. C'est l'un de nous qui aurait du remplacer votre frère.

– Demain, dit Glanor, vous travaillez ?

– Seize heures.

– Jusque ?

– Minuit.

– Du mercredi au dimanche ?

– Nous travaillons.

– Vous logez ?

– Certains, parfois, avec une cliente. Pour l'occasion, paie triple.

Glanor les voudraient belles, les chambres. Ça te console, le beau, quand ta peau fripée est touchée par un homme qui en baisera une autre dans la même journée.

– La nuit, elle dit, il vous arrive d'avoir des soucis ?

– Ne vous inquiétez pas,

dit le jeune il pose la main sur le dessus de sa main à elle, c'est doux, c'est bref, c'est gentil.

– Je ne reste, elle dit, que deux mois.

– Demandez, vous recevrez.

– Le Christ dit cela.

– Je suis croyant.

– Si je demande à voir les chambres ?

– Lloyd dit que vos désirs étant des ordres qui sont ses désirs à lui, vous ne verrez pas les chambres.

– D'accord.

– Ne soyez pas d'accord.

– Je n'y connais rien aux positions, sex-toys, partenaires sexuels.

Le jeune rit. Il n'est pas laid, pas du tout. Il n'est pas beau. Il a une absence collée au visage.

Un autre trentenaire il est blond, cicatrice à la joue cinq centimètres au bas mot, approche du duo, entre le tee-shirt dans le jeans comme s'il venait de se faire faire une pipe, dit :

– C'est ce qu'on apprécie dans le portrait que Lloyd fait de vous. On ne voudrait pas d'une spécialiste qui nous emmerde avec les détails.

– D'accord.

– Ne dites pas d'accord.

– Je dis par politesse.

- Vous êtes une forte femme.
 Tout le monde se tait même le perroquet.

- Forte, oui,
 dit Glanor et se lève. Sa jupe tube monte haut sur les cuisses. Glanor ne baisse pas la jupe. Elle serre les fesses conséquence le tissu se détend. Elle fait un pas, la jupe glisse vers le bas. Glanor se dirige vers la cage d'escalier, se retourne.

- Merci de m'accueillir,
 elle dit.
 Le chauve maugrée.

- Je n'ai rien à faire ici, c'est vrai,
 dit Glanor elle marche vers la cage d'escaliers. Dans son dos des regards s'échangent enfin elle suppose, sauf le gars chauve avec les yeux vert si clairs que les mots ne se disent pas dans ce regard-là.

- Ils t'ont conquise?
 dit Lloyd en bas il se fait masser, assis, par Jean. Hermès n'est pas là.

- La chambre à l'étage qui donne sur les collines, elle dit à Jean, elle est occupée par un lit ?
 Jean masse.

- Quelqu'un est mort dedans?
 Jean lève la tête. Il la regarde.

- Dans cette chambre j'écrirai,
 dit Glanor.

15.

Personne ce soir, à la maison, ne vient manger. Margaret fait une omelette pommes de terre elle se démerde pas mal, pour l'omelette. Papaï officie au funérarium, quand c'est le cas il revient l'estomac plein. Il y a prévu un réfectoire joli, les gens y bouffent, ceux qui ne sont pas affectés. Ce qui fait beaucoup de monde.

Pil est à Kalon pour ses motos, trois jours. Louise chante sous la douche. Glanor est dévêtue. Margaret a fait au moins trois lessives les armoires sont pleines. Il y a des fleurs sur la table de la cuisine, mauves, ça va bien avec le jaune citron aux murs.

Margaret porte le même pantalon brun tee-shirt assorti, strass en forme du A de Anarchie, cadeau d'anniversaire de Glanor. Margaret promène le sigle par dessus les œufs qu'elle casse et autres pelage de carotte.

- Je ne prends pas d'omelette,
 dit Glanor dans une tunique pantalon en éponge crème, taille fine, cheveux lavés, noir aux yeux, talons dorés.

- Tu vas, dit Margaret, à l'opéra ?

- Je t'emmerde.

- Tu veux une bière ?

- Je me sers.

- Louise mange avec nous ?

- Tu veux une bière, Margaret ?

- Louise aime les œufs, elle, on est d'accord ?

Elle va bien ce soir, Glanor. Jusqu'au prochain bris de verre. On dirait que les pores de sa peau sont affamés de douleur. Ne jamais désespérer jamais, disait sa

mère. Un ange. Tout le contraire de Glanor.

– Tu vas, dit Margaret, t'occuper d'un bordel ?

– Oui.

– C'est un joli endroit ?

– Non.

– Tu le décoreras comme ta maison ?

Un sourire s'alanguit sur le pulpeux des lèvres glanoriennes. Ces lèvres fument, filtre entre les dents direct dans la bouche, histoire que la dentition ne se revête de jaune. Les rides autour de la bouche sont accentuées par le geste de fumer aussi Glanor rétracte-t-elle à minima.

Margaret est jeune. Elle vit sous les toits dans un confortable studio. Elle est belle. Glanor la ressent ainsi. Belle. Pas une ride. Cheveux foisonnants.

Sous peu elle la virera. Papaï l'a engagée après que Glanor eut fait, disons, une crise. Il a suffit d'une porte défoncée, d'un carreau brisé, d'une pile d'assiettes jetée au sol, Papaï a paniqué.

Il ne pouvait pas veiller sur sa femme à qui fut refilee Margaret qui fouette le jaune mêlé au blanc avec, entre les seins, le A d'anarchie.

Margaret tolère que Glanor fume. Manquerait plus que ça.

Louise déteste la fumée de cigarette. Louise chante sous la douche. Quoi que. Elle a terminé. Glanor écrase le mégot.

– Je peux, du vin ?

dit Margaret.

– C'est toi qui l'a acheté ?

– Demain.

– J'espère bien.

Glanor est cash, comme nana. Sauf devant Lloyd.

Devant Lloyd Glanor s'excuse de vivre.

– Maman tu as fumé,

dit Louise serviette en main essorant les cheveux.

– J'ai envie, dit Glanor, de bouffer des escargots.

– Pour la préparation du beurre, dit Margaret, il faut un quart d'heure.

– Tu fais ça mal de toute façon,

dit Glanor.

– Chouette, de l'omelette,

dit Louise elle est à table, serviette humide au cou. Glanor, cul sur la tablette de la fenêtre, désapprouve le tableau. Son corps quitte le rebord, harponne la serviette humide sur le dos de sa fille, la tend à Margaret qui vient, à l'instant, d'ingurgiter une gorgée de vin blanc.

Margaret prend et disparaît, vin en main et serviette.

– Comment ça s'est passé chez mon oncle ?

dit Louise elle a comme une petite fille la hardiesse des crèves-la-faim, fourchette couteau en main. Verticaux.

Louise est liée d'amour avec Lloyd. Ce n'est pas le cas de Pil.

– Je ne sais pas trop, dit Glanor, ce qu'au bordel je ferai. Présence symbolique.

– Maman, tu n'es pas *symbolique*.

– J'observerai.

– Des gens qui baisent ?

Margaret engueule Louise. Louise a *encore* foutu ses vêtements à côté du panier à linge. Margaret se ressert un verre. Louise se lève, prompte, fourchette couteau en main, câline le corps, désarçonné, de Margaret.

– Envie de fromage,

dit Glanor.

A Blaka, république maraîchère non céréalière, on ne procède pas à l'élevage. Les gens peuvent faire ça chez eux, usage personnel, comme à l'époque ancienne. Papaï n'ayant pas le temps de s'occuper d'une vache ou d'un cochon mais de poules, on fourgue les œufs aux voisins, lesquels réciproquent quelque fromage. A part ça Papaï en ramène du funérarium. Aléatoire mais fréquent.

– Pourquoi, dit Margaret à Glanor, tu aurais tout à coup *besoin* de fromage ?

– Ben, dit Louise, quand t'as envie ça vient, sinon c'est pas de l'envie.

– Pour une fois j'ai envie,

dit Glanor. Elle ne sait où prendre place. Dans un avion ?

– Si tu étais une fille de la haute, dit Margaret à Glanor, tu mangerais selon l'envie.

– Je ne suis pas haute.

– On s'en fout de la haute, dit Louise, on vit une vie qui n'est pas celle des autres.

Glanor opte, finalement, pour une place à table.

– Bon, tu manges quoi ?

lui dit Margaret.

– Je bois.

– Tu regrettes, Maman, de n'être pas de la haute ?

– Je ne serais pas révoltée.

– Révoltée, dit Margaret, contre le fait de ne pouvoir manger du fromage quand l'envie te prend ?

– Si j'étais de la haute avec privilèges, je ne verrais pas l'injustice.

– Bah, dit Louise, si ça les rend heureux, les privilèges.

– Tu es heureuse, toi, Louise ?

dit Margaret elle pause devant la gamine une assiette d'omelette, copieuse, ajoute de la coriandre. Vert, la coriandre. Poétique, sur le jaune de l'œuf.

– L'omelette, j'en veux bien,

dit Glanor.

– A Louise j'ai tout donné.

– Tiens, Maman.

Glanor refuse le don spontané généreux de sa fille. Un truc la chipote, au profond. *Intimus*. Une douleur absorbée par quelque chose à l'intérieur.

– Il reste, dit Margaret, des patates et deux courgettes. J'ai planqué l'huile d'olive tu m'a dit de le faire je peux sortir la bouteille.

– Quoi ! dit Louise bouche pleine. Il reste de l'huile ?

– Je suis égoïste que veux-tu, dit la mère. Ton frère et toi vous foutez sur vos plats des tonnes de mon huile.

– Ne me mets pas dans le sac de mon frère.

– Quand vous aimerez-vous ?

dit Margaret elle prend place entre Louise et Glanor, dos à la cuisinière devant

trois pommes de terre c'est tout.

– Je fais les courgettes,

dit Glanor elle se lève.

– Je peux, dit Margaret, terminer le vin ?

– On ne choisit, dit Louise, ni ses parents ni ses frères.

– Tu n'aimes pas tes parents ?

– Je les aime tant, dit Louise, qu'il ne reste rien de mon amour.

– Même pour moi ?

– Toi c'est différent. C'est pas la famille.

– Tu as des copines, aussi.

– Va chercher l'huile,

dit Glanor à Margaret.

– Pour tes courgettes ?

– Pour tes patates.

– Dans une famille, dit Louise, tu sens qui sont tes alliés. Pil n'est pas mon allié.

Glanor pose la bouteille d'huile d'olive à côté de Margaret, Louise termine son assiette, Glanor passe sous l'eau les courgettes. Elle ouvre une bière.

– Envie de Robert Wyatt,

elle dit.

Margaret fait le geste de se lever, Louise l'en empêche.

– Quoi d'autre, mère ?

elle dit à Glanor.

– Te prendre dans les bras.

– Tu vois, dit l'enfant lui offrant un baiser, nos amoureries valent celles de la haute. L'amour ne fait partie d'aucune classe, elle ajoute et on entend Wyatt.

16.

Glanor gare la voiture sous un arbre que vibre un ciel blanc. La température stagne, quinze degrés. Tout stagne. Maisons, trottoir, murets. Sauf l'arbre qu'agite une main folle. Pourquoi n'y aurait-il point d'invisibles mains ? Glanor claqué la portière Vlan. Surjoué. Elle rit d'elle-même. A cause des mains invisibles.

Un ancien astronaute originaire de Blaka, grandement populaire, a créé l'Église de l'invisible, avec un petit i. On ne peut que donner le nom de *dieu* à tout ce qui n'est pas réel.

Glanor porte un chemisier bleu ciel, une jupe tailleur gris perle manches trois-quart, talons aiguilles. Une lichette retient la cheville à la chaussure c'est important. Pourquoi ? Tu te vois orchestrer un lupanar tenaillé par une godasse sortant du pied ?

Le type s'appelle Ludovic Molok. L'ancien astronaute. Sa théorie, qu'il valide scientifiquement, réside dans l'assertion que des intelligences extra-terrestres nous cernent depuis les débuts de l'humanité.

Dans les années 70, des gogos étaient kidnappés par des soucoupes volantes. Le monde de l'astrophysique, dans la décennie 2010, affirma que oui, il y avait statistiquement dans l'univers une possibilité de vie. Des projets aux budgets faramineux furent débloqués.

Ayant fait le tour de l'hyper-consommation, le tour des drogues, somnifères, anti-dépresseurs, le tour du monde, des séries, du sport en salle, ils étaient désespérés, les gens, de ne pas mettre durablement la main sur le bonheur.

Ils plongèrent dans le monde parallèle de l'intelligence artificielle, robots te connaissant mieux que toi-même. Les gens perdaient le don de la patience, la fragilité assumée, la nuance, l'exigence, le silence. Désormais tout était simple, efficace et même on riait, surtout dans les républiques VIP comme Kalon, corporation des Lettres réservée aux ingénieurs, aux forts en thème, aux pèlerins du code.

Quand tes sens s'accoutument du virtuel non pas au *bios* qui signifie la vie, quand le réel t'ennuie désormais, et bien tu es *attiré*. Par quoi ? Par l'absence de toi.

16.

A Kalon réside l'ensemble des maisons d'édition ex-européennes. Note, c'est plus facile pour les traductions.

Prioritairement en anglais, langue officielle de PAX.

16.

Molok le pasteur étoilé vend la thèse d'une intelligence venue d'ailleurs, bientôt nous ferons connaissance avec elle, notre raison est apte à cela, Platon remâché.

A ses débuts Molok mit en garde contre la consommation excessive d'irréel. Les parents trouvèrent le type terre à terre, d'autant qu'il prônait la méditation, le soin du corps, l'éco-respect.

Communiquer avec l'intelligence extra-terrestre fallait trouver, nom de dieu.

Glanor marche sous les feuilles bruissées par les mains invisibles elle sourit. Les mains invisibles ne firent rien pour elle quand, en amour de Papaï elle le trompa pourtant. Quand elle se mit à écrire, à aimer, plus que tout à écrire, que personne ne le remarqua. Quand elle perdit son père qui n'aimait pas immensément Lloyd et alors ? Quand elle perdit, douze ans plus tard, sa mère. Quand elle comprit que ses enfants se déclaraient la guerre pour longtemps. Quand elle réalisa que dans bien des situations elle en faisait trop, pas au bon moment. Quand elle découvrit il y a une poignée d'années que sa peau crevassait mollessait flasquait, elles étaient où, les mains invisibles ?

Glanor crache au trottoir.

Le ciel blanc est bas.

17.

Elle entre par le devant du bordel, façade de crépit blanc, châssis gris foncés. Impression de rendez-vous pour soins dentaires. Tapis noir pas impec impec, rideau de velours rouge, ceinturant un hall micro, qu'elle soulève. Une odeur de faux lilas insulte ses narines. Nous vous attentions, dit Jean.

Quinze heures. Dans une heure les clientes sont là. A ouvrir les cuisses en faveur d'une verge. Ou bien ?

Glanor voudrait parler avec les hommes-putains.

Elle suit Jean à l'arrière de la maison. Elle s'attendait au salon carrelé, avec contre

le mur du fond, le canapé de cuir au tissu patchwork dans les rouges, guirlande et coin casino. Au lieu de cela Jean la précède dans une pièce lumineuse de plantes en pot, dont une, deux mètres de hauteur. Jean se tourne sur elle il est radieux. Elle se dit qu'un moment vécu face à la beauté est moins grandiose s'il n'est, avec un élu du cœur, partagé. Elle s'assied à la table blanche. Elle le reconnaît, l'endroit a du charme. Pas de faux parfum. Voix de Sophie von Otter.

– Hermès, dit Glanor, est dans les parages ?

– Pas là,

dit Jean.

– Sûr ?

– Brut. Pas méchant.

Jean tourne le dos à Glanor introduit une capsule dans un appareil blanc flanqué de métal aux arrêtes élégantes,

il porte aux pieds on dirait les mêmes vieilles baskets qu'hier.

– Lloyd, dit Glanor, est votre ami ?

– On peut le dire.

Yep, mêmes baskets que la veille. *Déglinguées*.

– Pas de mobilier dans la cour, jamais ?

dit Glanor elle scrute, de la fenêtre, la vacuité du flanc extérieur. Jean se penche sur elle. Il porte un tee-shirt de couleur vert passé. Il est quelconque comme type, pas un trait à titiller l'attention. Voix de rocaille. Sèche. Fleurs peuvent pas pousser.

– Des amis ont parlé de moi à Lloyd, il dit. Il avait besoin d'un comptable le sien était mort.

– Viré ?

– Mort.

– Ici-même ?

– Un jour Lloyd est passé à l'offre. C'était bien payé. J'ai failli sur le champs obtempérer.

– Il vous priait de passer par la case sexe.

– Sucre ?

– Noir.

– Les cinq mecs étaient liés. Ils venaient de perdre leur pote.

– Viré par Lloyd, ils disent.

– Viré, si vous voulez.

– Pourquoi hier avez-vous dit *mort* ?

L'oreille de Glanor perçoit, à l'étage, la voix du perroquet. Sa météo intérieure en perd quelques degrés.

– Lloyd, elle dit, n'a pas besoin d'un comptable.

– Soyez telle que vous êtes, Glanor.

– Je ne suis rien.

– Une mère, j'ai entendu dire.

Glanor est levée, jupe froissée sur haut de cuisse. Elle ne tend pas les fesses comme elle le fait par jeu afin que, de soi, le tissu tombe.

Au mot *mère* sorti de la bouche de Jean, une crainte agrippe Glanor. D'où ça vient, nom de merde.

Elle se rassied.

- Je suis davantage qu'une mère.
- Styliste, dit votre frère.
- Poète.

Jamais elle n'a dit *poète* à propos d'elle. Pas même en solitude. *Je suis une poète*, elle n'oserait.

- Vous voulez, dit Jean il regarde l'écran sur son bracelet, disposer de la la chambre à l'étage pour y écrire ?

- Celle qu'occupait Nestor. Son vrai nom, Nestor ?

Dans les yeux de l'homme, Glanor aperçoit comme une torche.

- Je pourrai la décorer ?

Jean hausse l'épaule.

- C'est oui ?

- J'en parle à votre frère.

- Aujourd'hui je fais quoi ?

- Vous revêtez l'uniforme.

- Pardon ?

- Lloyd a prévu des vêtements.

Jean se lève, sur une étagère blanche se saisit d'une enveloppe. A côté il y a trois livres de Camus.

- De la part de votre frère,

il dit, posant l'enveloppe devant Glanor.

- J'ouvre ?

- Je vous montre la chambre. Vous vous y changerez.

Glanor se lève. Elle a besoin d'un café. Elle palpe l'enveloppe la glisse dans le sac. Dans l'enveloppe c'est plein de foutus billets. Amarante sensation ultime, ceux qui en reviennent sont rayonnants, il y a quelque chose qui là-bas l'attend.

18.

Assise sur le bord du lit côté fenêtre, elle ouvre l'enveloppe. Assez d'argent pour trois fois Amarante. La main de Glanor tremble qui remet en place.

Demain elle amènera dans la chambre de quoi faire un café.

Le papier-peint est jaune, avec en surimpression des feuilles de palmier. Glanor le peindra. Deux mois ne supportent pas la laideur. Elle entend le perroquet, sa cage est dans le bar contre la cloison de sa pièce. Il y flotte un parfum d'homme, rapport avec l'écorce.

Le tiroir du bureau, contre-plaqué, est rempli de feuilles vierges Glanor referme. Clac fait le résultat du mouvement opéré par le bras.

Le parfum d'homme dans la chambre l'agrée.

Dans l'espace bar elle croisa tout à l'heure trois des gars ils furent amènes.

Elle prend appui sur le châssis de la fenêtre, ôte les escarpins. Des femmes paient pour de l'amour. Pour du sexe, plus exactement. La frontière est, avec aisance, franchissable. Du sexe à l'amour, on peut se rendre à pied. Pas un chien policier pas un mirador. Plus on va vers l'amour plus le chemin est beau plus l'air est-il de fragrance. Des oiseaux chantent. Le cœur s'emballe. Les masques tombent. On se sent vivre. Re-vivre. Qui dirait non ?

Aucune des femmes, ayant occupé le lit dans lequel il arrivera à Glanor de s'allonger, ne disent non à l'amour. *Oui*. D'accord. Oui, oui, oui.

Ces femmes ont besoin qu'on les baise donc qu'on les désire donc qu'on les aime.
Fichus mots.

19.

Jean fait son entrée, veste vert foncé plutôt chic enfin, *quasi* chic. On dirait que le gars s'est coiffé. Il tend à Glanor, sur un cintre, une robe bleu-gris au tissu d'une souplesse soyeuse. Il referme la porte.

Glanor rentre le ventre.

A l'instant Jean souriait. Le type ne respire pas la vie mais la vie ne sonne pas faux en lui.

Glanor se fout à poil, garde les escarpins aux pieds, elle a besoin de se sentir belle ou son courage au sol crèvera.

Il y a des gens courageux ils se fichent de leur image, sont connectés direct au réel sans transiter par le regard sur soi. Glanor a besoin d'éprouver le *sentiment de sa propre beauté*.

Sans cela elle se sentirait *laide*.

Et alors, direz-vous. Ce n'est pas cela qui empêche d'agir.

Mais si, mais si.

On ne vous aime pas parce que vous êtes belle. Vous n'êtes pas un corps *seulement*. Vous êtes indivisiblement un regard, une voix, une grâce dans le geste. Vous êtes un entendement. Vous êtes un cœur. Vous êtes une mémoire. A moins que chez vous la beauté n'évoque un alignement. La sensation d'un emboîtement.

Glanor passe la robe, Glanor nue dans la lumière jetée à travers la fenêtre par le blanc du ciel. Une lumière transparente. Il y a un miroir au plafond et sur chacun des murs. Avant de lever les yeux sur elle, déjà elle se sait belle, à cause de la robe.

Glanor se dit que des femmes en désamour de leur corps durent ici assister au culbutage besogneux d'un homme éjaculant dans leur con, être témoins de la chose via les miroirs, capter le mouvement réfléchi de leur propre corps difforme, non pas regarder le corps, ou. Jouir d'être par la douleur tordue ? Souffrir tant, qu'enfin les larmes sortent ?

La robe convient au goût de Glanor,

pas à un goût *général*,

au goût qu'elle a d'elle-même.

Elle a le sens du décor. Un décor d'éléments hirsutes ne cadrant point avec l'idéal bourgeois ça non. Elle aurait aimé, Glanor, naître le cul dans un panier supérieur qui soit *baroque*, raffiné dans son excès, elle aurait aimé vivre à Kalon corporation des Lettres pas à Blaka la légumière, d'où s'envolent les citoyens dans des avions solaires que Papai et elle ne peuvent s'offrir.

Le monde, Glanor voudrait le voir de ses yeux avant de mourir, pas sur un écran. Elle voudrait le ressentir en même lieu que sa beauté à elle.

C'est fichu.

Dans la chambre elle se poste derrière la fenêtre. En contrebas une voiture ralentit, une femme en sort elle porte des lunettes noires. Glanor guette de ses deux ouïes. Derrière la porte de la chambre apparaît un rire précédent le silence.

Dix minutes passent. Glanor aurait du prendre un livre.

Ta peau se racrapote. *Racrapote*. Drôle de mot ne trouves-tu pas ?

Jean est là, main sur la clinche. Glanor se retourne. Ses ouïes dormaient. Sur un

lagon de vagues molles ? Dans le velours d'une double canopée ? Nenni. L'ouïe de Glanor dormait ne voulait pas entendre le moment qui viendrait. Où elle devrait.

- Viens,
dit Jean il sourit.

- Lequel ?
elle dit lui passant à hauteur.

Jean regarde Glanor plutôt que de la retenir. Sa respiration envoie sur elle une vapeur chaude. Elle tourne la tête vers l'espace bar.

Aurait-elle mal deviné ?

- Lloyd t'a dit ?
fait Jean.

- Rien.
- Il aimerait.

Crâne rasé, à cinq mètres sur la gauche, a le nez sur un livre et les jambes croisées. Glanor le désigne.

- Que cela soit fait,
elle dit.

20.

Depuis la chambre qu'elle n'a pas quitté, Glanor observe la tension entre le livre et l'homme-pute au crâne rasé. Jean disparaît du champs. Crâne rasé lève la tête. Il sait.

La porte est contre le chambrant. Glanor, à l'intérieur de la chambre, y pose le dos. Elle respire. Son téléphone bip.

Je rentre plus tôt que prévu, saucisson de Kalon, vin blanc, fromage, toi et moi au piano.

Le cœur de Glanor se fripe, avant de se remettre lisse bien tendu. Jeune cœur de maman. Pil joue au piano mieux que son père. Il joue *sensuel*. Leur duo se fait rare. Oh son précieux.

Prenant appui sur l'ossature du lit elle ôte les escarpins. Les *balance* serait juste. Déjà la porte est ouverte Glanor marche elle dit, frôlant Crâne rasé, Quelle chambre ? Il la retient par le poignet, le livre tombe des genoux, il le ramasse, de l'autre main presse la veine basilique de Glanor.

L'auteur du livre est une femme.

L'homme se lève il est seul dans le bar. Il entraîne Glanor. Ils entrent dans une chambre sans âme tout du moins dotée d'une âme inconnue à Glanor.

- Écoute,
il dit l'attirant à elle.

- Non,
elle dit.

Crâne rasé tient Glanor à distance. Elle avance la tête. Il la laisse arriver. Il recueille les lèvres. Les bras étreignent le corps de Glanor. L'emprise est dure. L'homme embrasse, ne sort pas la langue. Glanor en a la pensée coupée. Pression d'une main large sur le bas de son dos à elle.

Elle se voit petite, avec son amie Lucrèce, sur un pédalo. Elles rient. Dans sa bouche la langue de l'homme est chaude. Lucrèce porte un chapeau de toile blanc. Glanor embrasse son amie dans le cou. Son amie la mord. Glanor rit. L'homme

retire la langue. Reprend la bouche. Il soulève Glanor l'étend sur le lit comme vole la nappe avant de, sur une table d'agape, s'étaler.

Glanor a envie de passer la main sur le crâne chauve, se retient, la main se retient, de se retenir la main de Glanor va au clitoris, la main fouille le clitoris, rarement Glanor fouille ces régions,

est-ce dégoûtant de désirer son propre corps.

L'homme prend la fouilleuse main, la prend avec douceur la pose sur son ventre nu. Glanor avait les yeux fermés elle les ouvre passe une main sur le crâne, ne pas griffer Glanor, tu serais punie, pour avoir désiré ton propre corps, ta rage ne serait pas reçue comme faveur impériale non.

La main griffe, un peu,

l'homme émet son premier son, Glanor enfonce plus pointu, elle raie, la sauvagerie plaira-t-elle à l'individu pourvu d'une virgule entre les jambes un point c'est tout ?

Son corps à elle commande la progression cependant que monte la folie de détruire, Glanor y va, elle plante l'ongle,

l'homme la retourne lui enfonce la queue dans le vagin d'un trait Vlan la queue se tend dans l'entière cavité,

le corps de Glanor se fout à quatre pattes l'homme baise la croupe, genoux au matelas ferme, torse de Glanor non point avachi à la manière d'une chienne mais relevé, mains vers l'arrière sur le crâne du baisant.

Glanor mouille des rivières ça coule comme un pus crevé,

l'homme jouit retenant le fou désir entre les cordes vocales à l'instar d'une strip-teaseuse baisant une corde métallique,

The Chords chantent Sh-Boom dans un baffle voyageant dans le couloir, de l'autre côté de la porte fermée,

une femme rit,

les mains de crâne rasé tiennent serré contre le corps celui de Glanor elle se sait veloutée il la caresse, tous deux à genoux, dos tendu, lui derrière elle,

elle les mains sur son crâne à lui,

lui les mains sur son ventre à elle,

elle, sent le sperme couler à l'intérieur de la cuisse,

lui, pose le front sur sa tête à elle,

The Chords se sont tu.

Glanor ne devrait pas parler elle dit Les chambres, elles sont isolées ?

Elle se lève, enfile la robe de coton noir, se poste à la fenêtre. L'homme approche, toujours se dégage de lui une odeur de, Glanor ne saurait y poser de mots, il n'y a pas de mots dans la tête de Glanor. Il y a des sensations muettes de se dire.

– Maintenant tu connais mon métier,

dit l'homme au crâne rasé.

21.

Si nous ne voyions, pas sur les écrans, la fabrication de destins, nous n'aurions pas dans la conscience qu'il faut en avoir un. La mère de Glanor écrit cela dans un cahier, que Glanor a dans ses affaires depuis des lustres.

Glanor est assise chez elle face à la fenêtre donnant sur l'aubépine. Une légère infiniment légère brise colle entre eux les souvenirs, confectionne une arche.

Glanor y marche nus pieds, épaules carrées, cou gracile, coupe capillaire Ava Gardner, cigarette en bout de doigt.

Face à la fenêtre elle écoute Ravel, Deux mélodies hébraïques.

Papaï enterre une jeune fille il ne sera pas à dîner. Margaret a déclaré forfait, sans explication. A écrit sur un papier mou Dans le frigo il y a du saumon. Pil arrivera sous peu, Glanor le verra par la fenêtre garer la moto. Elle fermera le cahier où sa mère écrivait à propos du destin.

Sa mère parlait à Glanor du plaisir d'écrire, temps non brutalisé, disait-elle. Les mots sortent de la tête, elle disait, où je les entends avant de les coucher sur le papier, doucement. Les retenant par la nuque. Les mots sur le papier prennent corps avec l'arbre vivant du papier tu comprends Glanor ?

– Tu es différente de moi, Glanor. Mais un jour peut-être toi aussi écriras-tu.

– Mon père, je tiens de lui ?

– Beaucoup.

– Qu'est-ce que tu aimais chez lui ?

– Tout.

– Ses faiblesses ?

– Sans ses faiblesses il aurait eu la dureté de la brique. Je n'ai pas l'âme d'un manœuvre.

– Tu m'aimes ?

– Oh, tellement.

– D'où vient ton amour ?

– De la nuit des temps, quand la lumière n'était pas nécessaire pour y voir clair.

– Qu'est-ce que tu penses de moi ?

– Rien.

– Tu me permets, Maman, d'être comme les grandeurs en physique. Elles évoluent sans cesse.

– Contrairement, hélas, aux lois des hommes.

– Pour toi tout semble naturel. Comme si le choix lui-même venait à toi.

– Détrompe-toi.

– Quand même, tu es libre.

– Personne ne l'est.

– Tu es libre de ne pas te dire libre.

– Tu devras te battre, Glanor.

– Contre quoi ?

– La haine.

– Tu veux dire, accepter d'aimer envers et contre tout, même si les gens qu'on aime nous blesse ?

La maison familiale, que la mère de Glanor occupait avant de rencontrer son mari, était emplie de verdure. Peu de couleurs. Juste la sève, la chlorophylle, la lumière, Glanor avait grandi dans cet espace, père mort elle avait huit ans, mère épaissie, dans un chemisier rose ce jour-là de la conversation, on voyait la chaire entre les seins ils tiraient sur le tissu,

les boutons du chemisier, petits, étaient de nacre,

la mère avait répondu Les gens qui ont pour habitude de nous blesser il faut les éviter, sauf si en nous l'amour est plus fort que les blessures occasionnées alors

l'amour guérit. L'amour guérit ceux à qui il arrive de nous faire du mal. Quand même, ne pas se laisser faire. On appelle ça lucidité, Glanor. Un amour ne peut se déployer que dans la lumière. Lucidité vient de là. *Lux*, le jour, le flambeau, la lumière. Un amour libre de grimper au ciel dans la direction qu'il se choisit. Les yeux grands ouverts.

Glanor ne se souvient pas de ce qu'elle portait ce jour-là de la conversation, elle avait quoi, quinze ans ?

Elle entend la moto de Pil. Son fils pénétrera dans le salon dans moins de cinq minutes.

Les blessures, disait la mère de Glanor, on n'est pas fait pareil pour les esquiver. Moi les gens que j'aime, quand il leur arrive d'être farouches, péremptoires, injustes, j'ai le don de mettre l'équilibre dans le désordre qu'ils suscitent. Les gens lisses, Glanor, on s'en lasse. Il faut parler aux gens qu'on aime, leur dire quand ils nous blessent, faire le choix de ces blessures qu'ils ne peuvent s'empêcher d'infliger.

– Moi, disait Glanor, je me ferme quand on m'agresse.

– Aussi as-tu la mère qui te convient.

Glanor ouvre la porte à Pil. Elle porte un peignoir japonais noir avec du doré, du orange, elle n'a pas soumis sa peau au dru d'une douche non. Le sperme de crâne rasé la tient prisonnière, elle lécherait volontiers les barreaux.

– Le vin, il est où ?

elle dit à son fils les bras chargés de victuailles.

– Il fallait du vin ?

– Tu en apportais tu as dit,

fait la mère elle s'éloigne, brutalisée par la défection de Dionysos.

– Tu en trouveras dans la cave,

lâche le fils.

Glanor attend, fébrile, le sang de la vigne.

Elle se tient droite face à la fenêtre, kimono ouvert sur le creux des seins, escarpins noirs dix centimètres de talon.

Vaguement amère d'être cette mère-là.

23.

Dans ses moments d'ultra violence, Louise sa fille la remet à sa place. Louise est impactée, y a rien à faire. Mais de sa poitrine arrache la flèche, la remet à sa mère, lui tapote la main, Fais attention la prochaine fois. Pil non. Pil se renfrogne.

Il coupe le saucisson dans la cuisine aux murs jaune citron, dehors il est dix-neuf heures trente. Le noir couvre de sa morve le ciel lactescent. Glanor sait que cela ne sert à rien de miauler, le chaton ne reviendra pas. Alors elle boit un vin qu'elle n'aime pas, en provenance de la cave, qu'elle est allée chercher elle-même.

Au piano avant le repas Pil joue, elle approche et chante, il dit Vas-t'en.

Elle a gâché la soirée alors elle boit.

Un jour elle se rendra aux Alcooliques Anonymes, gens guérissant d'un amour pragmatique les âmes échouées. Ça existe toujours ? Se renseigner. Elle dira Je veux arrêter le temps d'un mois. Il y a le bourrelet qu'elle exècre sur sa panse. Elle le perdra.

Reviendra à l'ivresse.

Pourtant elle le sent, dans la zone printanière de ses tropiques où la lumière détient la jeunesse d'un né-nouveau, Glanor sait que sans l'alcool dans sa tête elle serait délivrée.

De quoi ?

Glanor s'enfonce dans son lit, sans envie, Dionysos en gueule. Pleurant sur le malheur d'être soi.

Elle rit. Avant de s'endormir, elle rit.

24.

Papaï a le nez dans son bol dehors il pleut. Huit heures du mat. A quatorze heures, Glanor a rendez-vous au bordel. Elle aime le mot bordel, signifie cabane. Je vais à la cabane. Le palais des corps à corps. Nommer le lieu *palais*? A quelle heure, Glanor, es-tu attendue *au palais* ?

Papaï frotte le pouce contre l'index. Pil ouvre chacun des placards de la cuisine jaune citron. Cuisine cabane dans laquelle Glanor ne s'est jamais sentie la princesse d'un palais.

- Il est où le sucre ?

dit Pil.

- Bonjour mon amour,

dit Glanor à Papaï elle lui embrasse le front. Papaï de l'ongle se gratte la deuxième phalange de l'index.

- L'embaumement de la jeune fille ?

elle demande. Elle a envie d'une cigarette.

- Y a plus de sucre ?

dit Pil il porte une chemise blanche froissée sous une veston trop large de bonne facture cependant. L'ensemble est noir sauf la chemise. Pas de tâche sur la chemise, blanc sans nuages, un blanc laiteux javellisé.

- Il n'y a plus de sucre, Pil,

elle dit dans son peignoir japonais entrouvert, talons au pieds.

Glanor est un personnage de fiction. Mieux, de théâtre. Le théâtre est vivant. De la chair, des tripes, des ongles.

- Cesse de te gratter,

elle dit, prenant la main de Papaï.

- Margaret, dit Pil, n'est pas à hauteur. Virez-la.

Papaï enfouit la tête dans le coude du bras. Glanor serre la main du mari, le mari qu'elle suce inlassablement, muscles de la mâchoire aguerris.

- T'as dormi avec du bleu aux yeux ?

dit Pil à l'adresse de son père. Il fout une cuillerée de miel dans la tasse contenant du thé. De l'autre main, étreint le dos paternel. Nous avons, sur la droite, Papaï et le fils, sur la gauche Glanor dans le peignoir noir avec du doré et du orange. Papaï est aussi en japonais, néanmoins plus coloré. Il pleure.

- De quoi elle est morte, la fille ?

dit Pil il tranche un kiwi jaune en provenance de Blaka.

- Overdose de blagrance ?

dit Glanor.

Glanor ne pense pas à la fille morte. Son mari pleure, ce qui lui arrive au moins une fois la semaine, rapport au boulot.

– Jadoine, dit Papaï, n'a pas le permis d'autopsier.
 Jadoine est médecin légiste. Papaï l'aime bien. Jadoine n'a pas d'amis sauf les morts, à l'égard desquels il est d'une attention paternelle. Maternelle serait le mot si l'on considérait que seule la mère est capable de recueillir sans jugement, de pardonner à l'infini, de prendre les devants. Foutaises.
 Glanor tend la main vers la boîte de mouchoir elle tire, Hop un feuillet laisse place à un autre. Elle ne regarde pas son geste elle regarde son mari. Il vieillit. Que fera-t-il quand il ne pleurera plus les morts ? Qu'il ne servira plus qu'à elle, Glanor ? Papaï rira-t-il d'elle comme elle s'est esclaffée à l'abord du sommeil hier seule sous les draps au sujet de sa jouissance, brute, inattendue, stupide, non ?
 Tandis que Pil se penche sur le côté de son père, l'entourant de ses bras tièdes, délaissant le thé avec le miel dedans, du mouchoir tendu par sa mère essuyant la morve sur les lèvres de Papaï, Glanor se lève, va au flamand rose de bois sur la commode au fauteuil moelleux, sis dans le salon bas de plafond, salon aux objets hétéroclites qu'elle changera bientôt, il faut que cela cesse, la stupeur, on ne fige pas un décor de vie on y instaure le mouvement sinon c'est une cage, toi Maman tu vivais entre des murs végétaux, dans chaque pièce de la maison il y avait des plantes qui donnaient des fleurs d'autres non, tu disais Il ne faut pas montrer les belles choses qui t'habitent, laisse les gens le découvrir, si tu exhibes, Glanor, si tu revendiques, ils te prendront au mot, sans cesse ils exigeront davantage, sa mère disait Tu es pardonnée de toute éternité, Glanor, les protestants appellent cela la grâce, il faut avoir le courage de la honte, ne pas l'écraser sous le pied, il faut installer la honte à côté de soi comme un enfant sage, il faut laisser jouer l'enfant, elle sera toujours là, la honte, il ne sert à rien de la cacher. Toi, Maman, tu as des hontes ? Je ne suis pas parfaite, disait la mère de Glanor et arrosait, elle arrosait souvent, ma mère, rien ne crevait, ses plantes à qui elle parlait vivaient vivaient des années dix ans vingt ans comment faisait-elle, d'où lui venait l'habileté ? La honte porte-t-elle des fruits, Maman ? Oui, Glanor, si tu n'enterres pas la honte vivante, si tu lui permets de devenir vieille dame, si tu prends le temps d'être à son chevet agonisante comme étant de la famille, oui, il peut se passer des choses. Par exemple ? La honte te retient d'inventer une vie fantasmée trop haute sur l'échelle, une vie de rêve où Narcisse se complaît dans le regard de ceux qui lui inventent des vertus. Glanor marche nus pieds sur le tapis elle laisse la tasse sur la commode au flamant. Elle prend avec elle les escarpins. Ses hommes, en conciliabule dans la cuisine jaune, lui manquent. Ils ne la réclament pas. Elle s'en fiche. Sans elle, les deux n'auraient pas de rôle. Tous ils forment un corps. Un jour le corps sera écartelé. Glanor hurlera. Elle se réveillera dans un autre monde. Ce sera pas mal. Elle a survécu à la mort de son père, à la mort de sa mère, à la mort des plantes

dans la maison, aux souvenirs que la langue envoie dans l'œsophage comme la chair du poisson crevé.

– Je ne suis pas d'accord avec vous, dit Pil. Faut pas prendre les jeunes pour des cons. Ils essaient des drogues, moi j'en prends, de la blagrance. Enfin, j'en ai pris. C'est de la merde mieux vaut un bon steak, mais bon.

Papaï et Glanor se tournent sur le fils.

– A Kalon, dit Glanor, tu manges de la viande avec la fille qui te procure les motos ?

– On peut rien te cacher.

Papaï se lève.

– Lou, dit Papaï. Le nom de la fille qui m'est arrivée sous forme de cadavre. Dix-sept ans. Bouffait du poisson comme nous, des légumes, des fruits. Blaka, l'une des corporation où l'on mange le plus sainement. Jadoine a eu le temps de prélever un morceau de peau.

– Blagrance ?

dit Glanor.

– Jadoine, dit Papaï, n'a pas trouvé que des cellules. Qui, d'ailleurs, s'agitaient dans tous les sens.

– Nano-puces ?

dit Glanor elle se sert un café, noue le kimono, pas trop, regarde son fils qui, hier, faisait la gueule en raison du mécontentement de la mère, lui si joyeux, franchissant le seuil de la familiale maison avec du saucisson de Kalon, elle, contrariée qu'il n'y ait pas, dans le bouquet qu'offraient les bras de l'enfant, du vin, bordel, le plus important, Pil, tu ne m'aimes pas ?

– Glanor, dit Papaï se levant, tu reviens à quelle heure ce soir ?

– Du palais ?

– Oui, chérie, du palais.

– Nano-puces ?

dit Pil à son père.

Pil se débarrasse du veston. La chemise sur lui est froissée, très. Glanor boit le café, dépose la colonne sur le dossier de la chaise, arrange le peignoir de soie, saloperie ça glisse.

– Tu as, dit Glanor à Pil, des nano-puces dans le sang. Ton père et moi n'en avons pas voulu.

– Au début, dit Pil, quand les nano-puces passaient par le cerveau elles foutaient des douleurs. C'est fini. Chaque mois j'ai droit à un background. Ma carence en vitamine D, par exemple, stationne. Bonne nouvelle merci de demander.

– Tu brûles qui, aujourd'hui ?

dit Glanor au mari.

Elle est levée, se place contre lui, leurs peignoirs se touchent c'est doux.

– Une femme de ton âge,

dit Papaï.

25.

La salle de bain fait quatre mètres sur quatre. Papaï, quand il y était entré la première fois, avait dit J'adore. Il n'employait pas, d'ordinaire, le verbe adorer.

Glanor s'était glissée contre lui c'était doux. Elle aimait quand son indéfectible compagnon éprouvait la joie. La joie c'est comme les virus. Contagieux.

Devant le miroir Glanor s'apprête à foutre du rouge aux lèvres. Avec un crayon brun léger elle enlote les contours, mais non, il croira que j'aguiche.

Dans la salle de bain Glanor boit un café. Elle porte un tricot aux manches courtes, de flanelle. Sa coupe aux épaules ondule. Songer à demander, à Margaret, un coup de ciseaux elles se font les cheveux l'une de l'autre Glanor et elle.

Le café fait du bien. Au corps. Le goût est une grande chose. A Blaka ils mangent fermenté. Les mieux portants de PAX tu dis, Papaï. Mais alors pourquoi les livraisons de cadavres s'accélèrent-ils ?

Glanor pose, à la verticale, le tube de rouge à côté du flacon de parfum dont Papaï se revêt le matin. Glanor, son rituel sanitaire c'est le miroir. Son meilleur ami. Sans son, sans toucher, sans goût, sans odeur. Un fantôme. Tels sont tes amis, Glanor ?

Pil entre, chemise blanche froissée sur le buste qu'il a fluet musclé. Il regarde sa mère se regardant dans le miroir.

– Ça t'enrage que je sois un gars de mon époque ?

il dit, à propos de la consommation de blagrance, sa mère suppute.

Pil s'assied contre le meuble laqué blanc, dos à Glanor. Tout est blanc dans la salle de bain. Est-ce le lustre de cristal qui la rend hospitalière, Pil s'en fiche. Quartier des parents. Il a sa propre salle de bain, petite, moquette profonde couleur mauve. Il y a collé des posters de motos ils sont tout gondolés.

– Tu manques d'esprit critique,

dit la mère. Se tourne de côté, avise l'état de sa taille néanmoins Glanor rentre-t-elle les viscères.

– Manque que le collier de perles,

dit Pil.

– Il y a quoi, avec la fille de Kalon ?

La mère se tourne sur Pil. Elle n'est pas si grande, sans ses talons.

– Amoureux ?

elle dit, caressant l'enfant au visage nom de dieu Glanor, un homme.

– Maman, être amoureux ne m'intéresse pas. Le cul ne m'intéresse pas davantage, sauf urgence.

De l'espace blanc quatre mètres sur quatre émerge une odeur. Les narines de Glanor s'écarquillent. D'habitude le parfum de Papaï ne se répand pas dans le vide à quoi bon. Cette fois Papaï s'est *beaucoup* parfumé. Ah.

– Tu veux demander quoi, mon fils ?

dit la mère elle pose la main sur la clinche prête à se pencher sur des esquisses. Elle a rêvé d'une robe cette nuit.

– Non, rien,

dit Pil, il baisse la tête.

– Tu as besoin de fric ?

– Oui.

– Pour tes motos ?

– Pour foutre le camp.

La main de Glanor se fait papier. Le sang ne circule pas, dans le papier.

– Tu vivras de quoi ?

elle dit.

Ni sang, ni salive.

Pil attrape sur le meuble un collier de perles, dans une coupelle charmante de faïence bordée de doré avec un vert printanier à réjouir des vaches, la main de Pil se fait oiseau, les oiseaux préfèrent les arbres, s'envoler, quoi, Pil se saisit du collier de perles, retourne le corps de la mère, embroche, adossés à la nuque, les deux éléments du sautoir.

– Tu vivras où ?

dit Glanor.

– Le gouvernement, en la personne du commandeur...

– ... l'ancien, le nouveau ?

– Celui qui vient d'être élu par le conseil d'administration. Propose aux dix-huit/vingt-cinq ans une pérégrination dans PAX. Histoire que le sang circule.

Les mains de Glanor tremblent. Elle laisse faire. C'est mieux que le papier. Le papier c'est déchirable. Pil se retourne ses mains volent.

– Tu pars avec la fille ?

– On se rencarde elle et moi, il dit, pour la fabrication de batteries solaires. Celles qu'on utilise pour le moment, on sait pas d'où elles viennent. J'ai besoin d'argent pour circuler un mois.

– Le gouvernement ne vous avance pas ?

– Pas à elle. Pas à Mia.

– Donc je t'avance le fric pour Mia.

– Je te rembourserai. J'ai trouvé deux jobs. Pianiste.

– Elle chante?

Pil prend les mains de la mère.

– Tu lui files mon répertoire, c'est ça ?

Pil embrasse les mains de la mère.

– Salaud,

elle dit.

Sur le mot salaud, Glanor se sent obligée d'agrafer un sourire.

26.

– Je travaille,

dit Natacha.

Elle fait entrer Glanor chez elle à contrecœur on dirait.

Glanor, en pantalon tailleur crème, connaît le lieu qu'est la maison blanche. Dedans du blanc vif, partout. Meubles laqués ivoire font exception. Blanc aux murs aux tapis les sculptures sont blanches sauf le jeu échecs. La maison est cossue avec piscine. Chez Glanor ça se détériore, la baraque veux-je dire, ici c'est une demeure en rénovation perpétuelle. Les ouvriers travaillent, discrets, il y a toujours des ouvriers. Jeunes. Sourient.

Natacha leur impose de paraître joyeux, dit un jour Glanor à Papaï. Papaï avait produit un chaud sourire comme lui seul peut, sorti du four appétissant, et tu voudrais que je vive avec un autre Jules ? Pour rien au monde.

– Je tends l'oreille à ta mélancolie, dit Glanor à Natacha. Assieds-toi. Café ?

– Je suis au travail.

– T'avais qu'à pas ouvrir.

Le père de Natacha, Maurice, est un octogénaire fat à barbe blanche. Natacha

adore son papa, ministre des cultes. Avant ça Maurice travaillait comme ingénieur chez Tétroc higt tech, avait des actions dans la boîte d'où vastitude de la maison. Son truc, au vieux, c'est l'invention de fruits hybrides. Il déposa un brevet sur une sorte d'ananas, sans la peau porc-épic, bourré de vitamines. Maurice les fait fabriquer dans sa propriété de huit cent hectares, d'anciens bois qu'il a fait rasé une fois le cul au ministère. PAX est folle de ce fruit que Maurice a baptisé ahahah. L'Inde surtout allez savoir pourquoi. Un milliard huit cent mille âmes. Tout de même.

Maurice écrit des livres, ça lui a pris il n'y a pas longtemps, de spiritualité. Il donne des conférences all around the world.

Sous ce chêne, notre petit gland qu'est Natacha vit à l'ombre. Pire. A raz du sol depuis lequel le gigantisme paternel est terrassant.

Natacha dirige à distance un atelier de restauration. On s'arrache le mobilier retapé, de vrai vieux bois.

– Tu n'allumes pas une clope ?

dit Glanor à Natacha, elle a les jambes croisées face à la baie vitrée. Un Apollon de vingt ans, sourire en blason, passe torse nu.

– J'ai, dit Natacha, arrêté de fumer.

– Depuis deux jours ?

– Depuis toute éternité.

– Ton nez saigne.

Natacha tombe, raide, au tapis. Long poils, blanc.

– André !

est le mot qui sort de la gorge de Glanor. Ce n'est pas le mari de Natacha mais l'Apollon qui se pointe. Glanor à genoux secoue la raideur du corps. Le jeune qui en vérité n'est pas blasé, vif comme renard parle, dans son bracelet-montre, d'une voix sexy-à-crever. Il regarde Glanor il a des yeux très bleus. Glanor regarde les yeux, ne ressent rien.

– Natacha, elle dit doucement à l'oreille de son amie, je suis venue te parler de Pil. Il me quitte pour toujours avec une fille qui chante mes chansons. Réveille-toi s'il te plaît j'ai besoin de toi. Je suis triste d'un poids dans le bide, je voudrais chier ce poids, je comprends ce que tu voulais dire.

Apollon étale le corps super crispé de Natacha il doit déplier bras et jambes avant d'opérer un bouche à bouche. Il est médecin dans la sûreté d'État ou quoi ?

– Pardon de n'avoir pas compris, dit Glanor. Je suis conne conne conne.

– Dégagez,

dit le jeune mâle.

– C'est mon amie.

– Morte.

– Natacha, dit Glanor, partons pour Amarante. Au bordel j'ai baiser. J'aurais du faire ça depuis longtemps. Toi aussi tu le feras. On le fera le même jour, après on se soûlera.

– C'est tout, dit l'Apollon, ce que vous avez à dire ?

Glanor regarde les yeux de l'homme. Dont le bleu prend la forme de chiffres. Les mains de Glanor tremblent, incapables de ramasser les chiffres tombé autour du corps de Natacha. Tout est blanc.

27.

– Je ne viens pas travailler,
elle prononce dans une fente elle ne sait laquelle de son téléphone.

– Quel travail ?
dit l'homme qui, hier, la baisa.

– Jean doit m'attendre.

– Glanor, je. Puis-je vous appeler Glanor ?
Elle a les images dans son corps. L'homme chauve la rive au sol, océan retenu par l'attractive planète. Hier, elle était soustraite à l'attraction elle apesantait, délivrée de son propre poids.

– Vous, vous vous appelez comment ?

– Disons, Bart.

– Bart, j'ai perdu une amie. Je n'en avais qu'une.
Apollon passe si proche qu'elle perd l'équilibre mais non, elle a deux pieds.

– La nacre, dit Glanor au téléphone, est une défense de l'huître. Vous le saviez ? La perle qu'on introduit dans ses entrailles est un élément étranger. C'est ce qui m'est arrivé.

– L'huître fabrique la beauté.

– A quel prix ?

– Cher.

Un oiseau minuscule sur la terrasse se pose sur le dossier d'une chaise blanche comment fait-il pour lutter contre le vent ?

– Je n'ai pas, dit Glanor, connu mon père.

– Vous êtes normale.

– Ne dites pas ça.

– J'ai ressenti un truc. Ça m'arrive rarement. J'ai pas la tête à ça.

– A quoi ?

– Parlez plus fort, je ne vous entends pas.

Normal, Imbécile, les cordes de ma voix sont arrachées par les doigts d'un guitariste. Je paie les pots cassés d'une défection majuscule. Le type me gifle de ses crochus. Je me remets sur pieds toujours, sur pieds à vivre, à bouffer du saumon, à chanter avec Pil mon précieux et Natacha ne va pas bien.

Le téléphone tombe de la main de Glanor sur le tapis à longs poils blancs au moment où Bart dit Ne remettez pas les pieds ici.

28.

Elle marche poings fourrés aux poches. Sous l'effet de la tension, les poches bavent. La couture tient.

Sa voiture est garée le long d'un parc, il fait bleuté, ses talons claquent, pas les mains, non. Le pas est mou. D'ordinaire Glanor arrive chez Natacha par l'Est. De chez elle à chez son amie il y a vingt kilomètres, vingt-deux exactement. Par ici, jamais venue, Ouest de chez Natacha, environ sept kilomètres.

Échoppes banales. Tout s'achète en ligne, livré par drones. Sauf ce dont tu as envie *dans l'immédiat*. Glanor longe un boulanger, fait demi-tour, entre, six mètres sur quatre. Sombre. Elle désigne, doigt sur la vitrine pas lavée, un monticule de chocolat il est écrit *meringue*. La graphie est fine, déliée, noire sur le carton blanc aux coins racornis.

Du gâteau Glanor ne fera qu'une bouchée, sur le banc plus loin, elle y est. La peinture sur le bois est écaillée, vert bouteille. Au sol deux moineaux picorent. Glanor leur lance un morceau de chocolat c'est gluant entre les doigts. Elle s'y prend à deux fois. Finalement un morceau tombe les moineaux n'en veulent pas.

Glanor s'essuie la bouche du revers de la manche, le chocolat sur le noir de la veste ne se verrat pas. Pil ne sera pas là ce soir. Si ? Il reviendrait pour sa maman ? Papaï reviendra plus tôt ? Lui qui s'est parfumé ce matin plus que de coutume ? Et Margaret ? Elle cuisinera. Glanor a envie de veau. De vin. Plein.

Glanor tourne à gauche, rue bordée d'arbres malingres. Les maisons sont crasseuses. Sur un ancien square il y a des serres. Un brouillard s'insinue entre les pas. Glanor a soif.

Je suis triste, elle dit.

La peau sur sa poitrine est fine. Son cœur s'apprête à vomir. Vomissant, le cœur tombera dans le caniveau. Glanor ne ramassera pas.

Son téléphone vibre. Le même numéro que précédemment.

Sur une façade la porte s'ouvre. Glanor est à cinq mètres, quatre, trois. Une femme vieillie, sur le perron, avance le bras. La main au bout du bras est ridée à mort.

Glanor poursuit. Clac la porte se ferme. Une odeur de soupe écœure. Du céleri. Glanor aime les spaghetti à l'huile de truffe. A Blaka on mange pas mal de céleri.

Avec du vin blanc. Du vin, il y en a dans la cave.

Aucune voiture. Pas même garée le long du trottoir.

Les façades sont sales. Un gabarit d'homme vient vers Glanor. Elle baisse la tête au sol. Sur le tapis blanc aux longs poils il y a le corps de Natacha. Le sang venu du nez est figé, dont la couleur se mélange avec celle de la bouche. Glanor veut y voir de près. Elle trébuche. L'homme sur le trottoir la retient. Il a les ongles en deuil.

– Je reviens des serres,

il dit regardant ses mains.

Glanor lorgne, vers le bout de la rue, l'ancienne usine.

– Là-bas, elle dit pointant le doigt, c'est le lieu des artistes ?

L'homme rit, fort, lui tenaille le coude oh l'espace d'un souffle. S'éloigne. Un fragment de peur perce l'épiderme de Glanor. Elle marche vers l'usine. Elle a soif. Mal aux pieds. Renonce, ma fille.

Ses bras se tendent poings serrés aux poches. La couture ne rompt pas.

Morte, dit l'ambulancier. Contrairement aux années deux mille vingt, il n'est plus ni gyrophares ni sirènes mais des véhicules banalisés d'où émergent en costume des hommes et des femmes banalisés. Le blanc angoisse le malade déclara le ministre de la santé très copain avec Maurice le père de Natacha, ministre des cultes.

L'ambulancier portait un pantalon de flanelle beige, une chemise d'un rose moche. Vous lui faites peur, a dit Glanor à propos de Natacha. Glanor marchait le long de la civière, un drap cachait le visage de son amie trente ans qu'elle se connaissent. L'ambulancier hissa, d'une poigne rapide, la civière Hop, ferma la porte, alluma une clope. Le chauffeur lança une blague, il y était question d'épinards, Glanor respira la fumée de cigarette au parfum de cumin, la camionnette banalisée partit avec le corps de Natacha.

L'usine est en décombres. Tu m'avais parlé, Natacha, d'un lieu occupé par des marginaux, des artistes, des marginaux-artistes. J'ai envie d'un café. Tout, sauf le charbon du ciel. Il m'enfoncé. J'oublierai de respirer. Le ciel est un océan. Ce soir

Margaret cuisinera, je demanderai topinambours sauce moutarde et du veau. Papaï sera là avec un Syrah, je boirai le Syrah.

Rien que vitres cassées, pneus abandonnés, toitures éventrées.

– Tu fais quoi là ?

dit un enfant jeans troué veste à capuche disons cinq ans. Un petit bout.

– Je cherche un endroit où boire un café,

dit Glanor et poursuit la route.

L'enfant trotte. Glanor accélère, l'enfant court, sa capuche soubresaute.

– Maman Maman elle veut du café,

il dit et détail.

Le ciel est d'un gris foncé-serré. Les fils de la chance et de la malchance sont étroitement mêlés, disait sa mère. Mais, disait, Glanor, Papa ne reviendra pas. La mort, disait la mère, ouvre la porte à la chance. Alors le cœur de Glanor se serrait, s'empêchant de battre, à cause du manque vous comprenez ?

Un couple marche dans sa direction, lui appuyé sur une tribune elle le regard gris fixé on ne sait où. Elle donne le bras au vieux il salive. Trois ados traversent la route. Ils sortent d'où? Glanor se sent conne dans son tailleur crème. Elle marche vers l'arrière de l'usine. La rue en effet suit le dos de l'enceinte rognée de trous. L'herbe y pousse brique par brique.

D'autres maisons. Immeubles trois étages. Ordures à même la route.

– Au début on s'organisait pour nettoyer nous-mêmes, dit un des trois ados il marche à côté d'elle, trop proche ? Le garçon a mains aux poches, comme Glanor. Ses poings à elle, déliés, reprennent leur forme de point.

– Toujours, elle dit, les mêmes qui ramassent ?

– L'État n'intervient pas.

– Pourquoi ?

dit Glanor.

La peur tend un poing dans son ventre. Avec peine elle respire. Pourquoi ? elle répète car le garçon ne répond pas. Il porte un pantalon noir de tergal vieux style, veston beige moiré, chemise qui fut blanche maintenant terne.

– Vous faites, elle dit, penser à mon fils.

– Je suis plus jeune,

dit le garçon. Se retourne sourit ses dents sont en partie noires.

– Comment vous savez, pour mon fils ?

– Vous êtes vieille, ma mère est jeune,

il dit à Glanor, lui attrape le coude.

La peur, dans le ventre de Glanor, desserre le poing.

– Ma mère, il dit, vous attend pour le café. Par ici.

L'adolescent effectue un demi-tour, marche devant elle, à trois mètres. Vent tiède. Cris d'enfant. Un ballon roule. Glanor est à nouveau sur la rue bordée de part et d'autres de maisons modestes à devanture brunâtre. Des gosses tapent la balle. Le vieux à tribune s'éloigne, la femme à son bras. L'ado n'est plus devant Glanor. Elle se retourne. Un enfant à la bouille sale la regarde derrière une tulle orangée.

– Par ici,

dit la voix de l'ado au pantalon de tergal. Glanor marche droit devant, portes closes. De l'autre côté de la rue deux portes sont ouvertes. Elle traverse la rue.

– Pour le café, c'est où ?

elle dit.

Glanor regarde le bout de la rue, elle y gara sa voiture, n'augurant pas de cette. Pauvreté. A Blaka il n'y a pas de pauvres, disait Maurice il y a un mois devant une coupe de champagne chez Natacha dont c'était l'anniversaire. Ensuite ils avaient mangé des tagliatelles au curry, bu un vin rouge transparent. D'habitude à cause de trop de vin Glanor est malade le lendemain mais là non.

– Par ici,
dit une voix de femme.

29.

La femme est derrière Glanor. Glanor va vers la voix, pose une main à gauche de la porte.

– Charles, dit la femme, parle merveilleusement de ses abîmes. Mais infichu de montrer le chemin. Entrez.

Glanor suit la femme. Couloir aux lattis de bois, par terre carrelage noir rien aux murs. Une seconde porte est franchie. Sur la gauche, une table, six chaises, un lustre de cristal il pend de travers comme entraîné par un poids non réparti. Toujours, odeur de soupe.

– Je m'occupe du poêle,
dit Charles en effet il est plus jeune que Pil. Dix-sept ans ?

– Vous avez froid ?

dit la femme. Elle porte une capeline de mohair est-ce un gris. L'espace cuisine n'est pas doté d'ouverture. Les murs sont d'un vert prairie-au-printemps. Ils suintent. L'enfant assis sur une chaise, à la table carrée, étroite, tient la tête entre les mains. Il regarde Glanor. Sur le poêle de faïence aux fours latéraux, bout de l'eau dans une casserole cabossée, aluminium.

– Ça ne vous dérange pas, dit Glanor, que je m'asseye dos au feu ?

L'enfant tousse. Ça n'en finit pas.

– Il manque de soleil,

dit la femme, retire la capeline le pose sur l'enfant.

Le nez de l'enfant coule. Glanor prend place face à lui, dos au poêle. L'eau est versée dans le cône brun posé sur un thermos de plastique blanc piqueté de traces. La femme porte un pull noir déformé, dentelle sous le cou, on voit son ventre. Les boudins du ventre.

– Vous avez pleuré, elle dit à Glanor. Le mascara, il a coulé.

L'enfant, tête entre les mains, fixe Glanor. Charles passe derrière sa mère puis derrière Glanor, s'accroupit face au poêle bruit de porte c'est de la fonte. Charles enfourne des déchets de papier, il bourre. Le feu étouffera. Glanor ne le dit pas. Son père adorait, d'après sa mère, faire des feux dans le jardin même quand il gelait le soir.

Glanor regarde le café versé dans une tasse couleur caramel, le bord est ébréché.

– Vous êtes triste ?

dit la femme.

– Natacha c'est mon amie elle est morte.

– Aujourd'hui ?

Glanor pose les mains autour du caramel de porcelaine.

– J'ai mangé de la meringue.

– Il ne faut pas aller chez lui. Le boulanger. Pas frais.

– Lequel, alors ?
dit Charles debout il a refermé la porte de fonte, Clac. Glanor boit c'est délicieux.

– Vous l'achetez où, le café ?
demande la pouffe qu'elle est.
La femme chasse le petit morve au nez, s'assied face à Glanor, installe le gamin sur ses genoux l'enfant est bras ballants, visage pâle presque bleu.

– Elle conserve le café depuis trois ans,
dit Charles il est debout sa voix est tendre.

– Tu donnerais une tasse à ta mère ?
dit Glanor elle ne sait pourquoi ses yeux picotent, ça coule putain.

– T'es triste ?
dit l'enfant. Il enfouit le visage dans le creux des épaules de la mère.

– Merci, non,
dit la femme à Charles, il déposait devant elle une tasse.

– C'est le père des enfants, elle dit, qui boit le café.

– Pas là depuis trois ans ?
dit Glanor elle a envie de boire, temps que c'est chaud.

– C'est pour ça que Charles écrit,
dit la mère en effet elle est jeune. Trente-huit ?

– Faites-vous plaisir, elle dit à Glanor. Vous avez du chagrin.

– Ça ne rendra pas votre amie,
dit Charles il s'accroupit, pose les coudes, rabat l'avant-bras y pose le menton.

– Mon mari, dit la femme, travaille dans une corporation de l'ex-Allemagne.

– Vous vous appelez comment ?
dit Glanor.

– Nous n'en voulons pas à votre argent. Je m'appelle Rose. Vous ?

– Glanor, c'est mon nom.

– Vous êtes la première personne, élégante, à emprunter la rue depuis.

– Depuis mon père,
dit Charles.

– Nous ne recevons pas d'argent, dit Rose. Les tableaux ont disparu des murs. Mes parents étaient collectionneurs.
In petto Glanor commente le spectre des collections possibles, maquettes de caravelle, cendriers, verres à bière ? tandis qu'elle avale le café.

– Tu écris, Charles ?
dit Glanor

– Il n'y a pas, à Blaka, de quoi me publier.

– Il ne se passe rien, à Blaka,
dit Glanor elle absorbe le fond de tasse.

– Avant ça, dit Charles à Glanor, il vous arrivait d'être triste ?

– La tristesse est l'eau de mon bain. Sans Natacha, je serais noyée depuis longtemps.

– Dans le bain.

– Oui.

La femme serre contre elle le garçonnet. La chaleur du poêle tape le cul de Glanor. C'est bon. D'être là.

– Prends une chaise,

elle dit à Charles. Le jeune gars se lève.

– Vous avez acheté quoi d'autre, chez le boulanger ?

dit la femme au pull déformé.

– Ma maman elle est malade,

dit le petit.

– Vous êtes triste, dit Charles il reste planté là, parce que vous êtes malade ?

Je veux dire, à part votre amie ?

– Je suis née triste,

dit Glanor.

– Notre mère, dit Charles, était joyeuse avant Tétroc.

– Charles,

dit la jeune maman pourtant vieille.

– Notre père travaillait pour eux. Il a suivi. A l'époque on vivait dans une maison confortable. Rue du Bourg.

– Je ne vois pas,

dit Glanor.

– Vous reprenez du café ?

dit Rose elle se débarrasse de l'enfant il a l'air de ne savoir que faire du corps de cinq années.

L'invitation faite à Glanor tombe pile poil, comme dans un grand restaurant.

Rares sont, à Blaka, les restos où s'offrir des gueuletons top qualité. Papaï quand ils étaient jeunes mariés emmenait Glanor deux fois l'an. Dans un palace. Dix restaurants au total, pour ce qui concerne la corporation de Blaka. Réservation des mois à l'avance. Maurice, le père de Natacha, ministre des cultes, disait à Glanor il n'y a pas longtemps qu'il les y emmènerait elle et Natacha. Ne le fit pas. Jamais ne le fera.

Glanor soulève la tasse remplie d'un café noir de chez noir. Il coule dans l'œsophage.

– J'ai mal au ventre,

dit l'enfant se colle à la mère.

La mère l'écarte. A ses doigts, bague d'or blanc, trois diamants pas si petits que ça. Glanor, elle, dieu merci, ne porte pas les siens. S'en félicite tout en se foutant dans le gosier le liquide un chouia refroidi. Elle aurait fait une envieuse, pour les diamants. Tandis que là, elle est seulement avec son chagrin. Un paquebot dont personne ne voudrait pour croisière.

– Bref, dit Charles, pas de père, pas de fric, fait tout le temps humide sauf quand j'écris après avoir traîné à droite à gauche pour ramener de quoi chauffer. Parfois, dix bornes. J'y retourne, là.

– Mais, c'est l'été,

dit Glanor.

Charles opère un signe la main, dit Mon chagrin est moins pesant quand je cherche.

– Vous viendrez manger à la maison,

dit Glanor.

– Maman ne se déplace pas, dit Charles. Malgré les remontants.

– Blagrance ?

échappe à Glanor.

– La blagrance, dit la femme, me fait du bien sans me faire du bien. Mon

corps la réclame.

– Vous êtes implantée ?

Sur son grand fils Rose lève les yeux.

– Il le fallait, elle dit, pour que mon mari travaille chez Tétroc.

– Tétroc me dit quelque chose,
dit Glanor elle caresse les cheveux de Natacha.

– Je viendrai manger chez vous,
dit Charles. Il sort d'une poche intérieure un carton couleur bronze sur lequel est écrit à la main, dans un noir épais, *Charles, poète*.

– Enfile une veste, il dit à l'enfant. Toi Maman, monte au grenier avec Madame.

La femme, face à Glanor, baisse les paupières. Charles marche vers elle, lui glisse la main sous l'épaule, la hisse. Le corps de la femme est un tronc imbibé d'eau.

Charles manque de flancher vers le poêle.

– Assez,
dit la mère et se lève lentement-sûrement.

Échange de regard entre les deux. Charles hoche la tête, se tourne sur le frère planté comme piquet de bois sec.

– Apporte, il dit, la bouteille de porto en haut ça tu sais faire ?

– Charles,
reproche la mère, serrant contre le torse la capeline d'angora.

– Nous avons, Charles dit à Glanor, emménagé un salon dans le grenier. Nous y dormons quand il fait froid. Il y a un appareil au gaz, ça chauffe pas beaucoup. Quand même. Je vais soutenir ma mère jusque là-haut. Elle est malade. Toutes les deux vous boirez le porto. Dans une semaine, on viendra manger chez vous.

Rose se démantibule à regarder Glanor derrière elle tandis que Charles l'entraîne.

– Tu t'appelles comment ?

dit Glanor au piquet de bois sec.

L'enfant baisse la tête.

La cuisine n'a rien de laid ni même de banal, dans le fond.

– Abel,
dit l'enfant ses yeux pétillent.

A Glanor ça fait un mal de loup.

30.

Les jambes de Glanor soulèvent les pieds, chacune à leur tour, marche par marche. Sur le palier du premier il y a, aux murs, un vert anis. En mettre à l'étage du bordel. Ainsi que du plancher. Et un tissu, qui soit chic, sur le canapé du rez-de-chaussée. Des nappes aux tables du bar. Lécher la queue du chauve. Lui griffer, au sang, le crâne.

– Ici,
dit Charles parvenu derrière sa mère, deuxième étage. Il se place derrière Glanor la pousse dans la dos, main gigantesque.

Grenier. Glanor, traversée par un cri.

Le cri est penché en avant il lui manque des dents il a les lèvres rouges.

Porte ouverte, on entend Mercedes Sosa. Lumière jaune d'une jonquille, le cœur

de la fleur. Plus intense que les pétales. Tapis d'orient, canapés de velours sobre, l'un lie de vin l'autre noir. Ambiance seyant aux critères de l'harmonie selon Glanor. Contraire de chez Natacha.

Rose est dans le canapé noir elle ôte avec difficulté la capeline il fait bon. Deux vasistas dans le toit. Deux renforcements également. Des cloisons furent abattues.

– Mercedes Sosa ?

dit Glanor plantée dans la magie tellement belle.

On dirait une fillette en robe de communiant, ce grenier.

Le cri a disparu.

Le lieu est tout de planches, de tissus, de brocs art déco.

– Vous connaissez Mercedes Sosa ?

dit Rose coudes aux genoux. Ses yeux sont de cendre.

Dans ces yeux il y eut du feu, naguère.

– J'aime Vargas aussi,

dit Glanor.

– Connais pas.

Ah si, dit Rose, se redressant. Elle chante les mots espagnols d'un refrain. Paloma negra.

– Chavela Vargas, dit Glanor. S'habillait comme un homme, buvait comme un homme, fumait comme un homme. Sans grâce. Portait sur elle un flingue. Amante de Frida Khalo.

– Charles ?

dit Rose, son visage à présent est grimé d'un sourire.

– Vous voulez, dit Glanor, que je mette Chavela ?

– Oh, oui,

dit Rose, elle avance le postérieur sur le bord du canapé. Glanor n'avait pas vu. Les escarpins aux pieds.

Glanor, ayant pris place sur le velours lie de vin, sort de la poche du tailleur crème un appareil téléphonique ultra plat. La musique de Vargas en sort. Prodigieux son. Cadeau de Natacha, pour ses cinquante ans. Triste, ce jour-là, Natacha. Pas triste comme Glanor. Sur Natacha, tristesse non ordinaire.

Vargas chante une sorte de rage, la voix est juste ce qu'il faut pour être décrétee artiste, ce que Glanor voudrait que l'on dise d'elle, Glanor est une artiste. Elle voudrait l'entendre *une fois*.

La sonnerie du téléphone perturbe la religieuse audition.

– Mon mari,

dit Glanor. Qui détecte, dans le regard de Rose, la même flamme, putain, la même flamme que celle d'Abel le gamin.

– Je t'ai localisée, dit Papaï. Tu vas bien ?

– Je bois du Porto.

Rose étire le sourire qu'elle a, se lève d'un jet, revient avec une bouteille, deux verres, Cling font les verres.

– J'ai appris, dit Papaï, pour Natacha.

– Comment ?

– Je l'ai sous les yeux.

Rose dépose guillerette les trois Cling, précédemment elle a tiré à elle une des tables gigognes Glanor les avaient relaquées sur la gauche en entrant.

– Je ne ressens rien, Papaï.

– Tu fais quoi ?

– Chavela Vargas.

Rose est debout, de dos. Elle tapote le coussin de velours noir.

– Je viens te chercher.

– D'accord,

dit Glanor et raccroche. Chavela chante. Rose, inclinée sur Glanor, tend un verre rempli de liquide rouge-noir. S'assied sur le bord du canapé de velour.

– Mon mari, dit Glanor, vient me chercher.

– C'est un bon mari.

– Il se trouve avec mon amie Natacha.

– Je croyais que.

– Papaï dirige des pompes funèbres. Il reste que dalle de l'ancien monde mais la mort, oui.

Glanor boit. Le Porto est sublime.

– Racontez-moi,

elle dit à Rose et se vautre.

– Ma vie n'est pas à dire. Rien ne s'y passe. Je voudrais. Pour mes fils.

– Racontez-moi, votre vie d'avant.

Quand, trois ans plus tôt, la commission européenne dissolut les parlements, que PAX fut créé, des pans entiers du sud continent furent vidés des habitants. Par manque d'eau en était la justification. Territoires où, présentement, s'étalent des milliers de kilomètres carrés de panneaux solaires.

Les pays furent scindés en entités multiples, les corporations.

Rose et son mari vivaient avec Charles en ville. Dans une maison spacieuse. A Blaka. Avant PAX, le mari de Rose travaillait pour le compte d'une entreprise allemande high tech dont une antenne se trouvait dans l'ex-Belgique. Avec le démantèlement de l'Europe-nations, chaque ex-état souverain devenait un puzzle de corporations territoriales, lesquelles constituaient une firme souveraine, PAX. L'ensemble du high tech, recherche et application, allait au land de München.

Tout produit de consommation se fabriquait au sein de PAX désormais. Zéro importation.

Blaka était élue maraîchère. Plus tard il y eut la propreté du fleuve alors Blaka s'adonna-t-elle à la pêche. En stoemelings, comme on dit dans le coin.

Sept des lands de l'ex-Allemagne furent vouées au monopole de l'industrie lourde. Ça faisait un gros paquet.

On était en droit de quitter sa corporation pour une autre corporation. Le choix était définitif. Ce qui fait que beaucoup demeuraient dans leur territoire d'origine, et s'adaptaient. Ou se tiraient hors continent européen. Ou forcés de se tirer s'ils n'avaient pas les moyens pour être libellé citoyen de PAX. Tu imagines ça ?

Au début, pour rester dans les parages, le mari de Rose avait fait valoir, dans le maraîchage, son engineering. Jusqu'à ce que Tétroc versus corporation vienne frapper à la porte. Le mari avait dit oui. Des poireaux, il se lassait.

Il avait rejoint le siège de son ex-entreprise à trois cent kilomètres de là.

– Au début, dit Rose elle a les joues rouges, Milane revenait tous les quinze jours avec une liasse de billets épaisse comme ça.

En bas, une porte claque.

– Un jour, dit Glanor, votre mari n'est pas revenu.

– On venait de concevoir Abel. Je suis partie pour l'Allemagne. A la

frontière on m'a interpellée. J'ignorais qu'il fallait un visa. Ça vaut une fortune. Revenue chez moi j'ai cherché à retirer de l'argent. Les comptes étaient bloqués. Quelqu'un monte-t-il les escaliers ?

– Au début, dit Rose, ma mère, ma sœur, mes amis m'ont soutenue. Je joue de la guitare, j'aime lire, je n'ai besoin de rien. Je ne fume pas je ne bois pas je m'occupais des enfants.

Un chat. Tigré. Se frotte au pantalon de Glanor. Glanor approche la main.

– Attention,
dit Rose.

Glanor caresse.

– Il mord,
dit Rose.

Glanor sur le dossier du fauteuil se vautre, croise les jambes, glisse les mains entre les cuisses. La pièce où se trouvent les deux femmes exsude un zeste d'humidité. Malgré Chavela.

– Votre maison, dit Glanor, ne vous appartenait pas ?

– Si. Porto ?

Glanor tend le bras vers le verre. Rose est levée, verse, s'empare du verre Tiens.

– J'ai pris, dit Rose, la décision de vendre la maison. J'ai acheté ici. Projet de réhabilitation. Le hangar, futur centre de culture. Je lis dans vos yeux.

– Ça me passera.

– Pas le chagrin, Glanor.

– Je ne méprise pas.

– Le mépris de la misère.

– Il n'y a pas de misère, à Blaka.

– Mais, sur quelle planète vivez-vous ?

Rose est debout, elle marche verre en main, pull distendu ondulant autour de la taille. La jupe est moulante. Elle a un beau cul. De jolies jambes.

– La rue est un cloaque, elle dit. Chacun pour soi. J'y suis une étrangère. Pas une vraie pauvre. Pas une comme eux. Je méprise la misère de ces gens. Je ne leur ressemble pas. Ils sont résignés.

Tu l'es, Rose. Je le suis.

– J'ai fini par obtenir un visa pour nous trois. Une fois là-bas, dans l'entité allemande dédiée à l'industrie high tech, tout était tellement cher on a dormi dans la rue.

Rose est accroupie devant une maquette de caravelle posée au sol. Glanor contemple son cul bien tendu. Rose se relève Hop, comme ça. Se tourne sur Glanor. Grace Kelly. Belle.

– Sur place je n'avais pas de contact, dit Rose. Aucun contact. Il n'y a plus nulle part de consulats. Personne pour m'aider. Revenue, j'ai aménagé cette maison. Dans l'école de Charles, il y avait défection d'enseignants. L'instruction numérique stagnait, que les gamins boycottaient. Une leucémie, dont j'avais souffert à vingt ans, revenait. La santé d'Abel n'était pas bonne. Je ne pouvais offrir à Charles une bonne école. Elles sont payantes, comme vous savez.

Glanor se voit obligée de lever la tête. Rose est debout.

– Même mon fils, dit Glanor, passe son brevet à distance.

– Charles l'a obtenu, ce n'est pas le problème.

Une zone se froisse en Glanor, quelque part entre le cerveau et la langue.

– Votre amie, dit Rose, est morte à cause de la blagrance.
Charles se tient là, bras tendu, doigts gainés en forme de flingue. Il active la fictive gâchette.
Contre Charles le frangin renifle. Le cri en Glanor rapplique, puis rien.

– Mouche-toi,
dit la mère du petit, qui se lève, marche droit nuque raide, sort du grenier.

– Dépose, dit Glanor, ce flingue.
– Parce que vous voyez un flingue.
– Mon mari est sur le point d'arriver.
– Vous n'êtes pas pucée, n'est-ce pas ?
– Comment tu sais ?
– On m'a parlé de vous.
– Tu t'intéresserais à autre chose qu'à la poésie ?

Une lumière tranquille pénètre par le vasistas. Glanor quitte le fauteuil. Charles de l'autre main, celle qui ne figure point le revolver, lui tend une écharpe à carreau dans les gris. Glanor prend. C'est doux.
Les mains de Glanor noue l'écharpe autour du cou. Les mains sont remises en poche. Le téléphone s'y trouve. Elle le donne à Charles, il a gardé la main tendue. Il met en poche le téléphone, fait bouger le bras, doigts en flingue on dirait bien. Circule.

– Un émetteur, il dit, est cousu dans ta veste.
– On se tutoie maintenant ?
– Descends, Glanor. Donne-moi la veste.

Glanor retire. C'est compliqué, l'écharpe est enroulée par-dessus. La lumière dans le grenier gigote alors Glanor se tourne vers l'un des vasistas.

– Les nuages, dit Charles, obstruent le soleil.
Glanor donne la veste, caresse l'écharpe. C'est doux.
Natacha, sous le nez de Papaï, ne bouge pas.
Glanor a la tête qui tourne. La main de Charles lui enserre le haut du bras.

– Le Porto,
elle dit.

– Avec la blagrance, dit Charles, pour ma mère il n'y a que le Porto à résoudre la souffrance.
Charles, à un mètre d'elle. Glanor lève le menton. Pour mieux accueillir l'haleine de celui qui parle.

– Je ne sais pas pour votre mère, dit Charles. La mienne est stupéfiante.
– Mais ?
– La blagrance fiche des idées noires. Un truc ne va pas, rapport avec la circulation, dans l'organisme, des nano-puces. Votre amie était pucée.
Haleine de tabac. Tout simplement. Tabac.

– Je le sais par le sioux,
dit Charles.

Glanor palpe le tissu de la veste qui est dans la main de Charles.

– Quelqu'un pour qui vous auriez de l'importante ?
– Ah, oui.
– Un mari ?

Glanor regarde avec précision les iris de l'adolescent devant elle, seize ans ? Elle

voit le défi.

– Mon amie est morte, elle dit. Rien ne bouge.

Charles sourit alors elle, Glanor, sait qu'elle est sauvée. Qu'il n'y a qu'à descendre les marches. Suivre le poète. Comprendre.

Tout a toujours roulé, dans sa vie. Elle s'ennuyait, un peu. Elle boit. Ne prend pas de blagrance. L'alcool la défait assez.

Pas de maison d'édition, à Blaka. A Kalon, oui. De prestigieuses. Livres à superbe jaquette. Objets d'art. Écrivains reconnus, vivant en place.

Elle, Glanor, prend sa merveille à écrire. Comme qui dirait prendre son pied.

Menton levé, elle ferme les yeux, respire le bruit s'amenuisant des pas sur le bois de l'escalier. Un bois sec.

– C'est quoi un sioux ?

elle dit.

– Viens,

lui est-il, de loin, répondu.

31.

Dans la rue pas besoin de trottoir il n'y a pas de voitures. Glanor regarde où mettre les pieds. Détrit à foison. Bras autour de la poitrine.

Charles à ses côtés marche on n'entend pas de sons autre qu'un bruit de.

Cesse Glanor, de retenir. Laisse le réel arriver à toi. Tu as des désirs ? Les désirs qui t'entendent trouveront le chemin.

Arrête, avec les barricades.

Glanor dénoue les bras. Ils tombent de part et d'autre.

– A droite,

dit Charles avant de parvenir au coude derrière l'usine.

– Ça pue,

dit Glanor.

– Des humains.

Charles pousse une porte, Glanor après lui pénètre un hangar deux cents mètres de long, trente de haut. Tâchant de se couler dans le sillage de l'adolescent, Glanor contourne des matelas posés au sol. Une lumière ombrée traverse, par le haut, les tôles translucides.

Des gens chichement vêtus se déplacent avec mollesse. D'autres se trouvent autour de tables pliantes. Une femme aux cheveux blonds se balance sur une chaise. Glanor ne regarde pas les gens la regardant, on pourrait la croire vendeuse d'esclaves effectuant son marché. Nom de merde qu'est-ce qui lui a pris, d'endosser un tailleur crème, et qu'est-ce qu'elle fout ici, alors que Natacha meurt, et qui sont ces gens, où es-tu, Papaï ? Est-ce toi qui a placé une puce dans mon veston ? Où as-tu la tête ? Pas dans ma petite culotte, hein ?

– Asseyez-vous,

dit Charles. Table, trois mètres de long. Au bout, un homme au teint basané, cheveux noir épais, regard de nuit. Les mains sont belles, elle se dit, Glanor. Elle est assoiffée. Elle mourra, si on ne lui donne pas à boire.

– Le sioux,

dit Charles tirant la chaise, en bout de la table, à l'attention de Glanor. Il lui baise le front. J'ai peur, il murmure. Glanor, pas. Elle a confiance en Rose. Elle recevra,

un de ces quatre, Charles et sa mère en sa demeure. Ils mangeront du saumon. Déboucheront une bouteille. Pil sera à Kalon, avec la fille qui chante. Margaret aura dressé une table selon les codes de Glanor. Glanor est minutieuse, concernant la poésie domestique. Papaï se mettra au piano. Ils oublieront ce qu'ils foutent là. Les morts. Les vivants.

Le sioux appuie le regard sur celui de Glanor. Celui de Glanor ne s'enfonce pas. Elle n'a ni froid ni chaud. Elle a soif. Elle ne demande pas. Malgré qu'il n'y ait plus de flingue.

L'oreille, elle tend.

Le sioux se lève s'aidant d'une main sur la table. Il dit Je reviens. S'éloigne. Se retourne, parle à une femme. Un enfant chante. Glanor ? dit le sioux. L'enfant chante Brel, L'amour ne fait pas de cadeau.

Le sioux porte une chemise noire à col Mao. Deux bagues à une même main. L'une avec turquoise, l'autre représentant Lakshmi assise sur le lotus. Que fait l'hindouisme sur un indien sous un hangar dans une corporation maraîchère, parbleu ?

– Glanor ?

répète le sioux.

Un sourire lui répond. Le sourire de Glanor.

– Une soupe, il dit, ça vous tente ?

Glanor se lève d'un trait.

– Je vous suis,

elle dit.

32.

Dans une annexe du hangar, Rose sert la soupe à Glanor. Une verte. Rose porte une anorak beige par dessus la capeline d'angora. A la table, une dame âgée, plus de quatre-vingt ans, pèle une patate. Elle porte une casquette de marin, bleu marine, par dessus des cheveux gris tirés en chignon.

La soupe manque de sel, à part ça. Ce sont des courges. La vieille se présente elle s'appelle Anna. Vous pouvez m'appeler Anna, elle dit. Rose prend place à table. Le sioux parle avec Charles et un homme de l'âge de Glanor c'est à dire la cinquantaine voire soixante.

L'annexe fait cinq mètres sur cinq, sol de terre battue. Une ampoule nue pend au dessus de la table. Nous avons Glanor au bout, Rose à droite, Anna à gauche. Les trois hommes s'entretiennent monocordement. Rose regarde la cuillère dans son bol. Anna a décliné, pour la soupe.

– Regarde les chats, dit celle-ci. Ils dorment la journée. La nuit ils chassent à portée de griffe. Ils paient que dalle pour vivre.

– Il n'y a rien, pour nous, à portée de griffe, dit Rose.

– Des légumes,

dit Glanor entre deux fff elle souffle sur le liquide brûlant avec morceaux de poireau le bouillon n'est pas mauvais.

– Tout le monde sait, dit Rose, que les légumes de Blaka ne sont pas destinés aux gens de Blaka.

Ah bon ? ne s'exclame pas Glanor.

- Il fallait, dit Anna, que vous voyiez.
- Dans quel but ?
- Vous verrez.

Rose soulève la cuillère, regard morne. Libation.

- C'est par hasard, dit Glanor, que je suis arrivée ici.
- Nous en avons, dit Rose, dans l'immédiat été informés.
- A cause de la puce ?

Anna dépose le couteau, rassemble les pelures en monticule, jette les yeux sur Glanor c'est franc, comme regard.

- Vous voulez de la soupe ?
- dit Rose.

Anna se gratte la tête.

- Elle a perdu sa meilleure amie,
- dit Rose et s'en va aux fourneaux. Quatre mètres plus loin Charles à côté du sioux s'énerve. Ils se parlent. Le sioux n'est pas d'accord. Anna pèle.

- Les gens, dit Rose, qui sont nés sur cette terre s'organisent pour ne pas en être jeté. On appelle ça résister. La blagrance fabrique des vampires.

- La blagrance est une merde, dit Glanor. Ça se sait. Les gens n'ont qu'à pas en prendre.

- Il y a les vampires,

dit Anna et se lève. Elle est haute. Vieille mais haute. Glanor se sent petite. Elle ne remet pas la main sur son effroi, au moment de passer la porte du grenier. Pas grave. Papaï arrivera. Blanquette de veau vin blanc légèrement pétillant, oui, blanc. Alors Glanor racontera aux siens. Que Natacha depuis deux ans s'éloignait d'elle. Elle, de Natacha. Qu'elle mesure le trou, dans sa vie, que constituera la mort de cette dernière. Une amie, oui, tout de même. Si longtemps. Natacha, toujours là. Inquiète de Glanor. Bienveillante.

Pousse la porte, Glanor. Mets un pied sur les flots. Tu sens ? Ça tangué. Chasse la peur. Le bonheur, à portée de main, fait couple avec les flèches. Ne redoute pas les flèches, Glanor. Le corps cicatrice. Pendant ce temps, le bonheur donne force à l'âme.

Le corps protège l'âme.

Il ne peut rien arriver à l'âme si tu lâches la peur, Glanor. Tu avais peur pour ton corps.

Que se passa-t-il dans ta vie, naguère ?

N'aie pas peur.

- Tiens,

dit Charles il tend la veste à Glanor.

- Reste à table, il dit. Ton mari te trouvera.

33.

Papaï regarde droit devant ne dit mot. Glanor pose la main sur sa cuisse. Papaï lâche le volant, l'autre main est restée dessus. Il soulève la main de Glanor, l'embrasse.

- Tu as eu peur ?
- elle demande à Papaï son mari.
- Toi ?

Papaï regarde devant lui à présent ils sont sur une ancienne autoroute. Peu de voitures. Les autoroutes sont payantes. Très.

– Peur. Oui. Dans un grenier.

Papaï est absent il ne fait pas semblant.

– Natacha est morte,

elle dit.

Papaï lui sert la main.

– Jadoine est passé,

il dit.

– Autopsie décidée par qui ?

Silence de Papaï. Une chape. Lourd, une chape. Tout à l'heure quelque chose coulait de source. Une évidence. Un équilibre. Du flux. Glanor ne pensait ni à Natacha, ni à l'arrivée de Papaï, ni à la blanquette de veau. Elle comptait aux yeux de Rose, d'Anna, du sioux.

– Tu as vu André ?

elle dit.

– Margaret lui prépare un lit.

A Glanor ça ne plaît pas, qu'André soit autour de la blanquette.

Elle rôde, la blanquette de veau, autour des papilles de Glanor.

Ne plaît pas, à Glanor, l'idée d'André le mari de Natacha ce soir qui pleurera.

André est généreux c'est pas ça, il vient toujours chargé de mets et de boissons.

Glanor apprécie la générosité. Le chagrin, non. Elle veut passer à autre chose. *Déjà* elle est passée à autre chose. A quoi ?

– Au hangar, elle dit, je retournerai.

– Coupe-gorge, dit Papaï. Tu as de la chance.

– Des centaines de gens sans domicile. J'en parlerai à Maurice.

– Le bon moment pour lui, en effet.

– Maurice ne s'intéressait pas à Natacha. Il n'en avait que pour le frère aîné.

Qu'André ne supporte pas.

Les essuie-glaces s'actionnent automatiquement. Les véhicules solaires font pas un bruit.

– Papaï ?

– Quoi, Glanor ?

– Tu es fâché ?

Papaï lâche la main de sa femme. Pourtant ils sont en ligne droite. La main de

Papaï se lève, comme voulant dire quelque chose. Ça n'a pas de bouche, une main.

La main levée finit par se poser à côté de l'autre sur le gouvernail.

– Demain, il dit, j'emmène André pêcher. Nous reviendrons le soir.

– Si je vous gêne.

– Tu as un boulot.

– Toi aussi.

– Tu es engagée avec Lloyd.

– Il t'a appelé ?

– Hermès.

– Mon frère va bien ?

dit Glanor elle sort du sac un miroir de poche jette un œil Waouh, maquillage *quasi* intact malgré le grenier, le porto, le hangar, le sioux. Glanor remise dans le

sac le miroir. Papaï sort de l'autoroute, traverse des villages.

– C'est mort, ici,

dit Glanor.

– Les gens sont enfermés chez eux.

– Quels gens ?

– Ceux de Blaka.

– Ceux qui ne sont pas chez eux, ils sont où ?

– Les maison sont vides, Glanor. Tu as l'âge de penser par toi-même.

– Tu es fâché.

Sonnerie.

– Maurice m'appelle,

dit Papaï.

– Tu connais Maurice ?

– J'ai tenté de le joindre quand le corps de Natacha a débarqué.

– Jadoine y trouvera de la blagrance.

– Tu faisais quoi, dans ce hangar ?

– Je cherchais une capeline.

– Va te faire foutre.

Papaï annule l'appel de Maurice, allume la radio.

– Malher,

dit Glanor.

– Occupe-toi du dîner, dit Papaï. Je te dépose et j'y retourne. Margaret n'est pas là.

– Nous mangerons du veau.

– Nous mangerons ce qu'il y a dans le frigo.

– Tu n'as pas eu le temps de commander ne serait-ce qu'un repas?

La voiture se gare sur le bas côté, route bordée de fresnes.

– Sors,

dit Papaï.

Ce que fait Glanor. Claque la portière. Ôte les chaussures à talons. Marche. La voiture prend la route. Deux kilomètres environ, elle sera chez elle. Montera dans sa voiture, ira au bordel.

Elle regarde le nylon par dessus les pieds bravant le tarmac. La voiture de Papaï, tous feux allumés, fait marche arrière. Papaï sort de la voiture, marche à pas rapides vers Glanor la soulève la serre fort. La tristesse cette pute n'a pas eu le temps de foudroyer Glanor, qui savait. Que jamais jamais Papaï ne l'abandonnerait.

– Pardonne-moi, chérie. Tu me pardonnes ?

Papaï dépose Glanor, ses yeux interrogent, ses lèvres approchent. Glanor accepte le baiser. N'y prend nulle joie. Mais la main. La main de Papaï, Glanor la prend dans la sienne.

– Donne-moi les clés,

elle dit.

C'est là qu'elle avise que son mari est un torrent de larmes.

– Qu'en est-il de Natacha ?

elle demande plus tard, se garant dans l'impasse, leur maison loin de tout.

Papaï regarde fixement vers l'avant, même quand Glanor coupe le contact. Elle lui

pose une main sur l'épaule.

- Papaï ?
- Je ne compte pas, pour toi.
- Tu es triste pour Natacha ?
- Pour André, pour toi, pour le reste.
- Quel reste ?

dit Glanor.

- Lloyd, je l'ai prévenu, dit Papaï. Tu auras la journée, demain, pour prendre soin de toi. Un dénommé Jean t'attendra le jour d'après. André et moi pêcherons. Le soir nous mangerons ensemble.

- La routine.
- Quoi ?
- Rien.

Glanor sort de l'habitable.

- Il ne faut pas, dit Papaï, que tu y ailles.
- Au bordel ?

Glanor sourit, disant cela.

Elle ne ressent rien, à l'égard à Natacha. Plus tard il est possible qu'il en soit autrement. Le ciel est d'un jaune cuivré. Glanor s'y abreuve. Ferme les yeux. Respire. Le chèvre-feuille s'adonne.

- Ne retourne pas au hangar.
- Je verrai,

dit Glanor.

La peau de son dos se souvient. Le ventre nu de Carl, sa voix au téléphone dans la maison de Natacha.

Glanor sourit à Papaï. Recule, agite la main.

- Je m'occupe du repas,
- elle dit.

- Le veau est dans le frigo.
- C'est vrai ?

Papaï au volant de la voiture fait marche-arrière. Un moment Glanor pense à l'accompagner. Mais non.

Elle monte les marches, guillerette, enfin, de manière enfantine, c'est ça, une enfant. Elle pousse la porte, enfle des escarpins haut talonnés, très, se sert un verre de blanc, va comme pour traverser le salon, revient à la cuisine, s'empare de la bouteille de vin à demi-remplie, parfait.

A présent Glanor est assise devant la fenêtre du salon, où nous la trouvions au début de l'histoire guettant l'arrivée de Papaï. Pil débarquait alors, sauf qu'aujourd'hui, pas.

Glanor allume une clope, croise les jambes, pose la clope dans le cendrier de verre à épaisse corolles bleues, ôte la veste tailleur crème.

Ses bras sont fins. Ceux de Natacha étaient musclés.

Hantise de Natacha quant à la soixantaine. Mort libidinesque. Kilos qui gélifient.

A la fenêtre Glanor boit. Rarement elle ne s'est sentie autant, avec elle-même, alignée.

– T'as eu le brevet à quel âge ?

dit Glanor à Margaret.

– Seize ans.

Dans la cuisine Margaret s'active, pas un geste inutile.

– Tu peux fermer la fenêtre ? elle dit. Merde, Glanor, ça pue.

– Si tu n'es pas contente change de maison.

– Heureusement Papaï est gentil, lui.

Glanor écrase la cigarette à peine entamée, le tube plie, on dirait un bras. Un bras fin.

– Papaï a dit Mon ami André est un cordon bleu.

– André a perdu sa femme.

– Ça lui changera les idées.

Margaret s'assied à la table de cuisine. Glanor fait glisser vers elle un verre.

Margaret se sert vu que Glanor s'allume une clope.

– Fais chier,

dit Margaret.

Glanor se lève, va à la fenêtre de la cuisine, qu'elle ouvre.

– Tu n'as qu'à fumer,

elle dit. Et sourit à Margaret ainsi qu'à son propre verre, reconnaissante.

– Seize ans, dit Glanor, c'est jeune pour le brevet.

– Mon père est prof.

– Je n'ai pas soutenu Pil, pour le sien.

– Pil à autre chose en tête.

– Quand même.

– Ne fais pas la vieille de l'ancien monde, Glanor.

– Je ne suis pas vieille.

– Un peu.

– Tu sors où, ce soir ?

– Je vois des jeunes. Une sorte de cercle.

– Littéraire ? Gastronomique ?

– L'Église de Molok.

Glanor tire sur la sèche, regarde par la fenêtre, la nuit est là. Papaï ne revient pas.

– Tu ricanes,

dit Margaret à Glanor.

– Je fume.

– Tu es intolérante.

– Il n'y a pas d'extra-terrestres.

– La foi est un pari, dit Margaret. Les gens riches parient. Je me sens l'âme d'une riche.

– Tes études elles en sont où ?

– Les ordinateurs font tout. Nous ne servons plus qu'à nous-même.

– Pas une raison, dit Glanor, pour s'adonner à de l'irrationnel.

– Ton alcool c'est de l'irrationnel. Ton job au bordel, irrationnel.

– En moi tout l'est, dit Glanor. Sinon je serais heureuse. Je veux dire, dans ce monde-ci.

– Il t'arrive d'être heureuse ne dis pas le contraire.

Margaret se sert un verre, un demi, le fond de la bouteille.

– Ce week-end, elle dit, se tient le sommet de PAX. Ils doivent décider. Nous parlons de cela, à l'Église de Molok.

– Molo mon koko.

– Tu es perfide, comme l'est ton fils. Son départ c'est bon débarras. Tu devrais prendre un baluchon toi aussi.

– Il faut l'argent.

– Vous en avez.

– Papaï paie cher ses employés.

– J'ai acheté du vin rouge tu en veux ?

– Pourquoi le hangar est-il interdit ?

Glanor écrase le mégot. Bruit de papier.

– Quel hangar ?

dit Margaret elle se lève enfile un bête gilet bleu.

– Tu me prêtes ta voiture ?

elle ajoute.

– Réponds à ma question.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Mon petit doigt dit que si.

– Papaï se fait du soucis.

– Assieds-toi. Débouche le vin. Bois.

– L'Église de Molok pratique l'alcootest.

– De toute façon, la prière tu l'as loupée.

Margaret sort du tiroir de la table un tire-bouchon, plante le pique de métal pile au centre du bouchon. Elle s'active sans grâce. Se mordille la lèvre inférieure.

Le Blop fait sursauter Glanor. Où a-t-elle mis son téléphone ?

Le glouglou du vin la pacifie. Voilà. Tout doux.

– Tu as laissé ton téléphone, dit Margaret, sur l'appui de fenêtre. Tchîn.

– Tu me l'apportes ?

– Non.

– Tu restes avec nous ce soir ?

– Je ne suis pas acceptable dans la salle de prière mais à la conférence je peux participer. J'ai un abonnement.

– Vous payez pour prier ?

– Pour les conférences.

– Vous priez les extra-terrestres ?

Glanor quitte la table, s'appuie sur le chambrant. Depuis le bouillon de poireaux sous le hangar, elle n'a rien mangé.

– On ne les appelle pas, dit Margaret, *extra-terrestres*.

– Tu ne m'as pas dit, pour le hangar.

– PAX oblige les citoyens à se choisir une spiritualité.

– Quant au hangar ?

– Ne t'attache pas à ces gens, dit Margaret. Ils devront dégager.

– Où ?

– Pour le moment PAX envoie en Amérique du Sud.

– Pour faire quoi ?

– Coloniser le territoire avec du blanc. Les indiens se remettent à faire des gosses. Pas bon pour le système électoral.

- Même système que le nôtre ?
 - Tu te fous de moi, Glanor.
 - Ici personne ne vote.
 - Des sages le font pour nous.
 - Mon cul.
 - Bois.
 - Je bois,
- dit Glanor et elle boit.
- Tu choisiras quoi, Glanor, comme spiritualité ?
 - Le hangar.
 - Ils viendront les chercher.
 - Pourquoi m'ont-ils choisie pour faire leur connaissance?
 - Par inadvertance.
 - Tu parles avec Papaï, Margaret ?
 - Papaï est gentil.
 - Que je suce.

Margaret se sert et sert Glanor. Tchin.

- Comment ça a commencé, dit Margaret, avec ton mari ? Le début de votre histoire ?

- Tu sais quelque chose, à propos du hangar.
- Glanor, on n'est pas dans une pièce de théâtre.

En bas de la maison une voiture se gare. Elle a l'ouïe fine, Glanor. Voix d'hommes. André. Foutu. Elle aurait pris le temps de resucer la version des commencements.

- On s'est connu, elle dit à Margaret, à une soirée où les mecs étaient déguisés en femme. Ça m'a excitée. Très bon, le vin. Reste avec nous, on fera cuire le veau. Ça m'a filé de l'énergie, la remémoire.

- De l'énergie sexuelle.
- Quelque chose de plus fort que la séduction. Un truc qui, en moi, remontait de loin.

Glanor tapote son verre. Elle trouve ça beau, un verre sur pied rempli du sang produit par un pied de vigne.

- A quoi, elle dit, tu fais référence avec On n'est pas au théâtre ?

Bruits dans le vestibule du bas. Papaï se déchausse, prie André de ne pas en faire autant, mon petit André.

Les deux hommes ont des mines déterrées. Dans son gilet d'un moche bleu Margaret dit Oh. Elle ouvre le placard aux verres, en sort deux, Salut Papaï mon cœur. Puis, à voix basse entourant André du bras où il n'y a pas les verres, Margaret dit Je suis désolée. André lui palpe les fesses, lui embrasse le nez.

- Je racontais à Margaret, dit Glanor à son mari, la première de nos rencontres.

Papaï dédaigne le rouge du vin dans le verre sur pied, va à l'évier, fait couler l'eau, incline la nuque. Avec l'eau recueillie dans la main, se rafraîchit l'arrière de la tête.

- Ton amie, dit André à Glanor, elle est belle pour une morte.
- Ça va, Papaï ?

dit Margaret.

- Ça ne va pas,

dit Papaï.

Il regarde Glanor, assise contre la fenêtre de la cuisine. André face à elle prend la place qu'occupait Margaret.

– On fait quoi pour le veau?

dit Margaret à Papaï.

– On le mange,

dit Papaï.

– Ah, tu souris.

– Il n'y a pas de quoi.

– On n'est pas au théâtre,

dit Glanor.

Elle lève son verre en même temps qu'André lève le sien.

– Je ne pouvais pas, dit André, être ce soir à meilleur endroit.

– Margaret, mets de la musique,

dit Glanor. Elle ajoute en direction de Papaï File-moi une bière. Papaï ne dit mot, ouvre le frigo, le referme, tend la bière. On entend Chet Baker.

– Papaï bandait, dit Glanor, tandis qu'il dansait avec moi il ne regardait pas les autres femmes j'en conclus que.

– J'étais là,

dit André.

André a l'hilarité assez, disons, discutable.

– Ce soir-là j'ai pas voulu coucher,

dit Glanor.

– Je ne couche pas, dit Papaï, à cause de l'os iliaque. Le coup de reins m'arrache une terreur.

– Comment, alors, tu fais pour bouger dans la vie de tous les jours?

dit Margaret, qui ne savait pas.

– Je prends des drogues.

Glanor soulève une petite cuillère qui se trouvait là. La suspend par le dôme. La queue de la cuillère traîne sur le formica.

– Cesse,

dit Papaï.

– Je n'ai pas de réplique,

dit Margaret.

– Normal, dit Glanor. On n'est pas au théâtre.

Papaï noue autour de la taille un tablier blanc, se lave les mains, deux fois, chose qu'il a déjà faite, deux fois, au funérarium avant de le quitter.

– J'épluche les oignons ?

dit André il se lève.

Papaï glisse la main sous les cheveux de Margaret. Lui caresse la nuque.

– Natacha, il dit, avait dans le sang un taux inouï de blagrance.

– Tu lui as trouvé une nanopuce ?

dit Pil il jette sa veste sur une des deux chaises inoccupées.

– Pil !

crie Margaret.

Le gamin tend un paquet à son père.

– Pour toi, il dit. Fromage de Kalon.

- Tu as eu le temps, dit Glanor, de passer la frontière et de revenir ?
- J'ai appris pour Natacha. Pour les autres, aussi.

André baisse les paupières.

- Papaï, dit Pil, ne sait pas où mettre les cadavres. Il en a refusé.
- Pourquoi être revenu ?

dit Glanor à son fils.

- Il en ont trouvé un au bordel,
- dit Papaï. Il déballe les fromages, tellement lentement.
- Un quoi ?

dit Margaret.

- Cesse, dit Glanor. On n'est pas au théâtre.
 - Un macchabée,
- dit Papaï.

35.

- Je n'aime pas venir ici,
- dit Glanor à son frère.

A la maison elle a pris une douche chaude. Avant le veau. Qu'elle mangera froid. Pil a dit Pour le fromage on t'attendra, après toi et moi on fera du piano. Elle avait les yeux mouillés, regardant son fils. Comment peut-il être si bon ?

- Elle ne te va pas, cette robe,
- dit Lloyd il a le visage défait, traits dispersés dans la cour de récré quand l'institut actionne la cloche, que les rangs ne se forment pas dans l'ordre.

La robe est noire, souple. Bottillons haut talonnés.

- Natacha est morte,
- elle dit.

- Le commandeur de Blaka aussi. Au bordel. Chez toi.
- Dans sa chambre Lloyd est allongé sur le lit. Les rideaux sont ouverts. Le ciel est bleu comme jamais. Le peignoir rouge moiré, que Lloyd porte, est celui de leur père. Lloyd ne le porte pas, d'habitude.

- En plus, dit Glanor, du piano et des robes j'écris des histoires.
- Ça arrive au mauvais moment.
- Avant j'ouvrais mon ordinateur, je disais mes démons. L'inexprimé. C'est ça. Je devais mettre de l'ordre. Comme les enfants dispersés pendant la récré qui, quand la cloche sonne, forment le rang. Un jour je n'ai plus eu envie d'écrire.

- Le commandeur était sensé participer demain au sommet de PAX. C'est toi qui aura affaire aux flics.

- Le commandeur ?
- Tu as quel âge, nom de merde ?
- Je ne voulais pas du bordel.
- Le cul ne t'a jamais intéressé.
- A tel point ta remarque m'indiffère.
- Hermès est au bordel, il t'attend.
- Je n'étais pas au courant,

dit Glanor elle tire une chaise pas trop près de Lloyd il lui arrive d'être violent. Elle croise les jambes. Nylon noir, 10 Den. Ultra transparent. Lloyd redresse le

buste, se cale contre un gros oreiller d'une blancheur artificielle.

– File-moi une clope,

dit Lloyd.

Glanor est debout, la tête lui tourne. Elle sort de son sac, qu'elle a gardé à l'épaule, le paquet de clopes. Lloyd se penche avec sveltesse. Les traits de son visage se mettent en ordre. Lloyd ment.

– T'as du feu ?

il dit mais Glanor est dans la cuisine où règne le parfum répugnant d'Hermès très sucré très citronné. Fait penser aux liqueurs qui t'empoisonnent le sang, après tu sais plus quel est ton nom. Glanor ouvre le frigo high-tech. Plein de bouffe dans des contenants de plastique dûment couverclés. En prend un au hasard, à cause de la couleur rouge qu'on distingue à travers les parois de plastique. Tout se mange, avec la tomate. Micro-onde. Le tiroir à couvert s'ouvre automatiquement. Une voix annonce que le plat est chaud.

– Et quoi encore ?

dit Glanor. Elle sort le pot, l'ouvre. Odeur satisfaisante.

– Comment allez-vous, Glanor ?

dit la voix.

– Tu es une machine.

– Souvent on me fait la remarque.

– De quoi est mort le commandeur ?

Le corps imposant de Lloyd se tient dans l'embrasure de la porte. Il prononce La ferme ! aussi n'est-il point offert de réponse à Glanor.

– Mort,

dit Lloyd. Il ouvre le frigo, le ferme.

Glanor prend place sur un tabouret.

– Super confortable,

elle dit et pique la fourchette dans ce qui ressemble à du poulet. Pas à du veau.

– M'ont coûté une fortune,

dit Lloyd, à propos des tabourets.

Dans l'assiette de Glanor il y a bien un semblant d'os, il y a bien la consistance charnelle de la volaille, mais non. Fake chicken.

Lloyd prend place à côté de sa soeur. Elle n'aime pas ça. Son œsophage raidit. Ne pas picoler. Se bourrer la gueule cette nuit, oui, oui, dormir dans les bras de Papaï se réveiller dans les baisers. Demain est un autre jour à vivre bien obligé. Elle en est là.

La transpiration de Lloyd commet une odeur qui, mêlé au parfum d'une vraie tomate, donnerait un haut le cœur à Glanor si elle avait quelque chose dans l'estomac. Mais las.

– Tu ne manges pas ?

dit Lloyd à sa sœur enfin sa demi-sœur. La fille de son père.

– Un virus circule, elle dit. Ce n'est pas la première fois. Le funérarium est saturé.

– Pourquoi me parles-tu d'écriture ?

dit Lloyd assis comme un jeune sur le tabouret, jambe repliée sous lui. Il attire le paquet de cigarettes qui se trouve là, ça glisse sur le marbre gris, Lloyd allume. Glanor se tourne sur l'arbre grand face à la baie haute de quatre mètres.

– Ma vie, elle dit, est en train de changer.

- Mort, assassiné.
- Louise est autonome. Elle reprendra la confection. Pil est débrouillard.
- N'a pas son brevet.
- Papaï gagne sa vie.
- Glanor ?
- J'en ai ma claque de sucer.
- Tu risques des ennuis, tu es prévenue.
- Il y a dans le monde des choses qui ne vont pas. Je suis moins heureuse à cause de cela. Vivre le temps qui passe, j'en suis pas capable. Avant je me déchargeais dans l'écriture. Mon écriture ne fait de bien à personne si ce n'est à moi.
- Prends une voiture, passe quelques jours à Kalon.
- Tu prends de la blagrance, toi ?
- Hermès.
- Depuis deux ans, dit Glanor, Natacha vivait dans un monde étranger au mien. Elle était. Comment dire. Distraite.
- Il s'agit de meurtres,
dit Lloyd il écrase le mégot avec un charme, qui opère sur Glanor. Le charme de son papa, sans doute. Qu'elle perdit à huit ans. Sa mère resta calme. Mère veilleuse. Quand Glanor eut vingt ans, sa mère mourut. Glanor débarqua chez Lloyd à l'époque il habitait en ville et puis très vite elle eu son propre appartement elle ne sait comment, un appartement qui était à son nom.
Quand il avait rencontré sa futur belle-mère, Lloyd l'avait aimé.
Je suis dans la merde, Maman. Pil partira. Natacha n'était plus là pour moi mais fidèle oui. Je pouvais prononcer ces mots, *mon amie*. Ça le fait, de dire ça. *Demain je passe la soirée avec une amie*.
- Va à Kalon, dit Lloyd. Je te donne une adresse.
- J'écrirai au bordel dans la chambre du haut à côté du bar.
- Nestor s'y est pendu.
- Nestor ?
- Ne me regarde pas avec ces yeux. Tu vis douillettement une vie d'inférieure banalité. Tu étais faite pour autre chose. La liberté. Vois-tu, les gens libres, ça pullule. Ça se fait enculer, ça prend de la blagrance, ça voyage dans le monde. Sur ton lit de mort tu te mordras les doigts.
- Pas toi ?
dit Glanor elle sert contre son flanc le sac à main resté à l'épaule, respire à petits coups.
- Pil est au bordel avec Hermès, dit Lloyd. Tu parleras aux flics. Carl s'occupe du reste. Ce Carl serait un excellent baiseur.
Quatre dents petites de Glanor à l'intérieur de la joue mordent la peau. La déchirure est en surface. Pelouse de neige où serait jeté un coquelicot.
Il faudrait un truc chaud. Un bouillon. Aux poireaux. Sous un hangar. Alors de façon inexplicquée, la paix serait. La paix, seule à même de faire taire les démons. Venez mes petits. Elle finit toujours, la paix, par se lasser de caresser les démons. C'est ça qui est triste.
- Accomplis-toi, Glanor, dit Lloyd. Il te reste peu de temps. A mon âge la vie est fade.

Et Lloyd passe devant elle direction le lit, marchant comme un vieux qui ne ment pas.

36.

Devant le bordel une Mercédès noire lavée au poil fait marche arrière. Glanor se parque de l'autre côté. Se fige dans l'habitacle.

Ils sont partis.

Il fait chaud. Il fait nuit. Elle a faim. Elle claque la portière. Elle mangera du veau. Ils pleureront la mort de Natacha, en phase, comme seuls des amis peuvent le faire.

Elle se dirige vers l'arrière du bâtiment. La porte est ouverte. Elle est debout en noir sur ses talons, bas nylons aux jambes, sac à main contre le flanc.

Jean la reçoit dans l'arrière-cuisine blanche bardée de plantes. Les narines de Glanor détecte le parfum d'Hermès. Jean est seul il tend la main. Il porte jeans et tee-shirt. Faudra qu'elle suggère l'élégance.

– Je suis désolé,
il dit.

– Le corps est là ?

– N'y allez pas,

il dit, et l'agrippe.

– Hermès, il ajoute, doit vous parler.

– Où est mon fils ?

– Parti.

– Qui est présent ?

– Hermès, Carl, le flic.

– Le flic est-il une connaissance de Lloyd ?

Jean, debout, penche de l'avant à l'arrière, mains en poche. Glanor va en direction de la porte donnant sur le rez-de-chaussée.

– J'ai fermé,

dit Jean.

– Pourquoi me faire venir ?

– J'ai dit à votre frère que ce n'était pas utile.

– Je ne suis pas utile.

– Non... Je...

Glanor s'assied dans un fauteuil une place. Blanc non artificiel. Coton. Jean ouvre la porte donnant sur l'extérieur. La douceur entre dans la pièce. Le tee-shirt de Jean ment à propos de ce qu'il y a dessous.

Dessous il y a un homme pur. C'est ça. Pur.

– Le flic, insiste Glanor, est une connaissance de Lloyd ?

– Vous savez que je ne peux répondre.

– Donc oui.

– Ne quittez pas ce fauteuil.

– Mon corps est doté d'un instinct à qui la vérité s'adresse. Je veux voir.

Glanor est debout. Une décharge comme électrique se fait sentir dans le bas du dos. Dormir contre Papaï. Oublier. Avec Pil, faire comme si de rien n'était. Oublier Amarante. Trop cher. Oublier Kalon ?

Jean, dans l'espace cuisine, gazinière, évier, frigo, lave un verre. Il sort une bouteille du frigo, remplit d'eau le verre, replace la bouteille. Ferme la porte. Tenir, Glanor. Jusqu'au bout de la démesure solitaire. Seule, tu es libre. Continue d'écrire. Ne te laisse pas posséder. Ce n'est pas toi, ces démons. C'est la violence du monde.

Ne te fais pas de mal.

– Renoncer ?

dit Glanor à haute voix. Jean est appuyé dos au frigo. Il boit, par petites touches.

– Ce qui se passe, il dit, aura des répercussions.

– La blagrance tue des gens.

– Le cadavre, celui que nous avons sur les bras, ne se droguait pas.

– Lié avec le business high tech.

– L'Allemagne ?

Au mot *Allemagne* dans la bouche de Jean, le corps de Glanor frémit.

– C'est dans une de leurs corporations, celle de München, dit Jean, que se tient la réunion.

– Importante ?

– PAX, entre autres, doit décider si elle ouvre à nouveau ses portes.

– On pourra voyager ?

Jean sourit. Un franc sourire.

C'est l'heure de l'apéro. Des millions de gens oublient qu'ils sont des vivants parmi des vivants. Ils boivent.

– Venez,

dit Jean il se tourne vers l'évier, y dépose le verre. Calvitie. Glanor voit cela. Franche calvitie.

37.

– Vous n'aérez jamais ?

elle dit, talonne Jean dans la salle du bas, canapé, espace casino et ce vide, faisant office de discothèque ? Ça lui ferait du bien de danser, à Glanor. Oublier. De toute façon. Oublier.

Jean la repousse, ils sont en bas de l'escalier. Glanor a beau tendre l'oreille rien n'entre.

– Ils font quoi ?

elle dit.

– Aucun commentaire, ok ?

dit Jean, si gentiment.

– Pourquoi vous n'avancez pas ?

– Glanor, le crime commis à l'étage est violent.

Glanor pose, si gentiment, la main sur l'épaule de Jean.

– On y va ?

38.

Chambre où Glanor n'a pas encore mis les pieds. Celui qui doit être flic est assis sur le bord d'un lit. Passant devant la porte de celle où elle fut baisée, son corps frémit, à nouveau.

Mon corps vit. Il réagit. Ne pas désespérer. D'accord ?

Carl est debout contre un mur, bras croisés sur la poitrine et puis plus, quand il voit Glanor. Elle redresse les épaules, entre le ventre, se racle la gorge. Elle va parler. Jean passe devant elle, obstruant la vue du corps.

– Pourquoi tu l'amènes ?

lui dit Carl.

Le flic se lève, costume bleu marine chemise blanche pas de cravate, tout ça repassé. Tête ronde, nez retroussé, beurk. La voix décontenance Glanor. Raclage de gorge. La voix s'apprête à parler.

– Je lui montre ?

dit Jean.

Carl regarde le flic.

– Vous êtes, dit le flic à Glanor, la sœur de Lloyd ?

– Je suis, dit Glanor, la responsable.

Le flic, à destination de Carl, jette une interrogation.

– En effet,

dit ce dernier.

Jean se déplace faisant en sorte que Glanor voit.

39.

Deux oreilles sont posées sur la gauche de la tête. Ce que Glanor voit, ce sont les deux pieds se touchant de la pointe vers l'intérieur, contraints. Ce qu'elle voit, c'est l'ourlet de sa robe à elle qui pendouille, décousu. Elle recule. Carl tend la main. Son dos à lui est collé au mur.

– Vous parliez de violence,

dit Glanor à Jean.

– Ils ont coupé la langue, dit le flic, et lui ont foutu dans le cul,

Le gars sort de la chambre suivi de Jean.

– Ça va ?

dit Carl. Il récupère sa main, Glanor ne n'a pas touchée.

– Vous avez, elle dit, fait venir le légiste ?

– Brigade spéciale.

– Journalistes ?

– A Blaka, trois journalistes en fonction. Ils dînent.

– Elle est moche cette chambre. C'est ici que vous baisez ?

– A côté. Vous connaissez.

– A côté de vous même dans ce genre de circonstances le tapis serait inondé de ma mouille mais là, rien.

– La mort de votre amie. Ce doit être ça.

– Pardon mais non. Mon sexe est sec comme le bois du cercueil.

Carl se retourne pivote se colle de tout le corps contre celui de Glanor. Il pose la main au mur comme au cinéma. Glanor s'amuse.

– Vous n'avez, il dit, jamais vu le corps du commandeur. D'accord ?

– Mon frère a voulu.

– Je vous ai dit de ne plus mettre les pieds ici.

– Je suis chez moi.

– Il y a peut-être eu rapport sexuel, il dit désignant le corps. Le commandeur est marié. On va maquiller. Des hommes arrivent. Foutez le camp. Carl embrasse les lèvres de Glanor. Son baiser on dirait un drap tiré sur le corps endormi d'un enfant. C'est bête ça me fait du bien.

40.

– Une femme a toujours raison,
dit l'homme devant moi.

– Ne parlez pas de moi à la troisième personne,
je dis.

Dans la cuisine Jean a éteint le plafonnier il fait jaune et, ah, du Chopin.

Carl me pince le bras, c'est d'une douceur.

– Georg, il dit à l'homme qui doit être flic, le meurtre est en relation avec la réunion de PAX.

– Rien à battre.

– Mais si.

La voix de Carl est impersonnelle. Je la dirais *volontaire*. J'ai froid.

– Pourquoi tuer, ici ?

je dis. Je fais couler, sur mes doigts glacés, l'eau chaude du robinet.

L'homme retire la veste de cuir mais non, ne la pose pas. Se gratte le nez.

– Un whisky, t'aurais ?

il dit à Carl.

– Où est Hermès ?

je dis.

– Assieds-toi,

dit Carl.

Mes mains tremblent. Je ne suis pas en état de réfléchir. Je déteste quand ça bout.

Trop de vapeur j'y vois que dalle.

– Ton fils n'est pas resté,

dit Carl.

Le flic dépose la veste, répond au téléphone, s'éloigne.

– Lloyd interdit l'alcool,

dit Carl il a un torse d'enfer, noué en tous sens.

– Cet endroit est sans beauté, il dit. Je m'accommode de l'élémentaire pourtant.

– Un lit. Du fric. Une bonne tirette.

– Vous pouvez pas vous empêcher.

– De quoi ?

je demande sans une once de séduction, juré.

– On embarque le corps,

dit le flic.

– On fait quoi d'elle ?

dit Carl il parle de moi.

– Ne faites rien de moi, je dis. Demain je suis de retour ici. Les hommes baiseront. J'ai prévu l'aménagement d'une chambre. J'écrirai. Je suis un écrivain.

Regard en coin du flic vers Carl. Son regard parle de moi à la troisième personne.

- Nom de merde, dit le flic à Carl son débit accélère, cette femme est la sœur de Lloyd, de un, l'amie de la fille du ministre, de deux, et t'aurais ça dans la peau ?

- Dans ma peau il n'y a que moi, dit Carl. Fais ce que tu dois faire. Moi, pareil.

- Mais,
je dis.

- Ce n'était pas prévu,
dit Carl et pousse le flic encuiré vers la porte donnant sur la cour arrière.

- Laissez-la ouverte,
je dis.

- J'y comptais, dit Carl. Vous sortez.

- Qu'est-ce qui n'était pas prévu ?
je dis.

On laisse sortir les mots ce n'est pas de notre faute il veulent. Ils sont copains avec les lèvres, elles s'ouvrent. J'aime les mots. Je fais pas obstacle. Ouste foutez-le camp. Quand ils sortent de moi les mots, ça fait un bien. Comme s'ils avaient sur le dos un lourd manteau de laine non vierge. Le manteau, ce sont mes sales démons. Passés le seuil des lèvres, les mots avec sur le dos les démons se métamorphosent. Le manteau est démantelé. Reste le fil. Un fil pour vingt-six lettres.

Jusque-là les démons n'existaient que pour moi. Fantomatiques.

A présent ils sont cousus sur du réel.

Parler de moi à la troisième personne, j'y arrive pas. Troisième, pas assez. Je suis première. Une. Personne à ma place. Indocile à personnification. « Je suis cela et celo et celi ». Personne ne peut me prendre d'assaut. Genre Vous êtes cernés. Je cherche je cherche à me mettre, moi aussi, la main dessus. Calmer le jeu. Objectiver, pas mon truc. Si j'en étais capable, comme la plupart des gens, je réaliserais un plan. Étape par étape.

Ma vie, sacré bordel.

- Le commandeur, je dis à Carl, c'était une bonne personne ?

- Je n'en sais rien.

- Se faisait enculer ?

- Ne revenez pas, Glanor.

Dehors, Carl me pousse le dos. L'air est doux, la cour de béton. Trois arbres, hâves, pendouillent leur feuillage par-delà le mur du fond. L'absurde me cloue comme le Christ à sa croix. Ils me prennent pour une enfant gâtée, péremptoire, ivrogne. Je le suis. Mais douce, et gentille, et curieuse.

J'allume une cigarette. Le sac à main, accroché à mon épaule, balance après que j'eus replacé le paquet. Lloyd ne quitte pas mes pensées.

- Que voulait, je dis à Carl, défendre le commandeur à la réunion de PAX ?

Carl me retourne, m'attire à lui. J'expire de côté la fumée. Je parle. Il va m'embrasser.

- Dites-moi, je dis, un truc à propos de Lloyd n'importe quoi.

Carl desserre l'étreinte. Je fous la clope au bec. Carl baisse les paupières. Il a l'autre de mes poignets dans la main, qu'il soulève vers la bouche.

- Votre frère, il dit, est dans de sales draps.

Je garde la fumée en bouche, la crache en diagonale.

- Parce qu'il génère, je dis, des affaires occultes ?

Carl lâche mon poignet. Son regard me trouble. Je déteste ça. Je suis la femme de Papaï.

– Vous aurez compris, Glanor, que pas un mot ne sera dit par vous à propos de la mort du commandeur.

– Il est prévu que je sois éliminée?

– Vos empreintes tapissent la pièce. Le flic a collecté. Vous avez, jadis, écrit des réquisitoires contre le gouvernement.

– J'écris un tas de choses.

– Vous avez également, en présence de votre mari, tenu des propos dissidents.

– Du veau, du vin, des personnes loyales m'attendent.

– Je ne prétends pas être un type bien. Mais je ne suis pas ce que vous croyez.

– Si je reviens demain vous n'aurez qu'à m'ignorer, ou à changer de boulot.

Carl ferme la porte derrière lui. Je reste plantée là. Dans la cour. La lumière de la cuisine s'éteint.

C'est à ce moment que je pleure.

Je pleure, de tout mon effroi, la mort de Natacha.

41.

Je dis à Papaï, au téléphone Vous mettez le veau de côté et du vin ? Il y a du vin ? Parce que je suis malheureuse Papaï je vais me saouler la gueule.

– Nous avons mangé le veau, Glanor.

– Tu n'as pas fait ça, hein?

Sur le haut du volant j'accole les mains. Les larmes m'aveuglent. J'enfoncé l'accélérateur.

42.

Longeant le buffet, je chipe un beignet. Le chocolat, au cœur du truc, est la surprise. Votre servante se contente de peu.

La salle est bondée. Un air gracieuse zigzague entre les gens jeunes et vieux. Les baies vitrées sont ouvertes sur un jardin soigné, magnolias en fleurs. Des musiciens jouent, deux violons, un piano droit. A l'entrée de la salle derrière une table, une femme jeune, trente ans au plus, demande mon nom.

– Le ministre des cultes, je dis. Il m'attend.

– Glanor ?

dit la voix de Maurice, père de Natacha.

Je contourne la table où se tient la trentenaire. Je supporte pas les barrages. Prouver pour avoir accès. Rendre des comptes. Tout ça.

Maurice, pantalon marine à grosses côtes, veston quadrillé de la plus haute qualité, a les traits tirés. Il a perdu sa fille. Il lui reste un fils qu'il place haut dans l'estime. Maurice ne valorisait pas Natacha. Elle, à l'endroit du père, n'avait que du bon aux lèvres. Comme si l'adoration pouvait lui attirer du miracle.

Je ne crois pas aux miracles.

A quoi crois-tu, Glanor ?

Au thaumaturgique temps.

- Tu as mangé ?
dit Maurice, m'entraînant dans une pièce à l'écart. Je regrette de ne pas rester parmi les croyants. Leur fraternité m'ensorcelle.

- J'ai faim,
je dis.
Maurice dit dans sa montre Qu'on apporte le foie gras, salon Orban.

- Orban l'ex-fasco ?
je dis. J'ai toujours défié Maurice. Il aime ça. Natacha n'osait pas. Maurice n'est pas buté. Il est pragmatique. Comme tous les pragmatiques, l'ironie lui procure un sursaut.

- Assieds-toi,
il dit. Il s'enfonce dans la chaise, croise les jambes. Je prends place, cul sur un bout de table. Un pied en terre, un autre se balançant. Dans la salle, à côté, naissent des chants. Claquements de mains.

- Chrétiens ?
je dis.

- Absolument.
- Ils sont nombreux.
- Natacha les portaient en horreur.
- *Nous* les portions en horreur.
- Assieds-toi, Glanor.

Un type beau pose devant moi une assiette de foie gras j'en n'ai plus mangé depuis des plombes, et du fromage, des croquettes, un ahaha tranché le fruit breveté par Maurice. Ça sent bon.

- Le pain arrive, dit le beau type. Vous prendrez du vin ?
- Yquem, deux verres, dit Maurice sans regarder le type. Nous boirons à Natacha, il ajoute, me regardant.
- Leurs chants sont démodés,
je dis.

- Les Beatles ne sont pas démodés, Glanor.
Je ne comprends pas l'allusion. J'allonge les jambes. Mon sexe se détend.

- Tu fais, dit Maurice, le tour des cultes ?
- Quand je perds une amie.
Maurice décroise les jambes. Les mains entourent sa tête.

- J'ai un faible, il dit, pour les chrétiens.
- Tout le monde est au courant.
- Je me sens bien, aussi, avec les soufis.
- L'Église de Molok ?
- Farfelue. J'aime assez.
- Ce n'est pas farfelu de vénérer les extra-terrestres. C'est dangereux.
- En quoi l'est-ce, Glanor ? Un croyance partagée produit l'entraide. J'envie leur foi, tout au contraire.
- Et tu es ministre des cultes.
- Ils m'ont choisi pour cette raison,
dit Maurice il reprend la position jambes étendues, croisant les bras derrière la tête. Face à lui, je m'assieds.

- Natacha est morte, il dit. Ça va faire vide.

Lâche les bras, imbécile. Assieds-toi en position de pauvre.

– Tu savais, je dis, qu'elle bouffait de la blagrance.

Je vois le visage de Maurice. Il n'est pas au courant. Son apparente humiliation rompt la position du conquérant.

– Impossible, dit le père non endeuillé. Vétor, le psy de ma fille, est un ami.

Je lui interdis de prescrire toute saloperie.

Blop fait le débouchage du Sauternes, Glou fait le coulis de vin clair.

– Une saloperie, je dis, que Natacha se procurait.

Je bluffe. Mon instinct parle. Je sais pas fermer la gueule à mon instinct.

– Quel rapport avec Lloyd ?

je dis.

– Qui est Lloyd ?

dit Maurice.

A côté, dans l'immense salle, les chants se taisent. Un murmure collégial monte.

Ça met la chair de poule. Je bois. Puis je tranche, de l'arrête inférieure de la fourchette, une part de foie gras. Le bout de ma langue rapt le morceau. Je ferme la bouche. Colle la langue au palais, y écrase le met. Maurice sourit. Il attrape son verre, conserve le pied entre les mains, ne fout pas la corolle en bouche.

– Pourquoi me voir, Glanor ?

– D'où lui venait la blagrance ?

– Il y a une semaine, dit Maurice reposant le verre, mon fils et moi dînions chez elle. Le mari de Natacha jouait au poker, à des kilomètres.

– Donc ce soir-là ?

Les ongles de Maurice pianotent la base du verre.

– Elle nous a débité des propos étrangers à elle. Extrêmement étrangers.

Ma fourchette s'agrippe au vide.

– Style ?

je dis déglutissant tout de go.

– J'ai appris à ton sujet, Glanor, qu'en plus de proférer des insanités à propos de PAX, tu rédigeais des éléments de fiction ?

– Natacha, je demande, parlait comme si quelqu'un d'autre s'exprimait par sa bouche ?

– Ce n'était pas une impression.

– Quoi d'autre ?

– Ma fille avait des cernes aux yeux. Des cernes épais.

Au mot *Ma fille* Maurice incline la tête. Une vague émotion, due aux mots, le traverse. Comme on emprunte un corridor. On n'y reste pas.

– Tu le lui as fait remarquer ?

je dis.

– Son frère et moi étions abasourdis.

– Après combien de temps elle est revenue à elle ?

– S'est levée de table, a zigzagué, est allée vomir je crois.

Ma fourchette fend la croûte dorée d'une croquette. Je reste là parce que j'ai faim sinon je jetterais je remonterais l'ancre.

Maurice vide son verre, se lève, pose la main sur mon épaule.

– Je t'aime bien, Glanor. Continue d'écrire. Évite la gouvernance.

– La gouvernance de Blaka ne nous évite pas.

Sa bouche m'embrasse les cheveux.
Qu'ont ces mecs à être sexy avec moi, dis Papaï, et toi pas ?

43.

Dans ma voiture j'écoute un podcast des années 2020 consacré à la poétesse Anna Akhmatova. Je baisse la vitre. Il fait doux. J'ai envie de veau, putain. J'allume une clope.

Des larmes coulent hors de mes yeux. Faites-vous plaise, Cocottes. Natacha ne me manquera pas. Ces deux dernières années, était perpétuellement défoncée. Anti-dépresseurs, coke, ecstasy, que sais-je.

Pil m'avait renseigné les symptômes de chacune de ces merdes. Et comme du côté de mon instinct, eu égard à Natacha, c'était branle-bas, je m'étais montrée curieuse. Des détails surtout. Elle s'était mise à la blagance il y a peu.

A plusieurs reprises je l'avait vue se raidir, engranger une conversation cinglante. Et que dire du regard de faucon qui me disait Pauvre fille si tu savais. Ho, Natacha ! j'interrompais. Toujours elle se levait, disparaissait quelques secondes, revenait défaite. Idem que dans le récit du père.

J'avais été étonnée de sa proposition. M'accompagner pour Amarante.

Amarante, c'était mon délire à moi. J'avais besoin de stimulation intellectuelle, d'art, de connivences. De chair, aussi. Les gens revenaient de là-bas requinqués. Tout parfait, disaient-ils comètes dans les yeux. Au-dessus de ce que nous aurions imaginé.

Mon imagination étant himalayesque j'ai besoin, parfois, de basse altitude. D'être décontenancée par de l'humain. De l'humain, à un mètre de moi. Occupant mon sol, pas un horizon lointain.

Après le démantèlement de l'Europe en trois cents corporations, chacune ayant sa spécificité monopolistique, ma mère choisissait de rester à Blaka. Dans notre village.

A Blaka, personne n'entretenaient plus les sentiers. Ma mère, autour de notre maison, s'employait à défricher. Elle partait à l'aube dans une parka sable, serpe à la main, revenait à midi, s'occupait des plantes sous la serre, lisait, écrivait un peu, cuisinait un potage, tout ultra sain tandis que j'aimais le fromage, les fritures, les sauces. Ma mère était réglo avec elle-même. Elle vivait *d'abord* sa vie. Ensuite, sa maternité. Je me trouvais à mon aise, là-dedans. J'étais adolescente. Ma mère achetait des programmes numériques. Je parlais l'anglais, l'italien (ensemble, elle et moi), un peu le grec.

Au village, à part les habitants avec lesquels nous avons de solides liens, nous recevions rarement. Des gens de l'extérieur, je veux dire. J'aurais aimé partager avec des étrangers l'oasis qu'était notre univers. Ma mère avait l'harmonie au cœur de l'œil.

C'est dans la beauté que je palpai mes seins naissant, que je pissai mon premier sang, que je masturbai des rêves.

J'irai seule à Amarante. J'oublierai cette saloperie de PAX dont les membres sont repliés les uns sur les autres. Où seule la marchandise se déplace. L'Asie, après avoir grondé à nos portes, procède aux purges.

Une infime partie de l'économie de PAX transite par le dessous de la porte. Les fruits, les légumes, les poissons du fleuve quittent Blaka pendant la nuit. Mais dans

l'ensemble, c'est cadennassé. On exporte à gogo, on importe que dalle.
Dans la voiture je remonte la fenêtre. Je coupe le contact. Vous n'avez jamais eu, vous, la nausée en rentrant chez vous ?
Par la fenêtre du premier, Margaret me fait signe. Elle ouvre la fenêtre. Viens, elle dit, j'ai gardé ton repas au chaud.
Une colère me déchire les nerfs.

44.

Personne dans la maison. Je prends le manteau, monte au second. Pil n'est pas dans sa chambre. Louise dort. Papaï aussi. André squatte le lit où il m'arrive de plus en plus souvent de dormir. Depuis quelque temps Papaï s'agite dans le sommeil. Sa gesticulation défraîchit mon plaisir.

Je m'allonge, sur le dos, aux côtés de mon mari. Je tends le bras au sol. Bouteille d'eau, vide. Je me lève. De toute façon, je n'ai pas sommeil. Les pensées sous mon crâne jouent au ping-pong. Une pensée gagne chaque manche. Celle qui demande au reste de la salle Quel intérêt, dites, à mettre les pieds dans un lieu où un crime crapuleux fut commis, pas sur n'importe qui ? Le deux ploucs qui regardent le match pongiste tournent la tête, ils savent pas. Ils chiquent.

Dans la cuisine j'avale un verre d'eau. Par inadvertance je capte mon reflet dans la vitre. Je suis pieds nus dans une robe de nuit informe, le cheveux moche. Je détourne la tête. Foutues images. Me sapent le morale. Je ne me désire pas, vous voyez. D'ordinaire, considérer une apparence de moi qui soit désirable me calme. C'est ça. Je joue à me désirer. Je me mets à la place de l'autre. Me désire-t-il ? Narcisse contemplant dans l'eau non point son reflet mais celui de sa jumelle morte. Voulant ne faire qu'un avec elle, trouve la mort. S'accomplit dans le néant.

Qui se cache derrière mon reflet ? Celui d'une âme-sœur ? Je l'affirme.

Estimant désirable mon aspect, j'éprouve de l'amour pour lui qui n'est pas moi. Un idéal où m'imbriquer. Il me manque tant de choses pour savourer la vie, vous comprenez ? Je suis née estropiée d'une part de moi.

De me trouver moins désirable m'éloigne de la part qui fait défaut. Je me sens condamnée, peu à peu, à vivre amputée d'un tout.

Sur la table mon téléphone vibre.

45.

La dernière soirée entre copains, c'était avec Natacha et André, Mélinda et Georges et un couple de potes à eux. Je m'étais moquée des convives, Papaï me coiffait.

Je regarde le téléphone vibrer. Mélinda je l'aime bien. N'est jamais disponible. Je la connais depuis plus longtemps que Natacha.

Natacha, disponible elle l'était *toujours* pour moi.

– Tu n'en prends pas, au moins ?

dit Glanor.

– De quoi tu parles ?

dit Mélinda.

– Natacha est morte par overdose, et aussi des dizaines de gens aujourd'hui.

– On fait quoi pour ses obsèques ?

- Tu en prends.
 - Je te rappelle plus tard.
 - D'accord, on fait quoi.
 - Glanor, on va pas se disputer le jour de la mort de notre amie.
 - Mon amie.
 - Je voyais Natacha sans toi.
 - Ma meilleure amie.
 - Comment tu te sens ?
 - Dans le bordel de mon frère ?
 - D'après Natacha ce n'était pas une bonne idée.
- Ça revient. L'envie de gerber.
- Je ne prends pas de blagrance, Glanor. Je n'en ai pas besoin. Et je ne suis pas pucée.
 - Je t'écoute.
 - Tout dépend du genre de puce. Celle de Natacha était un bijou nano, dernière génération.
 - Son nom ?
 - Mélior.
 - Concepteur ?
 - Tétroc.
 - Allemand.
 - Tu en sais des choses, pour une artiste.
 - Lieu d'implantation ?
 - Bavière.
 - Où se tient la réunion de PAX.
 - Notre commandeur n'y est pas, dit Mélinda. Tu écoutes les infos ?
 - Les messages débités par une machine ?
 - L'agence européenne de presse n'est pas à mettre en doute.
 - Ton côté institutrice.
 - Tu me blesses, Glanor.
 - C'est à cause du chagrin.
 - Que dit le ministre en vue des obsèques de sa fille ?
 - La puce dernière génération, celle de Natacha, serait difficilement supportée.
 - Je dis que cette puce n'est pas conçue pour être couplée avec de la blagrance. Je ne me cache pas pour en parler.
 - Je ne savais pas.
 - Tu as de l'instinct, c'est ce que disait Natacha.
 - Mon instinct peut être aveugle.
 - Alors ?
 - Trop de pauvres, trop de morts, trop de secrets quoique tu dises.
 - Quoiqu'en dise l'institutrice ?
 - Désolée.
 - Tu dis *désolée* du bout des lèvres.
 - Tu n'es jamais disponible, Mélinda, Natacha l'était.
 - Tu étais sa meilleure amie.
 - Quelles décisions prendra PAX?

- Des gens se font tuer par elle, chaque jour, pour passage illégal hors du consortium. Des blancs européens. Il y a des résistants. *L'ombre*, ils se font appeler.
- Le sud de PAX est sec comme le cœur de Néron.
- Je ne vois pas de quoi tu parles.
- A Blaka nous avons des terres cultivables, des sources, des forêts. Depuis le conflit franco-ukrainien, le continent européen n'est plus qu'un organigramme sans chair, recroquevillé sur chacune de ses parties. Mais la nature. Elle tient. Abondante, sauvage, indifférente à l'humain. Mélinda ?

46.

Les draps sentent propre, j'y dors coupée de moi-même. Papaï a le goût bon de roupiller de l'autre côté du matelas, dos à moi. Mes bras ont pour habitude de l'entourer. Toujours il prend ma main. Même dans son commencement de sommeil. Là, pas.

J'en éprouve une rancœur. Papaï cache des choses.

Je lui tourne le dos. Puis reviens à lui. Lui palpe la bite. Elle durcit. Mon mari grogne. Je haut-ris. Papaï accoste ma main. Ne peut s'empêcher.

Je dors en paix. Si je suis désirée je suis sauvée.

Dans mon rêve je suis une enfant à qui il plaît d'être une enfant. Jardin de ma mère. Assise sur un muret, j'observe un bourdon. Je ne vois pas de cadavres-enfants pendouiller dans les bras de leur père. Pas de gens affamés. Ma mère ouvre un bocal de confiture de fraises elle est là, face au muret. Respire, elle dit.

Ma mère a les joues roses.

Elle coupe un tranche du pain qu'il a sorti du four ce matin. Je suis du verbe être. Je suis le pain, le bourdon, le regard de ma mère. Je ne dis mot. Les mots sont pour les grandes personnes.

On ne me tient pas rigueur du silence.

Ma mère s'éloigne, sécateur contre hanche. Tu porteras des roses à Monsieur Grenier, elle dit.

J'aime bien Monsieur Grenier. Il m'aime aussi. Il s'est cassé le pied. Sa femme parfois m'oblige à prendre un dé de liqueur rouge foncé. J'avale d'un trait et descends la rue en cavalant.

Papaï se met debout. De dormir, je fais semblant. Mes pieds savourent le frais du drap.

Pil quittera la maison après les obsèques de Natacha où il veut être au piano, dans l'église, moi au chant. J'ai haussé l'épaule. Je ne savais qu'en penser. Margaret m'a regardée. Il n'y avait rien dans ce regard. Je suis montée m'allonger aux côtés de Papaï. J'ai rêvé de bourdon.

Se rendre au bordel. Aviser de la situation.

J'ai rêvé d'un insecte. Pas d'une queue. Je n'ai pas, en ces temps, la sensualité à fleur de peau.

Une ouate me protège de l'effarement.

J'étais petite, j'étais triste, j'étais rêveuse. J'étais aimée. A vingt ans ma mère est morte. A une fête j'ai rencontré Papaï habillé en femme. Je l'ai pris, je l'ai gardé. Le mariage m'asphyxia. Je me révoltai. J'écrivis d'autres histoires que la mienne.

Dos droit, cul au bord du lit, je pose un pied sur le bois du sol. En bas Margaret

chante. Pas envie de les voir, tous. Même ma Louise en diapason avec moi. Louise ne me juge pas, ne m'écarte pas, n'a pas peur peur de moi.

Dans notre chambre, à Papaï et moi, il y a une machine à café. Mes pieds sont froids. Je prends place au bureau qui ne sert à personne. Deux tasses sont retournées. Je prends la verte. De la manche du gilet, j'en frotte l'intérieur. Ça me donne chaud.

Je retire le gilet, introduit les jambes dans les manches. Je regarde par la fenêtre. L'appareil à café vibre. Parfum de la graine torréfiée dont ma langue se délectera. Je ferme les yeux. Dehors, il fait nuage. Mes pieds savourent le granuleux du tapis de laine. Les mains encerclent la tasse. Chaude. Je souffle. Comme le faisait ma mère. Ma mère l'aimait tiède, le café. Éthiopien. Je ne trouve à Blaka que du kenyan. Je l'aime à peine en dessous de l'insupportable chaleur. Je souffle pour me rappeler ma mère. Elle me manque.

Je pleure.

Ma mère n'a pas connu Natacha.

Le veau d'hier me remonte vaguement citronné.

Vive les bourdons, le café, la chaleur d'un poêle, les oies barnaches, les plumes sur un chapeau, le Chardonnay, Fellini, la prose de Raoul Vaneigem, celle d'Anna Akhmatova.

Dans la cuisine Margaret ferme le frigo et me regarde, comme si je n'habitais pas là.

– Je retourne me coucher,
je dis.

J'entends mes pieds racler le sol.

47.

Je décide d'être heureuse. Décider, du latin *decidere*, trancher, détacher. Dans son acception transitive, signifie passer d'un état à un état inférieur. Succomber.

Soit je coupe avec mes habitudes, soit je renonce au bonheur.

Bon-heur signifie bonne chance. J'en ai, de la chance. Si une toiture devait, là tout de suite, me tomber sur le crâne je m'en fiche, j'aurai bénéficié d'une bonne santé, de vigoureuses queues, de livres et de musiques, d'une maison à mon goût, de chouettes amis, de voyages, de festins.

Je suis née sous la bonne étoile d'une latitude conjuguée à une longitude où le capitalisme s'automultipliait en même temps que l'État-providence se débaudruchait lequel prenait soin de ma mère et moi.

Il y eut le découpage de l'Union sous l'impulsion des fascismes, la purge des musulmans, des migrants, des déviants sexuellement. Dans l'indifférence générale. Maintenant que ces gens vivent ailleurs, nous devons chercher d'autres boucs émissaires sauf qu'il y a l'intelligence artificielle. Des robots gentils comme tout, connaissant notre vie, nos aïeux, nos talents, nos peurs, nos préférences comme personne.

Ne cessent de consoler.

PAX est dirigé par une main de fer. Criminalité en berne. Ma mère aurait penché pour le grand retour des nations, guerre de tous contre tous comme disait notre ami Hobbes mais pas du tout. Les fascos s'entendirent entre eux. Les gens ont fui l'Europe pour où il est moins cher de vivre c'est à dire partout excepté en bord de

mer. Ou bien, ayant contracté un défaut de paiement concernant les impôts, ils sont déportés de force.

Bref les forêts sont rendues à l'état sauvage. On mange mieux. On est hyper connecté.

Moi je dis que c'est en train de basculer. Papaï ne veut rien entendre. Il dit PAX crèvera d'une vieille mort. Il dit Tout le monde aime les mêmes choses, bouffe les mêmes choses, désire les mêmes choses. C'est vrai, il ajoute, j'aimerais voyager comme je le faisais dans mon adolescence. Quand il dit ça Papaï, ça lui arrive plus d'une fois, je sors le cran d'arrêt (ma langue est affûtée), je persifle, ricane, monte au front, délaisse puis reviens furibarde. Finalement je laisse tomber. Papaï a l'air toujours un peu triste. Comme s'il ne voulait pas coïncider avec la vérité en lui. Il est né le cul dans le beurre. Avec ses parents il voyageait quatre fois l'an.

Aujourd'hui, pas possible sauf pour les riches,

le riche est la figure humaine idéale,

pas le Juste, pas le Sage, pas le Fou,

le Riche,

sait s'y prendre avec le pognon qui est un dieu juste, sage, fou.

Dans nonante pour cent des cas, le riche a hérité de l'obsession de ses parents, à savoir que l'héritage doit augmenter, le croire avec ferveur comme on attend chaud-boulettes le moment où le gamin costard cravate ayant obtenu son diplôme posera sur la photo.

Décider d'être heureuse, d'enfanter malgré moi la chance, alors que d'autres éprouvent le froid, la faim, la souffrance, la peur pour leurs enfants, la colère de n'être rien pas même une fourmi qui, elle, a la termitière et des sœurs dedans. Décider d'être heureuse *avec* mes frères et sœurs humains.

N'être pas malheureux c'est ce qu'ils souhaitent, pour eux et leurs enfants.

Souhaiter être heureux en communion avec eux. Partager l'aspiration. S'y dilater.

Recevoir des frères et sœurs humains la vérité d'une urgence.

Décider d'enfanter, malgré moi, la bonne chance.

Malgré les basculements mineurs qui en mon corps ne produisent pas d'érotique vertige, malgré cette merde que sont les drogues, les mensonges, les cultes abêtissants, malgré le désaccord au sein de ma propre famille, le départ de Pil, le nouveau parfum de Papaï et Margaret qui me jauge.

Quoi, dit cette dernière, déjà réveillée ?

T'es heureuse? je lui demande allumant une clope, fesses éprises d'une jupe-tube.

Sur mes talons je me sens belle, je me sens immensément belle et Margaret dit PAX en représailles de la mort du commandeur prend les rênes de Blaka.

48.

Un courant d'air s'immisce sous mon cul quelqu'un entre au rez-de-chaussée, je souris.

– Ce n'est pas Pil,

dit Margaret.

Elle fait une vaisselle colossale bon dieu hier ils étaient combien?

Il est là de noir vêtu, le jeune Charles, droit comme une lame. Les mains sont ceux d'un chêne. Les yeux, d'un rapace.

Margaret essuie un verre sur pied. J'ai la bouche sèche. Au chêne, Margaret

propose une tasse de café.

– Vous êtes au courant ?

dit Charles, s'affaissant sur une chaise.

– Pour Billy Wilder ? je dis. The apartment ?

– Arrête,

dit Margaret, en ma direction.

– La première fois, je dis, que j'ai regardé La garçonnière, c'était en version hongroise. Les doubleurs traduisaient de façon monocorde, en surimpression sur les voix originales.

Bruit de la tasse et sous-tasse posée par Margaret sur la table devant Charles. Il se jette dessus.

– Glanor, dit Charles, j'ai quelque chose pour vous.

Il se penche sur le côté. Les chênes ne penchent pas.

– Glanor, dit Margaret, fait de l'humour à deux balles quand elle n'a pas dormi suffisamment.

– Oh, ma choute,

je m'exclame non sans chaleur.

– Quand Glanor dort assez, poursuit ma domestique, c'est pire.

Charles me tend une enveloppe froissée.

– Un de mes grands souvenirs, je dis, c'est It's a Wonderful Life, de Capra. Tu as vu, toi Charles, La vie est belle ?

Margaret m'apparaît de dos dans son pull roulé foncé gris, brun, ou bleu. Je l'aime bien, Margaret.

Manque un lion, dans la maison.

– Glanor ?

dit Charles il se penche sur moi. Je porte une cape de strass argenté.

– T'es nulle, me dit Margaret, dans ta combi de star.

– Tu as raison, je dis. Le strass, ça gratte.

L'enveloppe est devant moi avancée. Je prends.

– De toute façon, je dis, j'aime pas The apartment.

Je déchiquette. Margaret pose une crêpe devant Charles. Il engloutit.

Un lion à crinière douce que je caresserais des heures, sans penser. Moi qui aime quand fonctionne le cerveau.

Quand je ne lui donne pas à manger, le cerveau se retourne contre moi.

– Charles, je dis, je te présente Margaret.

Charles retire sa veste dit Je suis bien élevé mais voilà j'ai faim.

Nos regards se croisent, à Margaret et moi. Je baisse les paupières. Quelqu'un court à l'étage.

– Tu nous ferais des frites ?

je dis à ma femme de service.

Soupir de celle-ci et retire le pull foncé. En dessous il y a un débardeur sans manche couleur pastel, un pendentif Bouddha en or, disons un centimètre de hauteur, entre les seins.

– Tu veux des frites ?

dit Margaret à Charles, mains à la taille.

– Maman, dit Louise en trombe, tu sais où est mon chapeau ?

– Quel chapeau ?

je dis.

– Dans le hall, dit Margaret. En dessous du manteau blanc. Louise embrasse Margaret, pas un regard pour Charles, elle entame l'escalier Boum Boum Boum, reparaît, Bonjour elle dit en direction de Charles qui lui tourne le dos puis plus, qui dit, regardant ma fille, Des frites ça fait des plombes que j'en n'ai pas mangé.

Voilà où nous en sommes. Le commandeur a une langue dans le rectum, Papaï des cadavres à pouponner ce compris celui de Natacha, Rose me réclame auprès d'elle, c'est écrit sur la lettre sortie de l'enveloppe tendue par son fils Charles, Carl ne veut pas de moi au bordel, mon corps veut-il de Carl, Lloyd me cache quelque chose, Maurice savait-il pour la blagance, Pil en prend il est en forme, PAX serre la visse c'est pas la première fois, il fait dégueu dehors, Mélinda part pour Amarante, je n'ai jamais vu Vienne, mon corps a soif d'une mère, comment Mercury réussit-il à chanter Another One Bites the Dust, pourquoi l'argent en cette moitié du vingt-et-unième siècle a-t-il toujours la main elle est increvable, même un chêne peut pas atteindre cet âge et pourquoi, là, c'est la totale question, pourquoi les frites sont-elles meilleures avec une sauce ?

– Va pour les frites,
dit Margaret.

– Des frites ?
dit Louise sa voix est rauque j'adore.

– On met de l'huile neuve ?
dit Margaret.

– Oui,
disent d'une voix deux adolescents de dix-sept ans, et moi je reste pour l'éphémère joie, la seule à qui j'autorise de me voler l'esprit le temps que le corps récupère l'envie de vivre.

49.

Je traverse la cuisine blanche du bordel aux plantes vertes. Le rez-de-chaussée aux froids carrelages. Sur la droite dans un renforcement il y a l'espace casino. Il y a le plaid de couleur, plissé, pas tendu veux-je dire, sur l'unique canapé de la pièce par dessus quoi la guirlande de couleurs est allumée.

Je grimpe à l'étage. Trois cent grammes de rires fécondent ma panse. Charles venu, reparti. Rose, qui me demande. Margaret, heureusement qu'elle est là. Louise un peu bête, devant Charles se prenant pour un coq, ce qui est le comble pour un lion dans l'ancienne Wallonie que, territorialement, nous occupons.

Premier étage, chambre à mi-couloir, gauche. Main sur la clinche, pièce vide. Pas même le lit au pied duquel était, hier soir, oreilles tranchées, le corps du commandeur. Quelqu'un passa l'aspirateur et le reste, comme on fait au siège des banques.

Onze heures. Le bordel n'est pas ouvert, il est trop tôt, à la clientèle féminine. Je rote le ketchup des frites empestant la chimie pure.

Je descends je suis dans la cuisine j'ouvre la porte fenêtre elle donne sur la moche cour. Je fais chauffer de l'eau pour un café. Ma bouche a *toujours* envie de liquide. Ça s'appelle craving. Un truc du genre. Soif perpétuelle. La chance que j'ai.

Je porte un leggings sous un pull vieux rose enrobant le postérieur. Trop mangé. Mon téléphone n'affiche nul message. J'appelle Margaret.

Si je me sens seule, inutile, à plat ?

Ça ne vous arrive pas, à vous ?

- Fais-moi un topo,

je dis.

- Merci Margaret pour les frites.

- Heureusement tu es là, Margaret.

- Ils incinèrent Natacha quand ?

- Demain.

- Je viens avec toi, j'aime les enterrements.

- Dans la salle de bain le rideau est décroché. Celui de la fenêtre, pas de la baignoire. Faut s'en occuper.

- Déjà fait.

- Ce soir on mange quoi ?

- Ne soit pas riche, Glanor.

- Je voudrais.

- Comme tout le monde. Surtout les pauvres.

Dans la cuisine du bordel il y a un truc que j'aime je ne sais définir. Le fantôme de Carl ?

- Si t'es au hangar, Glanor, tire-toi.

- Je suis au bordel, j'attends Jean, après j'appelle Lloyd.

- Vois René. Appelle-le.

- Pas envie.

- René est un de tes amis. Trois mois que tu ne l'as pas vu.

- Quand j'aurai écrit.

- Quoi ?

- Un roman.

- Va à Kalon, avec Pil. Les écrivains sont là. Prends-toi un coach.

- Avec quel argent ?

- Pil a du fric.

- Faux.

- Ô que si.

- Il m'en a réclamé.

- Il sait que tu n'en as pas, Glanor.

Jean se tient devant moi, sac de papier sous le bras.

- Fais-moi un topo, Margaret. Les militaires de PAX aux manettes de Blaka.

Margaret raccroche. Je me sens chiffonnée. Fut un temps où j'étais bien tendue.

Lisse comme le turgescent bambou.

Jean referme la porte donnant sur la cour. Dommage, un parfum de légume vert pénétrait la cuisine blanche. Jean va au frigo, y place le contenu du sac de papier.

Bruit d'une porte de frigo que l'on ferme. Je souris dans le but d'être regardée. Jean face à l'évier fait couler l'eau. Je rempoche le sourire.

- Vous avez fait quoi, du commandeur ?

je dis à Jean. Sa main me prend le poignet, qu'elle étrangle. La main de Jean est violente. Dans ses yeux est folle la rage d'être cantonnée à l'espace d'un globe oculaire. Chut, fait Jean, d'un doigt posé sur ses lèvres. Il me lâche, recule d'un pas comme un danseur de tango, se passe la main dans les cheveux.

- La boutique, il dit, n'ouvre qu'à seize heure. Avant cela, vous n'êtes pas

tenue d'y être.

Je barricade un rot, il voulait sortir.

– Venez, il dit et ouvre la porte. Sortons.

Jean désigne, d'un regard vers le haut, un drone dix centimètres de diamètre. Partout dans PAX leur présence fut votée en tant que veilleurs. Pas *surveilleurs*, hein.

Mon téléphone je l'ai en main, je le tends vers le drone, presse un onglet de l'écran, Pil l'a installé. Ce truc désamorce, dit mon fils, l'épieur de son, pendant vingt-cinq secondes c'est fiable.

– Parlez,

je dis.

– Le commandeur, il dit, n'était pas n'importe qui.

– Vous êtes calme.

– Le pantalon vous va bien.

– Legging.

– Le commandeur était en faveur d'une autonomie des régions, rapport à la langue.

Nous sommes sur la rue, que personne n'emprunte. Il fait brouillard. Un sale.

– Il n'y a pas, dit Jean, quelque chose qui vous ferait plaisir ?

Je réactive l'onglet de mon écran, levant haut le téléphone. Jean m'a fait mal au poignet. Douleur acide. C'est de la sorte que la ressent mon corps.

– Parce que, dit Jean, vous n'avez pas l'air heureux.

– Je perds ma meilleure amie. Ça fait vide.

– On vous a trouvée, hier, dans un hangar.

– Natacha m'avait dit que le lieu était rénové.

– Il y a dix ans, le cash circulait encore, les artistes ont manifestés contre le monopole de l'argent numérisé. Le hangar ne leur fut pas cédé.

– Je suis une femme chanceuse.

– Foutez-le camp.

– Les flics, ils reviendront ?

– Dans une heure, grosse artillerie. Vous n'avez pas vu les camionnettes ?

– Si.

– Les flics ne vous ont pas empêché de rentrer.

– J'imagine, je dis, que le bâtiment est passé au peigne fin.

Je réactive l'onglet. Le drone s'éloigne.

– Il s'éloigne, dit Jean, pour mieux capter.

– Alors parlez.

Jean enfonce les mains dans les poches, avant ce n'était pas le cas.

– Votre tristesse, elle vient d'où Glanor ?

Glanor sait que rien d'autre ne sera dit.

Ni Margaret ni Jean ni personne ne dira.

50.

Elle est au volant de sa voiture. Glanor voudrait, oui, être à Kalon. Y rencontrer des gens qui reconnaissent, en elle, quelqu'un *à part*. Elle baisse la vitre. Allume une clope. Laisser entrer en soi le réel.

Cesser de mettre en avant la folie.

Glanor est déréglée. Comme son siècle. Le vingt-et-un.

Sortir du miroitement. Ne pas regarder vers soi. Fumer. Bouffer. Écouter de la musique.

Une camionnette la dépasse, ralentit, Glanor voit le rouge des feux, arrête son véhicule.

Le flic d'hier sort, côté passager. Tête ronde, nez retroussé. Glanor par la fenêtre secoue la cendre. Le type pose la main sur le toit de la voiture. Il a la gueule des gens par l'alcool abîmés.

– Suivez le combi,
il dit.

Glanor tire sur sa clope. Elle jette un œil dans le rétroviseur central. Rien n'accule sa voiture. Elle perdure l'acte de regarder dans le rétroviseur. Se trouve belle. Pas les miroirs, Glanor. Pas vers toi. Cesse avec le confinement. Fais un pas dehors.

Oui mais, le monde est méchant.

En toi c'est pareil. La méchanceté du monde, elle entre par les pores, laisse-la avec ta conscience. Sors au grand air. Le vent n'est pas méchant.

Le flic prend place aux côtés de Glanor. Le combi devant eux démarre, le type dit Allons-y.

- Faire quoi ?
- Déposition.
- Quand le commandeur s'est fait tuer je n'étais pas présente.
- Vous ne serez pas inquiétée.
- A cause de Lloyd, que vous connaissez ?
- Tout le monde connaît Lloyd.

Le type baisse totalement sa vitre, étend l'avant-bras sur l'arrête.

- Qui, elle dit, sont les gens du hangar ?

La camionnette devant elle tourne à droite. Elle actionne le clignoteur.

- Allez tout droit.

Deux drones les suivent. De son côté à elle.

- Nous allons en ville,
dit le flic.

- Je n'ai pas le pass.
- Conduisez.

Le brouillard se lève. Le ciel par-dessus est d'un gris qui n'a jamais été lavé.

Le flic, il s'appelle Georg cela revient à Glanor. Les immeubles des temps anciens se dressent de part et d'autre de l'automobile. Des barrières s'ouvrent. Blanches. Non pas rouges *et* blanches. Ce qui ne changeait pas, on le maquilla. Les gens pourraient se dire qu'ils vivaient dans un autre monde. Ils y aspiraient, non ? Moins de travail. Moins d'anxiété. Cool. Moins d'argent à dépenser, aussi. C'était le problème.

Cantonnés chez eux. Drogues médicamenteuses, mondes numérisés.

PAX réclamait la patience. C'était ça, ou dégager. Les uns étaient virés par la force. D'autres allaient chercher ailleurs la vraie vie.

Les plus rétifs restaient à Blaka. Pourquoi ? La santé, pardi. Hors de PAX, la santé coûtait un pont. Remarque, les gens exilés volontairement faisaient gaffe. Aux côtés des autochtones, bénéficiaient de médecines d'un autre temps.

Georg ordonne, d'un geste explicite, que Glanor parque la voiture. Un drapeau de

PAX, grand comme un terrain de basket, flotte d'un étage très haut. Noir, avec trois cents étoiles dorées formant un X.

X comme inconnu, Papaï a pour coutume de ricaner.

51.

Avant, le désespoir ne me faisait pas peur. Je me disais Ça passera. Je prenais un livre. Je laisser s'écouler, inutile, le temps. Le soir, je permettais à Dionysos de me sauter. Je cessais de penser. Je n'étais plus qu'une somme, corps et esprit, de sensations molles que tourmentait, dans le meilleur des cas, une pimpante ivresse. D'autres autour de moi, j'étais jeune alors, forgeaient leur destin. Moi, je tombais amoureuse. Sans répit j'avais une destination pour le cœur. Fantasmer était ébriété.

Mes ivresses entre elles s'entendaient à merveille.

J'en voulais à Papaï de n'être *que* Papaï. De ne point partager, avec moi, l'ambition d'élever nos enfants. Papaï se foutait bien de les *former*. De les foutre dans une forme, à ce qu'il disait. D'après lui nos gosses poussaient c'était le principal. Tôt ou tard ils flaireraient le vent de leur propre liberté plus aisément que s'ils avaient ingurgité celle des parents, étrangère à leur corps.

Une liberté qui n'est pas la tienne pèse une tonne.

J'en voulais à Papaï de paraître chiche à mes yeux. Pas à hauteur. Bon, il ne baisait pas.

En règle générale, baiser me fatigue. Ce que j'aime, c'est la violence de l'intime. Une violence chaude de la terre en ses profonds.

Aujourd'hui, le temps qui, naguère, était mon allié à me laisser intacte se retourne contre moi, miroir en main.

Écarter la main au miroir.

Pour disparaître, Chronos a besoin qu'on lui sourie. Il n'existe qu'en raison de nos besoins. En vue de nous rassurer. Si vous lui donnez congé, il préfère. Il affectionne de vivre sans horloge. Il aime les gens qui, pour toute vertu, ont le sourire du cœur.

Que Chronos me récompense, nom de dieu.

52.

Le temps se retourne contre nous quand nous ne sourions pas.

53.

Papaï n'est pas chiche. Non plus ridicule, qui vient de *ridere* en latin. Signifie, en une première acception, *plaisant*. La seconde acception est le bouffon. Qui exagère, à déclencher le rire. A détendre les muscles du Sérieux.

Nous prenons tout au sérieux. Surtout nos propres douleurs.

Les grecs de l'antiquité appelle l'état où la douleur ne ramène pas sa gueule *ataraxie*.

Emmanuel Peillet, pataphysicien, écrit qu'Épicure, pour lequel l'ataraxie est la condition du bonheur, « a saisi qu'au centre de toute pensée comme de toute réalité, il y a une aberrance infinitésimale » : le clinamen. En latin signifie

inclinaison.

D'après Lucrèce il arriverait, on ne saurait dire où ni quand, aux atomes de s'écarter de la verticale, si peu qu'à peine on puisse parler d'inclinaison. Sans cet écart, les atomes cesseraient de tomber dans le vide comme des gouttes de pluie. Il n'y aurait alors pas lieu à chocs. A rencontres. La nature ne pourrait créer.

Le sérieux déteste l'inclinaison. La pente obligatoire.

Le sérieux adore l'ordre que lui concède le temps mécanique des âmes peureuses.

Papaï a la disposition au clinamen, lui.

54.

Je crois que, moi aussi.

55.

Je roule, je fume, j'écoute un feat de La Smala & Scred Connexion. A fond. Je mords ma lèvre inférieure inondée de larmes je ne sais d'où elles arrivent les putes, Jette pas la pierre, chacun à sa façon d'assumer l'injustice.

Georg et sbires me menacent, ma famille et moi. Je suis forcée de travailler les deux mois à venir, comme Lloyd l'a voulu.

Mes empreintes sont partout dans la chambre. Répertoriées dans le système.

Le commandeur a été incinéré. Pas chez Papaï, non. Il y a un écart entre ce qu'on laisse voir et ce qu'on cache.

Le bureau était dans les tons noirs, où m'emmenait Georg. Il y avait des plantes vertes, une fenêtre étincelante de propreté, une moquette grise aux motifs blancs.

Georg se tenait aux côté d'une femme que, d'un air obséquieux, il appelait Chef.

Ça sentait le vide. Un atome longea la trajectoire. Alors on aurait ri, comme dans un bar le soir avant de passer à table, ri d'être ensemble.

PAX reprend les rênes ça veut dire que les chars sont déployés. Il y a des commandos de hackers bien visibles, ils s'installent sous des tentes couleur sable en bord d'axes fréquentés. Les DUX comme on les appelle, big boss de la firme PAX, se passeraient volontiers des commandeurs, en ce qu'ils dirigent l'entreprise liée à une corporation *et* en chapeautent la gestion territoriale. Des mini présidents aux desquelles il y a trop de pouvoir. La mort des commandeurs permet à PAX de centraliser davantage. Lâchons le mot, on soviétise.

Lloyd a de la chance il a des clientes loyales, une en particulier. Georg le flic a clôturé par *Sacré Carl* et la cheffe a sourit. Un vrai sourire d'humaine, qui sent la fraîche rosée. Au bordel hier, Georg prétendait que Carl m'avait dans la peau. *Sacré Carl* me fait mal. Il fait référence à quoi, crénom ?

Les mots ont des épines.

Heureusement il y a le rap du début des années 20, que la baby-sitter de mes enfants écoutait et moi aussi dans ma voiture le plus souvent. Fort. J'étais une jeune maman de quarante ans, alors. Mon regard avait la sève des automnes radieux.

C'est fini, a dit Georg.

Je m'attendais à ce qu'il s'adresse à moi vilaine fille à traîner dans les hangars. Rien.

Chuintement de la gomme sur le papier, que la cheffe tenait avec force.

Gommée.

Sur mon téléphone pas un mot de Papaï. Pas un mot de personne.

J'appelle René.

René est l'homme le plus sexy qui soit. Visage, corps, voix. Ironie, chaleur. Regard à se foutre le doigt au con. Écrivain typographe, guitariste chanteur, polyglotte.

Philosophe. Fragile. Très.

La pitié m'encombre, aussi me dispensé-je de le voir souvent.

56.

La chair de René, je la placerais volontiers in utero. Il y recevrait la vie qui manque. Mais non. La poche en moi à faire des gosses ne devrait pas y être. L'instinct de mère m'éreinte. Je postule pour une humanité masculine, qui permette la distanciation analytique avant que d'être tendre. Les filles avec leurs mains leurs yeux leur cœur veulent foutre ceux qu'elles aiment dans leur dedans pourvoyeur de vie. Merde alors.

- Allô ?

57.

Je préfère fréquenter René au téléphone.

58.

- J'ai besoin d'un topo,
je dis.

- Bonjour, ma ronce.

René me nomme ainsi. Sa ronce. Dont il n'approche pas.

- Mon amie Natacha est morte.

- Il s'est passé quoi ?

- Blagrance.

- Tu ne devrais pas parler de ça.

- Je te dérange ?

- J'ai les pieds dans une bassine.

- Il se passe quoi, avec PAX ?

- Ne m'en veux pas, pour la bassine.

- J'ai garé ma bagnole sur le côté de la route face à un bois. Un banc n'est pas en état de recueillir mon cul, les bancs de Blaka sont pourris, je suis révoltée je ne t'en veux pas. Tu ne prends pas de mes nouvelles je ne t'en veux pas, René.

J'entends le clapotis de l'eau opéré par les pieds. Un autre son lié à du liquide. Whisky ?

- Topo de quoi, ma ronce ?

- De ce qu'il se passe un peu partout dans PAX il semblerait. Une sorte de résistance ?

- Désolée pour Natacha. Belle à bander. Plus vraiment ton amie, si ?

- On se voyait.

- PAX ressert les rênes. Le commandeur serait mort pas loin de chez toi. Natacha était camée, elle perdait la tête, elle faisait quand même bander.

- Le commandeur fréquentait l'église de Molok ?
- Cette après-midi-là accompagnait sa femme au baptême d'un petit-fils.
- Tout le monde est croyant même toi.
- On ne peut vivre arraché au spirituel.
- Va te faire foutre.
- Il n'y a plus à Blaka que deux cents mille citoyens.
- Consortium privé.
- Les deux Amériques sont colonisées par les blancs. Il n'y aura ni apaches ni guaranis à faire barrage aux nouveaux arrivants.
- Consortium fonctionnant en entreprise robotisée.
- C'est le cas.
- Pourquoi tu restes à Blaka ?
- J'attends qu'on m'offre le billet pour Kalon, j'ai pas un rond de côté.

Un rouge-gorge se fiche de ma présence se tient sur la partie jadis assise du banc. Je lève la main. L'oiseau ne me regarde pas il s'envole. Quand t'es puissant tu fais peur. L'idée, c'est être léger. Foutre le camp rapidos. Monter, où l'autre ne peut te suivre.

Un rayon de soleil troue le brouillard sale. Quel jour sommes-nous. J'aime le vertige de l'ignorance. Hier dans un grenier, me suis fait braquée par un môme de dix-sept ans. Ce matin dans ma cuisine il mangeait des frites. Sa présence disait Ta Louise, vois, elle est une femme.

Hier je perdais Natacha.

Hier je croisais l'homme m'ayant le mieux baisée depuis. Longtemps.

Le rouge-gorge sur le banc est de retour. Ce qui, dans mon adolescence, chagrinait le plus ma mère, c'est que l'État abandonnait l'entretien des forêts pour la plupart vendues à des sociétés privées. On ne pouvait s'y promener sans franchir illégalement des barrières mettant en garde de traverser.

En Belgique dont nous étions citoyennes, la grande braderie avait débuté dans les années 2000. Il y a avait les wallons d'un côté, les flamands de l'autre. Les couards wallons s'accrochaient aux courageux flamands. Les flamands, ça leur permettait de prendre en Wallonie le pognon qu'ils pouvaient, dans la poche des consommateurs.

La vente des forêts révoltait ma mère. Les gens s'en foutaient. A l'époque on prenait l'avion tu comprends. Le bonheur était dans le voyage, le fantasme du voyage, le culte du voyage. Te permettait de tenir le coup. On faisait plaisir aux enfants. Avec eux on profitait. C'était consolant, bouffer une pizza à Bologne, louer une maison dans la baie de Cadix, s'offrir un trek au Kirghizistan. Pognon, pognon, pognon. Cuba, Bangkok, plages.

Les autres, ils se sentaient exclus de ce bonheur-là. Les gens comme ma mère et moi.

Le rouge-gorge cesse de gesticuler. Je ne bouge pas. René parle de son dernier prix littéraire. Il raille la société des Lettres, les mains baladeuses, les fausses fêtes arrosée de Krug. J'imagine, là, maintenant, pantalon retroussé, verre en main, vide, tâchant d'oublier que, s'il veut recharger l'ivresse, il doit sortir les pieds de la bassine.

Ma mère était sereine. Elle avait son jardin. A propos duquel elle disait qu'il était trop grand pour nous. Un tout petit royaume tu parles. Moi j'avais en tête le récit de destins. Aventuriers, artistes, diplomates. Brillaient au sommet de leur art.

Carbureraient à l'adrénaline, aux honneurs, au luxe.

A Kalon, René était bien reçu. Il avait un talent fou. Il concevait la maquette de ses livres. Défendait sa prose au cours de voyages dans PAX. J'étais jalouse. Peut-être à cause de lui, je me mis à écrire. Que dis-tu, Glanor.

Il n'y a que l'ivresse qui te tienne en vie. Écrire est pour toi une ivresse.

Je n'ai ni la sophistication de la langue, ni la poésie classieuse, ni une dramaturgie arithmétique ça non. J'ai la fougue, la révolte, la fantaisie. J'écris comme je vis. La vie échappe aux plans, non ?

– Toi ma ronce, ça ne t'aurait pas plu.

– Quoi ?

– La soirée dont je suis en train de te parler.

L'oiseau s'envole du banc. Le brouillard couvre le soleil. Mes doigts sont froids. Je suis attendue au hangar.

Quelque chose ici me retient.

Ils camoufleront l'assassinat du commandeur. Dans les milieux idoines, à l'heure qu'il est, tout le monde est au courant. La force de PAX est de ne pas s'encombrer de compassion. Il faut réagir. Il faut jouer. Oser est maître-mot. Pas pleurnicher.

Il y a près de quatre décennies, peu avant la mort de ma mère, on commençait à parler du poison diffusées par les médias. Au Soudan les gens crevaient bien bien que nos porcs. Ils n'étaient pas endormis avant. Trois ados, invoquant une énième guerre hors de PAX, s'étaient suicidés ensemble. On avait collé un psychiatre aux parents.

Peu à peu nous perdions le réflexe de chercher à savoir ce qu'il se passait en dehors des maisons. Même ma mère s'était sentie soulagée. Elle disait Glanor l'injustice commise par l'humain nous interdit le bonheur c'est pas bon, ça. Elle disait, ma mère, Il y a des gens poreux, des gens fragiles, qui vont mal à cause de trop de frères humains piétinés par le profit. Je l'interrogeais, ma mère, encore. Elle avait prononcé son quota de mots. Se taisait, donc.

Elle parlait davantage à son carnet qu'à moi.

J'avais l'âme crevée comme un pneu. A cause d'un trou, que je ne savais reboucher. Je crois que ma mère n'en prenait pas la mesure. J'étais faite pour la douce folie. Ça lui foutait la trouille, comme à n'importe quelle mère, la folie. A cause des excès, tu comprends. A cause de Tu seras pas capable de retrouver le chemin.

Je ne l'avais jamais perdu, mon chemin.

J'aurais préféré un autre chemin que le mien. Où le rire allié à la raison m'aurait prise pour amie. Alors je n'aurais pas été seule, mais en bande.

– Je passerais, je dis à René, te voir cette semaine ?

– Pas possible, ma ronce.

Nulle proposition pour la semaine d'après.

Laquer mes ongles d'un rouge vif. Marre du vermeil.

– Mardi prochain, dit René, je suis en Afrique du Sud. Je réfléchis à la possibilité d'y résider. Les noirs tombent comme des mouches. On les prive du droit de se nourrir. Ça me dégoûte un peu.

Dans l'épaisseur de ma peau se propage un effroi. *Un peu.*

– Je me sens, poursuit René, condamné à Blaka que je n'aime pas. Il me faut les îles. Les Philippines sont nettoyées par les chinois. Mais, apprendre le chinois ? Ah et je ne serai pas à ton anniversaire, Glanor. Kalon me fait l'honneur d'une

résidence.

Le brouillard avance on dirait une fumée de scène pour chanteur. Je mets fin à la communication. René croira que je suis vexée, pour mon anniversaire. Quand René participe à mes fêtes, elles s'en trouvent augmentées.

René est d'un charme spectaculaire.

Je monte dans ma voiture. J'ai un truc aux tripes. La peur de perdre Papaï je ne sais pourquoi. Le perdre tandis que je ne suis bonne à rien si ce n'est à chanter moyennement, à concevoir des robes moyennement, à décorer moyennement ma maison, mes corps et âme.

Ils ne me foutront pas à la porte de Blaka. A cause du funérarium dirigé par mon mari.

Peut-être la vraie vie est-elle ailleurs.

Tu pourrais te séparer de Papaï.

Glanor n'a pas d'argent. Glanor n'a pas d'envies. Glanor introduit la clé dans le contact, la voiture se meut. Voir Rose, avec elle prendre un café, revenir à la maison, boire, manger, enlacer le corps de Papaï, son sexe.

Papaï lui prendra la main. Glanor continuera à vivre absurdement c'est à dire en quête du bonheur. Elle sait que le bonheur n'est grand ni petit c'est du bonheur point.

Le bonheur est *déjà* dans la vie de Glanor. Ce n'est pas ça.

Elle voyait sa mère plonger les mains dans le terreau, s'essuyer le front du revers de la main, replonger les mains,

soulever, biner, équarrir, se lever, bêcher, planter, recouvrir, caresser, chanter, flairer un parfum.

Glanor n'est pas capable de ce bonheur-là. Elle veut qu'on l'aime. Le pneu est crevé. Il s'est passé quoi dans son enfance bon dieu elle a cessé de questionner. Elle veut la même vie que René. Elle veut oublier elle veut rire elle veut raisonner.

Elle veut la jouissance de la vie parmi les humains.

Papaï, à cause de ses morts, veut la simplicité.

Ce qu'elle veut, Glanor, c'est du bordel.

Le bordel qu'est la vie qui saute et court et rit comme une petite fille.

59.

Elle roule avec phronèsis, prudence. Détecter le risque. La route descend. Alignement de maisons fantômes. Personne dehors. Dedans, impossible à dire. Beaucoup de gens sont partis. L'industrie des services, robotisée, met des centaines de personnes au pilori. Les gens n'étant plus utiles, sont contraints de se rendre hors de PAX, pour non seulement pour le luxe du numérique et corollaires, mais aussi pour *la sensation* de la rentrée d'argent. Du cordon ombilical. Du flux.

Ils ont besoin de revenus, disait ma mère, sans quoi ils se sentent nus.

Ralentis, Glanor. Le brouillard se lève. Le quartier de Rose, quinze kilomètres max. Amarre le regard aux volutes de ta clope. Lâche ta mère. Rend grâce pour ce que tu reçois. Blaka est la terre où tu vus le jour. Petite fille tu entendis parler wallon. Tu aimais. Le wallon est un gars de belle humeur s'activant au dessus d'une friture au saindoux. Toi tu vis encotonnée autour de ta taille fine, de tes gamins, la queue de Papaï dans ta main, Dionysos, l'écriture, tes rêves sauvages

d'aura, tes fantômes d'évasion.

Un homme vient de se faire assassiner.

Mon amie est morte.

J'ai été braquée par un flingue. Pas littéraire, comme phrase. Ralentis.

Je ne suis pas littéraire. Mon ventre respire à peine dans une jupe tube, le mal de vivre grésille en moi tourne-disque high tech en manque de diam,

je suis une machine à vivre parfaite comme les autres machines à vivre,

manque l'étincelle,

va te faire foutre avec tes phrases *littéraires*, l'art c'est pas ça, l'art ce sont mes mains crispées sur le volant d'un ridicule engin électrique, mes mains qui devraient écrire, expurger les démons. La machinerie de rêve qu'est l'humain pourquoi fut-elle créée avec réservoir pour démons, ah ! bec cloué malgré ta liberté, malgré ton expérience auto-consolatrice, ralentis. Respire.

Quelqu'un t'attend.

60.

Dans le roman qu'elle écrit elle passe du *je* au *elle*, aller, retour, aller, retour. L'histoire d'une femme jeune dévalisant une maison isolée ultra cossue, devant laquelle elle a crevé un pneu. Elle fait des allées et retours entre la maison et le coffre de la voiture, entre les bras un tas d'objets volés, bourre le coffre du ridicule engin électrique, tombe sur une pièce à l'écart où devant un feu une très vieille dame écoute You'd be so nice to come home to, Nina Simone.

Aucun éditeur de Kalon voudra de l'histoire qui, jusqu'à présent, fait trois cents vingt-huit pages. Qui voudrait d'un dégueulis de démons, d'un clinamen réfractaire aux lois stylistiques tellement léchées qu'elles en deviennent dures comme des bites non généreuses. Qui en voudrait ?

Personne. Pourtant j'écris. L'écriture est la surface de l'eau rien de plus. Elle n'est ni l'étoile du matin, ni le cristal de glace, ni le dauphin. Elle n'est pas parfaite comme la vie.

Surface de l'eau qui, une fois atteinte, te permet de reprendre souffle. L'oxygène booste l'activité neuronale. Tranquille, roule. Bois. Étreins. Ris oh n'oublie pas de rire. Écris. Tu ne seras pas inutile à toi-même. Tant de gens sont morts à l'ombre des murs mutiques. Écris. Roule. Tu es arrivée. Ralentis. Parque-toi nom de dieu Glanor, il se passe quelque chose tu ne vois pas ?

61.

Sur la rue perpendiculaire à celle de Rose, des cars sont alignés. La quadrature des lieux est troublée par un écran de brouillard. Je descends de ma voiture parkée en amont. A force de, le nez sur le guidon, scruter l'horizon, tendue comme la corde d'un arc, j'eus le réflexe de ralentir, tourner le volant, éteindre le contact. Ça y est. Je referme la portière d'un geste souple. Je baisse la jupe tube. Je marche comme si, à une copine, j'allais rendre visite.

Une copine qui m'a fait rencontrer un sioux lequel voulut me parler. Après, plus.

Peut-être ne devais-je pas être mise au courant de.

Anna pelait des pommes de terre.

62.

Un militaire fait face. La carlingue du car que je longe l'avait oblitéré.

– On ne passe pas,
il dit.

– Bonjour,
je dis, chaleureuse.

– Vos papiers.
Je tends mon téléphone.

– Votre puce.

L'homme tend vers mon cou un appareil mince comme une pièce de monnaie. Dans ma cuisine jaune citron, en contrebas à gauche de la cuisinière, il me reste le vestige d'une pièce de deux euros, placée dans une boîte d'allumettes à côté de la bouteille d'huile d'olive, pas l'extra bonne que je planque aux yeux de Margaret. Le dos de la boîte d'allumettes est gras. Je ne me résous pas à la changer de place. Le type rabat l'appareil vers mon téléphone mais non, il ne tire pas la gueule, il n'est pas maussade. Cyborg? J'avance le visage. Une veine sur la gorge palpite.

– La rue est bloquée,
il dit.

– Je rends visite à une amie.
– Vous ne pouvez pas rester.
– Il se passe quoi ?

Le trentenaire me tourne le dos, je m'esquive longeant le car devant moi puis un second. Trois militaires jaillissent sur ma droite.

– Accompagnez-nous.
– Je suis Glanor.
– On sait.
– Dois-je appeler un avocat ?

Ils ricanent. Je les suis. J'ai la poésie en moi, bande de cons.

Nous tournons à droite vers la rue anciennement coron. Ça sent la soupe. Un truc doux. Potimarron ? Tout pousse tout le temps, sous les serres de Blaka. Terres divines, eau à profusion, énergie hydraulique Papaï déteste, ça amoche ses poissons.

Groupe de femmes et d'enfants, ils sortent des maisons. Les mères tiennent des mains. Les ados, sac à l'épaule, ont l'œil vague de ceux que la situation contrarie. Deux filles se parlent à mi-mots, elles sont jolies. Comme moi à quatorze ans. Comme nous toutes, alors. Belles d'aimer les promesses que tiendra la vie.

Mes pas lâchent du lest. Une vieille sur le perron regardent les deux-par-deux, œil plissé. Elle a les mains dans un tablier de nylon bleu à fleurs jaunes. Ravissant. Je le lui dis. J'aime bien votre tablier. Elle me ferme la porte au nez. Les trois soldats, sur moi, ne se retournent pas. Je rase les façades. Ma mémoire se dérobe comme on dit dans les bons romans ceux faciles à lire. Ta gueule, Glanor.

Ma mémoire enfouit sa face dans les coudes, je la tire par les cheveux. Salope, je dis à la mémoire. Je lui crache au visage. Les yeux de ma mémoire sont blancs. Où, merde, où se trouve la maison de Rose ? Les façades se ressemblent sauf les rideaux tous moches. Observer les rideaux.

Pourquoi, dites, l'Occident n'aime-t-il pas le corps ?

Je presse la clinche, le couloir de lattis est familier, je tends l'oreille. Dans la

cuisine de Rose, déserte, je traque les son. J'ai foncé tête baissée, sans refermer la porte. Monter au grenier. Se planquer.

– Glanor, tu ne devrais pas être ici.
Devant moi se tient Maurice.

63.

Ils me poussent non sans diligence dans une voiture ultra luxe. Le cuir crème des sièges pue le neuf. A l'avant, Maurice, dont la poing agrippe une poignée, discute avec le chauffeur dans une langue que je ne reconnais pas. Parfois il case des mots d'anglais. Il parle de moi.

Je regarde par la vitre. Mon cou fait mal. Nerf vagal.

Lloyd abandonnera le projet de me laisser diriger le bordel.

– Couvre-feu, dit Maurice. L'information se trouve dans ta puce,
Il se tourne sur moi, main accrochée à la poignée du haut.

– Natacha, je dis, était pucée. Pas moi.

– Sur les téléphones l'application est obligatoire.

– Le mien est un ancêtre.

– C'est illégal.

– Dépose-moi au funérarium, on passe devant.

– Ton mari est arrêté.

Perdre Papaï.

– Fais-moi un topo,

je dis.

– Des rigolos se mettent en tête de déstabiliser PAX. Egalité-liberté-fraternité coule dans leurs veines, ils disent. On leur offre des plate-formes où visionner de la fiction trois ans d'affilée, de la bouffe thaï, des robots bien intentionnés, nom de dieu il prétendent être un peuple *pas des clients*.

– Mon mari n'a rien à voir avec la résistance.

– Tu vois.

– Quoi ?

je dis, me penchant sur Maurice. Ses poils vibrent. Sur les jambes, entre les couilles, partout. Je me penche davantage.

– Park the car,

il dit au chauffeur.

Vers le dossier je rejette le dos.

– Get out,

il ajoute en direction du chauffeur.

– On a des emmerdes, dit Maurice. Ça concerne aussi ton couple.

Le père de Natacha sort de l'habitacle, tape par deux fois le toit de la voiture. Échanges avec le chauffeur qui est sorti. Dont je vois le ventre. Et puis Maurice est à mes côtés. Le cuir crème sous son cul n'émet pas un bruit. Maurice pèse dans les cent kilos alors, j'aurais cru.

– Tu as vieilli, non ?

il dit. Son haleine pue le rance.

– Pourquoi les militaires ?

je dis.

Maurice, adossé, écarte les jambes, pose à plat la main à deux doigts de la mienne.

Nos ongles se touchent. Envie de vomir. Je n'ôte pas la main.

- Le commandeur, dit Maurice, était de trop faut croire.
- Il réclamait quoi, le commandeur ?
- Tu ne te connectes pas avec les ambitions de ta propre corporation, Glanor ?

Derrière la vitre le ciel est gris. Comme d'habitude. Sur le gris tu peux pas accrocher le regard. Il glisse.

- Donc, je dis, seraient exécutés un à un les numéro 1 des corporations. Il s'agirait pour la résistance de signifier, à ceux des commandeurs qui seraient tentés de pérenniser le système, que ce n'est pas une bonne idée.

- Natacha, dit Maurice, se foutait de la marche du monde.
- Lloyd est de mèche, pour le meurtre du commandeur ?
- Qu'est-ce qui te chiffonne ?
- Laissez tranquille mon mari.
- Au nom de quoi ?
- De Natacha ?

Maurice sourit. Il fixe ma bouche. Nom de merde. L'instant d'après il ouvre la portière, jette le pied au sol.

- On raconte, il dit, un tas de choses sur la blagance. Mieux vaut se taire. C'est ce que tu diras à ton mari.

- Où sont emmenés les gens que vous mettez dans les cars ?
- Camps de travail. Leurs enfants ne manqueront de rien.

Maurice prend son élan. Par la manche je le retiens.

- Si ta jupe ne monte pas trop haut ? Si, Glanor. Tu m'excites.

Les deux hommes, chauffeur et ministre, intègrent l'habitacle avant. La masse sur pneus se meut. Me laissant aux papilles une aigreur.

Si on met en esclavage des humains, c'est qu'il coûte cher de fabriquer *et* d'entretenir les robots.

Je suis déposée devant chez moi. Montant à l'étage, je dois m'appuyer au mur. Dans mon corps l'air n'entre pas. Je m'assieds sur une marche, j'ouvre grand la bouche, je veux crier. La mort m'enfoncé son poing dans la gueule.

64.

Sensation de briques jetées sur l'arrière de ma tête. Je suis allongée, yeux clos. Je ne désire pas entendre la voix de Lloyd. Une main de femme adoucit la mienne. Mes épaules sont hérissées de barbelés. Mes muscles s'y frottent. Des larmes coulent sur ma bouche. Je me roule sur le côté, broyant la main de Margaret. Elle retire les pieds à temps je vomis.

Vomir est une activité que redoute le corps. Allez, mon corps.

Il faut du courage à l'humain, pour vivre. Quand t'as pas l'énergie du courage, t'es malheureux. T'es un courageux malheureux.

Natacha, dans la bouche de mon frère. Je me tourne dans l'autre sens, nez contre le mur tendu de Jouy. Ça cogne, dans ma boîte crânienne.

Défonce, boxeur. Lasse-toi. Frappe. Épuise-toi. Tu mérites de me détruire. Je veux ça. Changer. Être pas la même. Depuis cinquante-huit ans je dors. Je lutte pour dormir éveillée. Frappe.

Une main, de femme, Margaret je suppose, me tient l'épaule. Elle débarbouille

mon visage.

– Tu as tâché le mur,
elle dit. Et repasse sur ma bouche un tissu sec. Le précédent était humide. Bien,
Margaret.

– Allonge-la sur le dos,
dit la voix le Lloyd.

– Glanor, tu peux ouvrir les yeux ?
dit Margaret.

Le boxeur dans ma tête s'essouffle. Il propose qu'on soit copains. Je dis oui.

– Ah tes yeux, enfin,
dit Margaret.

– Où est Papaï ?
je dis, dressée sur les coudes. Je m'affaisse l'instant d'après. Ma nuque est une
potence.

– Fais-moi un thé,
dit Lloyd à Margaret.

Mon frère est assis derrière moi je ne le vois pas enfin, un peu. Je distingue qu'il
est appuyé sur une canne.

Porte qui claque, escaliers grimpés quatre à quatre. Pil.

– Maman !

C'est Louise. Elle s'installe sur l'arrête du matelas elle va tomber.

– Qui t'a prévenue ?
je dis, la retenant par le poignet.

– Gingembre ? Earl grey ?
demande Margaret à Lloyd.

– Gingembre,
je dis.

– Thé vert,
dit Lloyd.

Louise se lève. Lloyd tape la canne au sol, deux fois. Comme Maurice le toit de la
bagnole.

Mon dos se dresse, ma tête tourne, tout doux dit le boxeur en moi. Quoi, je lui dis,
t'as pas déguerpi ? Je prenais une douche, il dit. Flattée d'être dotée de sanitaires,
je dis.

J'aborde, sur le bord du lit, une façon de m'asseoir.

Louise m'aide, et Margaret. Ensuite, Margaret poursuit le récurage du plancher.

– Je le ferai plus tard,
je dis.

– Papaï, dit Margaret, me paie pour prendre soin de toi.

– Moi aussi, je dis, je te paie.

– Pas autant que ton mari.

– J'ai une clientèle de vivants, moi. Il n'en reste pas beaucoup, à Blaka. Toi,
tu te planques chez nous. Tu n'es pas pucée. Tu ne prends pas de blagrance.

– Tais-toi,

dit Lloyd assis tapant la canne au sol. Je le contourne avec fragilité. Qu'est que j'ai
bouffé ?

J'ai la force d'écarter l'un de l'autre les battants de la fenêtre.

– Tu ne vas pas fumer,

dit Louise.

– Elle peut tout, elle paie,

dit Margaret.

– Tu fais du théâtre, là,

je dis. La roue du briquet frottant la pierre délecte mon ouïe.

– Maman, il s'est passé quoi ?

Louise est près de moi parée de couleurs, tiens elle porte mon collier de perles.

– Tu n'es pas au bahut ?

je dis.

– Pour quoi faire ?

dit ma fille. Elle me retire la cigarette, la porte à la bouche, aspire, rejette, me regarde. J'ose un sourire. Par la fenêtre Louise balance la clope.

– Ça pourrait, je dis, bouter le feu.

– Lloyd, dit Margaret, le thé, avec du sucre ?

Louise se tourne sur son oncle, dos à elle. Elle marche vers lui, qui est droit sur la chaise. Le boxeur en moi glisse dans mon oreille Fais gaffe à ce type. Le boxeur quitte les lieux, emportant mon mal de crâne.

J'allume une seconde cigarette, passe à proximité de ma fille qui a les mains posées sur l'épaule de l'oncle, traverse le salon bas de plafond, passe outre le flamand rose, les peintures, les fauteuils, ça manque de couleurs vives violet électrique fuchsia volontaire, je m'assieds à la fenêtre elle est ouverte.

Papaï reviendra.

65.

Message de Jean tandis que je chie mou. Je tire la chasse prenant soin de lever le cul. Que je repose. Je pète. Ça ne sent rien. Je m'essuie. Ça revient, mou. J'appelle Jean.

– Vous êtes au bordel ?

je dis.

Sphincter contracté.

– Où vous êtes ?

dit Jean.

Je contorsionne le buste, pose le téléphone sur le dos du réservoir, m'essuie, à trois reprises, me voici debout, je baisse la jupe tube, mon esprit tourniole. Je reprends le téléphone, je vais à la chambre partagée avec Papaï.

A l'intérieur, je m'adosse à la porte. Jean n'est plus au bout du fil. Je claque des dents. Sur le lit défait je jette le téléphone. Je me baisse sur un pull de grosse laine, ma jupe craque. Heureusement mes talons sont-ils à mes pieds je fais moins bibendum. Une fois le pull endossé je m'assieds sur le lit. Je récupère le téléphone.

– Ça a coupé,

je dis à Jean.

Je veux me lever. La ronce sur mes épaules est descendue aux pieds, mon visage grimace.

– Au bordel, dit Jean d'un ton sec, à seize heures nous vous attendions.

Mes doigts embobinent un fragment de drap.

– Les gars, il dit, turbinent.

– Jusqu'à quelle heure ?

- Vingt-trois.
 - Carl est là ?
- Je m'allonge sur le lit, escarpins aux pieds. Je tends une jambe à la perpendiculaire. Puis l'autre. Je suis en sécurité, ici. Le souvenir des gens, deux par deux dans la rue de Rose, s'invite. Je baisse la jambe. J'amène sur moi un pan de couette.
- Il faut, dit Jean, que vous ayez le courage de parler à votre frère.
 - Il est chez moi.
 - Devant vous ?
 - Je suis dans ma chambre.
 - Que vous dit-il ?
 - Pour le commandeur ? Rien.
 - Glanor, ils pourraient vous coller le meurtre.
 - Comment trancherais-je deux oreilles ?
 - Ne parlez pas de cela au téléphone.
 - Mon fils a placé dans mon appareil un anti-quelque chose. De toute façon le commandeur est mort au bordel, tout le monde le sait.
 - Le putain qui est mort, son nom est Nestor. Vous ambitionnez de prendre sa chambre. La version officielle, diffusée par Lloyd, est qu'il s'est pendu.
 - Au bordel ?
 - Il y a deux semaines.
 - Qui l'a tué ?
 - Moi.
 - Et vous dites ça au téléphone ?
 - J'ai sur mon appareil un anti-quelque chose.
- Mon corps a froid. Pas mon cerveau. Il est bouillant, mon cerveau.
- Vous êtes, je dis, du côté des gentils ou des méchants ?
- Je suis debout disant cela. La main sur la clinche. Déterminée, ouais, à dire à mon frangin qu'il aille se faire foutre.
- Il n'y a pas de gentils, Glanor.
 - Dois-je avoir peur de vous qui êtes méchant ?
 - Pourquoi Lloyd vous a-t-il mis sur le coup, réfléchissez.
 - Ça ne me sert à rien, de réfléchir.
- Fait glacial, dans cette chambre. Boire un vin chaud.
- Glanor ?
 - Vous n'avez rien à me dire, vous l'auriez déjà fait.
- Dans le vin, foutre cannelle, girofle, miel. Un chouia d'eau dans le poêlon. En attendant Papaï nous jouerons aux dames, Margaret et moi.
- Mes yeux cherchent le ciel. De l'autre côté de la chambre glaciale, le ciel est gris.
- Elle était belle la vie, je dis à Jean, quand dans la forêt de pins bleus je marchais avec ma mère. Pour le goûter, elle cuisinait des galettes avec les œufs de nos poules. Elle aimait rire, ma mère.
 - Lloyd n'est pas son fils, n'est-ce pas ?
 - Ils ne se voyaient pas. C'est comme ça. Les humains ne choisissent pas.
 - Réfléchissez.
 - PAX est composée de trois cents corporations, qu'on n'appelle pas des états.
 - Oui, Glanor.

– Il n'y a pas de politique propre à chacune mais des entreprises ramassées sous une unique coupole, celle de PAX. A chaque corporation, une activité industrielle. Blaka cultive des légumes à échelle industrielle. Il continue de pleuvoir, ce qui donne de la valeur à la corporation.

– Je vous raconterai un jour, pour Nestor.

– Les méchants sont cupides. A force de ténacité dans la cupidité, les cupides sont riches. Les méchants sont donc riches. Où sont les riches ? Derrière la coupole de PAX. Des gens que vous et moi ne verrons jamais.

Quelqu'un frappe à la porte de la chambre. J'ouvre et vois la bouche de Louise, rouge vif.

– Lloyd s'en va, elle dit. Il exige que tu descendes.

Elle me tourne le dos s'éloigne dans le couloir j'ai froid aux pieds.

– Ma mère et Lloyd, je dis à Jean, à l'époque ça a été un coup de foudre.

– Votre frère avait quel âge, quand votre mère est entrée dans sa vie ?

– Vingt ans.

– Parlez-lui.

– Vous connaissez une dénommée Rose ? Rose et Charles ?

– Le personnel ne veut pas de vous au bordel, Glanor.

– Vous le trouvez comment, mon frère ?

– Maintenant vous savez.

– Que vous êtes un méchant ?

La porte s'ouvre Lloyd pointe sa canne sur moi. Son visage gicle de haine.

– J'avais dit à ta mère, il dit, qu'elle faisait une erreur en restant avec lui.

– Comment est mort un de tes putains, Lloyd ?

Je n'ai pas éteint mon téléphone.

– Mon père était un imbécile, pas moi,

dit Lloyd je le vois de dos il sort de la chambre, grand, robuste, droit.

Je claque la porte, prête à en découdre. Contre qui, Glanor ?

66.

– J'aime mon oncle je te préviens,

dit Louise.

– Tu es livide,

me dit Margaret.

Un silence suit, qu'arbore un chant. Ça bruisse.

Toutes trois courbons le dos.

– Vous voulez manger quoi, ce soir ?

dit Margaret.

Un merle.

– Je peux pas sortir, fais chier,

dit Louise elle regarde par la fenêtre ouverte, je suis gelée.

– A cause du couvre-feu ?

dit Margaret. Elle se gratte le cuir chevelu elle fait ça quand ça ne va pas.

– État d'urgence, dit Louise. Ils activent les caméras pour vérifier que les mômes sont bien chez les parents.

– Demain, dit Margaret, funérailles de Natacha.

– On pourra pas y aller,
dit Louise elle pleure. Pas pour Natacha. Pour autre chose.

– Les caméras, je dis, Pil les a trafiquées.

– Pil. T'en as que pour lui,
dit Louise.

Ma main de mère aimante, que croyez-vous, alpague celle de mon enfant.
Vous croyez quoi, qu'il est facile de s'en passer, des gosses ? S'en passer bien obligés, ils vous tournent le dos, se foutent que vous guettiez de leurs nouvelles, saloperie de semence, continue de nous pousser au corps même quand les gosses en sont sortis. Ma main de racine empoigne le tendre feuillage qu'est ma fille, elle se jette sur mes genoux encercle de ses bras mon cou. Maman, Maman il se passe quoi ?

– Les résultats de ton foie, Glanor, ne sont pas extra,
dit Margaret.

– Pourquoi, me dit Louise son haleine affleure ma nuque, pourquoi tu n'es pas gentille avec Lloyd ?

– Je n'ai pas de souvenirs de notre père. Lui, oui.
Margaret me regarde. Louise est debout, elle ouvre le frigo.

– On mange quoi ce soir ?
dit ma fille sa voix est déchirée.

– Terrine de truite, dit Margaret, et hachis parmentier.

– Tu fais quoi pour ton foie ?
me dit Louise son nez coule.

– Comme d'hab, je dis. J'arrête de boire pendant trois jours.

– La terrine, dit Louise à Margaret, ce sera sans vin blanc.

– Où est ton père ?
je dis.

– C'est toi la mère nom de dieu.
Louise hurle mon cœur se fend, bûche que démembre la hache.

– Ne me parle pas comme ça,
je dis, voix de velours.

– Tu tiendras pas trois jours, dit Louise. Natacha était accroc à la blagrance, toi à l'alcool.

– Ne parle pas comme ça à ta mère,
dit Margaret.

Mes résultats sanguins sur le papier tombent dans sa main le long du corps.

– Ça fait des années, dit Louise, que tu n'arrêtes pas de boire.

– En effet, dit Margaret. Trois jours était une ironie.

– Elle fait, dit Louise, ce qu'elle veut de son corps.

– Même ça, je dis, j'y arrive pas.
J'ai la larme à l'œil. Glanor pleurnichant, ça arrive peu.

– Bon, dit Margaret, terrine, pas terrine ?

– Terrine, dit Louise. Maman sera obligée de boire le vin qu'il y a dedans.

– Tu as, me dit Margaret, des nouvelles de Papai ?

– Tu es saturée d'alcool, Maman, dit Louise. Tu devrais te faire aider. C'est pas normal, ton mal à l'âme. Personne n'a mal comme ça. C'est comme si. Comme si tu étais foutue.

Ma fille sanglote. Je redresse le dos, j'étais avachie.

- Papaï va bien, dit Louise. Il m'a appelée. Ils passent la soirée chez André.
- Tu aurais pu, dit Margaret, nous le dire.
- Lloyd est déçu de toi, Maman. Et avec Natacha, t'étais pas sympa. Ton mari tu ne cesses de lui reprocher des trucs, c'est jamais assez bien pour toi. Et à Margaret tu parles mal.
- Louise, ta mère me parle comme elle en a envie.
- Je la paie,
je dis.

- Heureusement, dit Louise. T'aurais zéro amie.

Deux secondes, un, deux, plus tard, Margaret se tient à deux doigts de moi, feuille de papier le long du corps.

Des clous dix centimètres me perforent l'intestin.

- Je mangerai le hachis demain, je dis. Je vais pioncer.
- Ça va, Glanor ?
dit Margaret.

J'ai envie de mourir.

- Les draps de Pil, je lui dis, n'oublie pas de les laver.
- Il est parti récupérer ta voiture.
- Avec les gens du hangar, il magouille si ça tombe.
- Glanor, tu devrais écrire un roman.

67.

Dans les moments de veille constellant ma nuit, traverse en zébrures une félicité. Chacune de mes pensées est, alors, bienveillante. Mon cœur est un chat caressé dont le corps manifeste la chance.

J'assiste à cela. Soumise. Incrédule. Reconnaissante.

68.

J'ouvre le rideau de la chambre. Ma voiture est là. Dans une poignée d'heures, funérailles de Natacha. Papaï passera par la maison. Il ne me laissera pas aller seule. Cependant qu'André prioritaire. André grand ami de Papaï dont la femme n'était plus tant que ça l'amie de Natacha.

J'enfile le peignoir de satin noir que je ne mets jamais.

Il fait bon, dans la chambre. Le parfum de Papaï, celui qu'il s'ajoute les derniers temps, titille ma narine. Ne pas sombrer, Glanor. C'était si joli, la plénitude de la nuit.

Je descends, à pas lents, l'escalier. Zéro bruit. Dans la cuisine je soupèse le thermos de café. Plein. Je dévisse le couvercle. Ça fume. Préparé ce matin. Je monte direction le deuxième. Mon corps est léger ça m'affole. Cette aléatoire jouvence.

J'entrebâille la porte. Margaret est étendue sur le dos en diagonale, couette rejetée. Pyjama de fillette, deux pièces. Je descends un étage. Pil dort, renfrogné.

Louise n'est pas dans sa chambre. Le café, c'est elle.

J'introduis le nu des pieds dans de confortables escarpins. Nous sommes une cohorte de noirs. Peignoir, talons hauts, breuvage. Accordé au jaune citron de la cuisine ça fait chic je me marre.

Que dire à Maurice, tout à l'heure ? Dans son automobile de fonction il me renifla comme un chien une chienne.

Dans l'armoire je trouve les fins biscuits tachetés d'amandes effilées. La gamine de cette nuit cabriole dans les coins les plus sombres de mon espace infini, j'ai nommé mon corps.

Comme se fait-il, je me dis trempant un biscuit dans le noir café le peignoir s'entrouvre sur le ferme des seins, comme se fait-il que mon âme se recolle se décolle se reforme s'ébrèche s'effile se contienne à nouveau, outre de lait tiède sorti du pis sous la pression d'une main ?

Il y a trois jours j'étais baisée par un inconnu. Le lendemain, mort de Natacha. Rencontre de Rose et Charles. Au bordel, corps allongé du commandeur, langue au cul.

Le café que suce mes lèvres est sublime.

Hier la police m'arrête, me relâche. A l'angle de la rue de Rose, cars en enfilade. Maurice cherche à savoir quelque chose qui lui échappe.

Je reprends un biscuit. Je liquiderai le paquet.

Après l'office, que Maurice veut dans la salle contiguë aux pompes funèbres de Papaï, il y aura la réception. C'est moi qui ai décoré la salle. Elle peut contenir cent personnes. J'ai un faible pour la tarte aux prunes, alors Papaï en commande. Tout ce qu'il reste de feu la Wallonie. Des prunes.

J'ausculte un site, *VraiFaux*, installé sur mon antique smartphone. Des journalistes du monde entier l'entretiennent depuis le nord Brésil, portion pauvre du pays.

Le site est diffusé en anglais, espagnol, portugais. En hindi, aussi, langue officielle de l'Inde, parlée dans la partie nord du pays. Ailleurs c'est le bengali, le télourou, le marathi. Je ne sais comment, avec la Chine, qui reluke depuis des décennies le territoire russe, l'Inde s'entend. Le nouveau monde. A l'Est. Hyper contrôlé. Zone à laquelle je me sens organiquement incapable d'appartenir.

VraiFaux inaccessible. Ou bien mon téléphone a des ratés.

Papaï un temps, au début de notre histoire, quand les populistes démembrèrent l'Europe puis les pays en entités prospères les autres pas, Papaï voulut partir pour le continent sud-américain.

Une voiture se gare je me sers un café, migre vers la fenêtre en bout de salon. Voix de Papaï et d'André. Un instant mes paupières frémirent je ne reconnaissais pas le bruit du moteur. Mais non. Je bois, je croque, je regarde au loin. Le bonheur nocturne s'agrippe à des restes de moi.

A l'époque des rêves sud-américains de Papaï, ma mère était morte depuis perpète. Je n'avais pas de famille si ce n'est Natacha et ah, Lloyd qui se prenait d'amour pour Louise et ah, aussi pour Papaï. C'est moi qui n'avait pas eu envie de partir. L'affaire dans laquelle les parents de Papaï avait mis du flouze, les pompes funèbres, avait démarré illico. Il y aurait toujours des morts, non ?

La vérité c'était que j'étais foutrement, dans ma mémoire, attachée aux forêts de ma mère, à la maison en pied de colline, aux carrelages vieux bleu bordés d'une couleur sable, j'étais éprise du poêle en fonte, du plafond bas à poutres chaulées de blanc, de la serre de ma mère et leurs plantes non faméliques.

Depuis que Papaï avait foutu des locataires dans la maison de mon enfance, je n'y allais plus. Depuis deux décennies. Les locataires arrosent la jungle de ma mère. Les derniers en date, un jeune couple, demandent à renouveler le bail. Il expire cet été. Leur répondre.

– Salut chérie,
dit Papaï se penche sur moi ôte sa veste, généralissime.

– Tu m'as manqué,
je dis.
Je me lève, fluide, me glisse sous les bras robustes de mon homme. Il n'a pas mis le parfum. Je m'en satisfais.
Si Papaï ne s'est pas vaporisé, Glanor, c'est parce qu'il était avec André.

– Tu es passé au funérarium ?
je dis tête contre son torse. Papaï se désaisit de moi. Une âcreté tapie entre les biscuits aux amandes me regarde de ses yeux affamés.

– André peut prendre une douche ?
Dit Papaï. Et me quitte, longe le flamand rose, les cendriers, les lampes, univers de Glanor clos sur lui-même. Papaï en sort.

– Il peut, je dis, mais dans la salle de bain des enfants.
Je m'assieds à la fenêtre nonobstant que ma tasse soit vide de café.
Bruits de pas en ma direction. Je ne me retourne pas. Ce doit être André.
Composer un sourire de circonstance. Chaleureux.

– André, dit Papaï, enterre sa femme aujourd'hui. Il a droit à la salle de bain de son choix.
Sa main est lourde sur mon épaule, cette main qui depuis trente ans me caresse le visage joue avec mes cheveux prend soin des morts.

– Donne-lui un essuie,
je dis et Papaï traverse l'univers de Glanor, ne se retourne pas. On ne devrait pas être sensible. Les robots ne sont pas sensibles, ce qui ne les empêchent pas d'être intelligents.
Songer à devenir robot.

69.

Voilà. Cramée. Natacha mon amie. Terminé. Louise pleure dans les bras de Margaret. Le bol de café et la tarte ne seront pas offerts dans la salle de Papaï mais dans un palace. Où il n'y aura pas de tarte aux prunes. Des Paris-Brest ?
Le frère de Natacha prononce une oraison fait pleurer ces dames. Ça renifle. Un mépris monte de mon cœur prend la route des neurones. Je n'aime pas mépriser.
Glanor est dans l'empathie. Glanor porte du noir comme tout le monde.
Natacha était méprisée de son frère.

– T'as pas écrit un truc ?
me souffle Margaret. Louise est littéralement effondrée sur son épaule. Elle aimait Natacha à *ce point* ?

– André, je dis, ne l'a pas demandé.

– Elle était ta grande amie.
Au premier rang se tiennent Papaï, André, Maurice, le frère. Une fillette, quatre-cinq ans, porte un manteau rouge. Filleule de Natacha. A mes côtés, je l'avise à l'instant, il y a l'Apollon qui me seconda quand Natacha fut cadavre.
Des gens s'écartent. Un homme grand à l'épaisseur mastodonte prend place non loin de Maurice. Celui-ci semble agité.
J'accuse les événements, le cœur sec comme un pain de dix jours.
Quand le commandeur sera-t-il enterré ? Pourquoi le simulacre de mon

arrestation ? De quoi a peur Maurice ? Maurice est un des hommes les plus influents de la corporation.

Ce matin au moment de ma douche, Pil s'est éclipsé. Il n'assiste pas aux funérailles. Nous n'y jouerons pas en duo, moi au chant, lui au piano. Il aime la femme que je suis. Quelle femme ? Gamine sans père. Choyée par la mère dont l'amour était équilibré, gentil, franc. Une mère qui avait son propre monde. Je n'étais pas de ce monde. J'enviais ma mère, petite fille. Sa capacité de solitude. Que je devais respecter.

C'est plus tard que je compris. Le désir de solitude. J'en vivais à mon tour le somptueux atout.

Papaï n'est pas comme cela. Il vit les choses *concrètement*. Le concret, ça me file des échardes. Au cœur de ma solitude, je contemple les mouvements de l'âme. Je trouve le répit nécessaire à la survie. Je ne me trouve ni belle ni exceptionnelle. Je me sens vivante.

Il y a quelques années encore j'étais constamment troublée par l'hypothèse d'une érotique intimité. L'alcool décuplait mes fantasmes. Fatras d'émotions, sur lequel Papaï régnait. Ne me jugeait pas. Tolérait mes liaisons. Je revenais à la maison tantôt euphorique tantôt abîmée. Je suçais mon mari. Il portait des vêtements de femme, des bijoux, du maquillage. Il disait Pourquoi devrais-je me contenter de l'horrible pantalon, du costume, du talon plat ? J'aimais Papaï de cela. Il était vivant.

– Ça va ?

dit Margaret.

– Tu veux, je dis, me voir pleurer ?

Mélinna monte sur l'estrade. Elle lira un texte. *Chère Natacha*.

– Maman, chuchote Louise par derrière Margaret, Natacha était TON amie. Pensez-ils que, cette fille disparue, je sombrerai ? Que je ne suis pas capable de tenir, seule, comme le faisait ma mère ? Que je suis à ce point *aléatoire* ?

Maurice se tourne sur moi. Me regarde un chouia longuement. Aux funérailles de son enfant il n'est pas sensé flirter. C'est ce qu'il fait. Je plisse les yeux.

Je suis une vipère.

70.

Papaï disparu, je monte à son bureau. Besoin de réclusion. La porte est fermée à clé. J'aime les chaussures vernies que je porte. Cadeau de Natacha. Je les trouvais moches, à l'époque. Aujourd'hui je m'extasie. Dommage pour la tarte aux prunes, que je ne prendrai pas. Je me trouve belle.

Tu dois passer à la réception, a décrété Margaret. Louise m'a regardée, bouleversée.

Il pleut. J'irais bien faire un tour au bordel. Interroger Carl à propos de l'enquête. Mes empreintes sont partout ils n'auront rien contre moi. Roman mal torché. Pauvre commandeur.

– Je te cherchais,

dit Maurice dans le petit hall, celui du secrétariat.

J'avais dit à Papaï de foutre au bac les fleurs mauves. C'est la volonté de Nadine, il avait dit. Il avait dit J'aime bien Nadine.

Maurice me prend par les lèvres. Contre moi sa queue est ferme, bâton du

préhistorique humain.

- Objection ?
il dit.